hayom

LE MAGAZINE DU JUDAÏSME D'AUJOURD'HUI
HAYOM N°51 - PRINTEMPS 2014

TODAY
היום

> INTERVIEWS EXCLUSIVES
Thierry Lhermitte, Patrick Timsit et Idan Raichel

> PLAN RAPPROCHÉ
Human Brain Project

> RENCONTRE
Philippe Cohen

> PORTRAIT
Diane Arbus

GIL

Tobias Regell

Sculpture *Pair of walking figures-Jubilee* de Lynn Chadwick, 1977.
Collection Benjamin et Ariane de Rothschild. Jardins de Château Clarke, Bordeaux.

“Créer de la VALEUR, c’est contribuer au progrès de son époque et à une richesse durable.”

Depuis 250 ans, chaque génération de la famille Rothschild a contribué à l’émergence d’un capitalisme familial de conviction. Investissements d’avenir, développement des patrimoines professionnels et familiaux, ingénierie financière et transmission sont au cœur des savoir-faire du Groupe Edmond de Rothschild.

Cette idée de la valeur, venez la partager avec nous.

BANQUE PRIVÉE
Banque Privée Edmond de Rothschild S.A.
18, rue de Hesse - 1204 Genève
T. +41 58 818 91 11
edmond-de-rothschild.ch

EDMOND DE ROTHSCHILD

Dominique-Alain Pellizari
rédacteur en chef

What else ?

À la veille des fêtes de Pessah, Mister George continue à dégainer son sourire ultra-blanc dans des spots publicitaires caféinés aux côtés d’autres acolytes outre-atlantiques, tout en jouant et mettant en scène une nouvelle superproduction aux échos controversés sortie sur les grands écrans *(voir article «Echos d’Amérique»).* On l’aime bien, George. Certes…

Mais au-delà des soi-disant modèles du star-system, des têtes d’affiche et autres acteurs américains «bankable» qui font les couvertures des tabloïds, en-deçà des politiciens tendance mégalo-démago, des gravures de mode qui hantent les émissions de télé-réalité ou des groupes de chanteurs post-pubères qui déchaînent les passions d’ados pithiatiques, d’autres grandes figures méritent un intérêt tout particulier. Certainement moins oscarisées, moins connues du grand public, moins passées au crible des projecteurs, elles ont aussi de quoi retenir l’attention…

Alors, quoi d’autre dans nos pages pessahiennes? Des protagonistes aujourd’hui disparus, ou ceux qui font encore l’actualité: une rencontre avec le musicien israélien **Idan Raichel** *(voir interview page 42),* claviériste, compositeur, interprète et arrangeur de talent qui avait réussi, à l’époque de son premier album, une entrée fracassante dans le milieu de la chanson israélienne en fusionnant musique électronique, folk israélien et musiques traditionnelles africaines.
Ou deux rencontres avec les comédiens **Patrick Timsit et Thierry Lhermitte** pour «Inconnu à cette adresse», pièce qui a défrayé la chronique lors de son passage en Israël et qui a connu un vif succès à Genève *(voir interviews pages 64 et suivantes).* Loin des rires, des mimiques et des répliques cultes qui ont fait leur renommée, les deux complices scéniques se sont révélés incroyablement irréprochables dans ces rôles poignants, dont l’épaisseur émotionnelle n’a pas manqué de laisser des traces sur un auditoire conquis presque d’avance.
Et encore un portrait de la photographe **Diane Arbus** *(voir page 52),* qui s’apparente à un courant photographique, caractérisé comme documentaire et urbain, inauguré dans les années 1930 par un autre grand photographe américain, Walker Evans. Une femme dont l’influence sur la photographie est considérable et qui a contribué à imposer l’idée que la photographie est un art à part entière…
Et puis un hommage à **Jean Halpérin** *(voir rubrique News et Events),* universitaire suisse, leader juif intellectuel et de longue date associé au Congrès Juif Mondial, décédé à Genève à l’âge de 91 ans.
Sans oublier l’interview avec l’incontournable comédien genevois **Philippe Cohen,** entre autres…

En bref, des pages printanières qui devraient vous emmener un peu plus loin que la routine comprimée qu’offrent nos chaînes au quotidien. Du moins, c’est ce que l’on espère. Excellent Seder à tous et… bonne lecture!

D.-A. P.

Genève, Lausanne
Balexert, Geneva Airport
Chavannes, Monthey, Sierre

SHOP ONLINE
www.bongenie-grieder.ch

BONGENIE
brunschwig group

sommaire

> Monde Juif

1	Édito	What else?
4-5	Judaïsme libéral	Une Toévah / Abomination
6	Talmud	Mar Sigal et la Souris (*Pessahim* 9a)
7	Échos d'Amérique	Monuments Men: ce que le film ne dit pas
8-10	Plan rapproché	Neurosciences. Israël en pointe dans le «Human Brain Project»
11	Bio	Finis les insecticides: vive les insectes capables de les remplacer!
12-15	Focus	L'Université de Tel-Aviv (TAU): la plus grande et la plus diversifiée des institutions d'enseignement supérieur d'Israël
16-17	J'aime TLV	Street art!
18-19	Social	À Jérusalem une start-up d'un type nouveau voit le jour: le Tzedek Bar
20-23	News & Events	PJLS, WIZO, KKL, Jerusalem Oratorio, Keren Hayessod, Mazone, Jean Halpérin
24-25	Dossier	Visite à Palmahim, la base des avions sans pilote de Tsahal
26	Hommage	Une nouvelle porte pour accéder à la clairière des Justes

16-17 Street art!

> GIL

27	Commémoration	Yom HaShoah
28-30	Talmud Torah	Tou Bichevat, Talmud Torah, Chabbaton, Bené-Mitzvah
32	ABGs	Rendez-vous Laser Game
34-35	Du côté du GIL	La vie de la communauté
36-37	Culture au GIL	Activités culturelles au GIL

42-44 Idan Raichel

> Culture

38-51	Culture	Notre sélection printanière
50	DVD	Sélection des sorties en DVD
40-41	Culture	Karine Tuil, la consécration
42-44	Culture	Idan Raichel

52-53 Diane Arbus

> Personnalités

52-53	Portrait	Diane Arbus, un regard irremplaçable
54-56	Rencontre	Philippe Cohen
57	Billet de F. Buffat	L'initiative de Genève côté cour
58-59	Plan rapproché	Nira Pancer: l'art au cœur d'une vie
60-61	Zoom	Berlin
62	CICAD	La CICAD pour la première fois au Salon du livre!
63	Gros Plan	Combattre l'autisme: la force de l'Amour
64-68	Interviews exclusives	Thierry Lhermitte et Patrick Timsit

64-68
Thierry Lhermitte et Patrick Timsit

Prochaine parution: Hayom#52 / 8 juin 2014
Délai de remise du matériel publicitaire et rédactionnel: 7 avril 2014

Communauté Israélite libérale de Genève - GIL
43, route de Chêne - 1208 Genève, Tél. 022 732 32 45
Fax 022 738 28 52, hayom@gil.ch, www.gil.ch
Rédacteur en chef >
Dominique-Alain PELLIZARI dpellizari@sunrise.ch
Responsables de l'édition & publicité >
J.-M. BRUNSCHWIG
pubhayom@gil.ch

Courrier des lecteurs >
Vous avez des questions, des remarques, des coups de cœur, des textes à nous faire parvenir?
N'hésitez pas à alimenter nos rubriques en écrivant à:
CILG-GIL - HAYOM - Courrier des lecteurs - 43, route de Chêne - 1208 Genève - hayom@gil.ch
Graphisme mise en page > Transphère agence de communication
36 rue des Maraîchers – 1211 Genève 8 – Tél. 022 807 27 00

hayom

HAYOM N°51 – PRINTEMPS 2014

Le magazine du judaïsme d'aujourd'hui
Printemps 2014 / Tirage: 4'500 ex
Parution trimestrielle

© Photo couverture: © Artcomart

Hormis quelques pages spécifiques, le contenu des articles du magazine Hayom **ne reflète en aucun cas l'avis des membres et/ou du Comité de la CILG-GIL.** *La rédaction*

> Une Toévah / Abomination

En réponse à l'article sur l'homosexualité paru dans le dernier *Hayom,* certains ont cité la Torah: *Et avec un mâle, tu ne coucheras pas des coucheries de femme; c'est une toévah/une horreur* (Lévitique 18:22). Comment rester insensible à cet argument même si, parmi nos amis ou au sein de nos familles, nous connaissons des homosexuels?

Faut-il rappeler que l'on ne devient pas homosexuel mais qu'on se découvre homosexuel, que ces personnes ont des qualités et des défauts, qu'elles rient et qu'elles pleurent, et que toutes portent un reflet divin en elles? Nous devons donc les considérer comme nous désirons être considérés nous-mêmes. D'ailleurs, c'est ainsi que nous agissons dans nos communautés puisque des personnes connues pour leur homosexualité participent pleinement au déroulement liturgique. Elles sont comptées dans le minyan, appelées à la Torah... sans créer de gêne ni auprès des responsables communautaires, ni auprès des personnes présentes et ce, quelle que soit la tendance de la communauté, de la plus rigoureuse à la plus libérale.

Il est nécessaire de dire cela, car il s'agit de prendre conscience de cette réalité et d'aborder la problématique des couples homosexuels avec un minimum d'empathie. Et pour y arriver, il faut aussi penser l'homosexualité, non comme une pathologie ni comme une déviance, mais comme une inclination sexuelle naturelle.

On peut rétorquer que la Torah considère l'homosexualité comme une *toévah* et qu'elle est un acte condamnable. Mais ce terme s'applique également à d'autres situations. On le retrouve dans le Lévitique 18:30. Il englobe toutes les relations hétérosexuelles incestueuses et adultérines, la relation homosexuelle, entre hommes uniquement, ou l'accouplement avec un animal.

Toévah est utilisé également pour tout ce qui touche à des actes d'idolâtrie. (Deutéronome 7.257:26, 12.31, 13.15, 17.4, 27.15). Il qualifie le comportement d'un homme qui a répudié sa femme et qui se remarie avec elle, après qu'elle eut épousé un autre homme et fut devenue veuve ou eut été répudiée par son second mari, cela est une *toévah* (Deut 24.4). Si un sacrifice est offert et que l'animal sacrifié n'est pas parfait, c'est une *toévah* (Deut 17.1). Un don au Temple offert par une courtisane (prostituée) ou fruit de la vente d'un chien est *toévah* (Deut 23.19), comme le fait pour une femme de porter un habit d'homme et inversement (Deut 22.5). Sans oublier que consommer des mets interdits est également considéré comme *toévah* (Deut 14.3).

Film «Tu n'aimeras point» de Haim Tabakam

Le champ d'application de ce terme est donc extrêmement large et renvoie à une demande impérative d'éthique et de cohérence.

Rappelons-nous que pour une relation sexuelle amoureuse et partagée, le texte biblique utilise le verbe *ladaat / connaître* comme dans Genèse 4.1 pour Adam et Ève. C'est pourquoi certains affirment que le verset *Et avec un mâle tu ne coucheras pas des coucheries de femme* fait allusion soit à une relation sexuelle forcée fruit de la violence, soit à un acte dénué de toute implication émotionnelle, comme dans le cas de la femme de Putiphar lorsqu'elle dit à Joseph: *chikhva imi / couche avec moi.*

La toévah / abomination serait donc une relation sexuelle violente ou dénuée de tout sentiment. Alors cela est une «abomination», que ce soit entre deux hommes ou deux femmes, ou entre un homme et une femme. Si la relation homosexuelle est une relation sans violence entre deux adultes consentants qui tissent un lien amoureux entre eux, peut-on la considérer comme une *toévah,* une abomination? Si l'homosexualité est une inclination sexuelle naturelle, les personnes homosexuelles doivent-elles s'interdire de vivre leurs sentiments et de fonder un foyer comme les hétérosexuels le font? Et avons-nous le droit de le leur interdire?

C'est pourquoi, certains rabbins «traditionalistes» n'ont pas caché leur homosexualité et ont développé un argumentaire au sujet de l'homosexualité.

Ainsi le rabbin Steven Greenberg dans son livre: *Wrestling with God and men in the Jewish tradition* (Unversity of Wisconsin press 2004) s'oppose à toute condamnation de l'homosexualité en rappelant que l'argument selon lequel la «nature» dicte qu'un couple doit être formé d'un homme et d'une femme, que cet argument n'a aucun caractère halakhique...

D'une certaine façon, dit-il, *l'homosexualité pourrait être considérée comme naturelle de la même façon que toute faute (de caractère religieux) peut l'être. Manger du porc est un acte «naturel» alors que la circoncision n'est pas un acte «naturel»...* (Pourtant le premier est une abomination et le second un devoir) *C'est pourquoi l'argument: ceci est un fait «naturel» n'est pas pertinent au regard du judaïsme et de la Halakhah.*

C'est pourquoi également, après avoir officié à une union homosexuelle, il déclare le 12 juin 2006: *Je n'ai pas officié à un mariage homosexuel orthodoxe. J'ai officié lors d'une cérémonie qui célébrait la décision de deux hommes de s'engager par amour l'un envers l'autre et de le faire devant leurs familles et leurs amis. Il n'y eut aucun acte de Kiddouchin* (acte qui donne valeur légale à une union selon la Halakhah).

C'est pourquoi également dès mars 1966, le CCAR (Central conference of american rabbis – libéraux) a demandé que la loi civile légalise l'existence des couples homosexuels. En mars 2000, le CCAR a autorisé les rabbins à présider des cérémonies d'union pour couples juifs homosexuels. En Angleterre, les libéraux ont fait de même en 2005 et les Reform en 2011.

Dans le monde «Conservative», après un premier rejet en 2006, le Comité pour les lois et les réglementations de la Rabbinical Assembly agréa, par un vote de 13 oui, 1 abstention et aucune opposition, une Responsa intitulée: *Homosexualité, dignité humaine et Halakhah,* considérant que le principe du *kevod haberiot / respect dû à toute personne* l'emporte sur les interdits considérés comme contraires à ce principe. Et il entérine de façon claire l'acceptation de l'homosexualité et de l'union d'un couple homosexuel.

Et en juin 2012 la Rabbinical assembly représentant les rabbins du mouvement conservative dans le monde, décida de proposer la possibilité pour les rabbins de procéder à des rituels pour les unions de Juifs de même sexe engagés dans une relation amoureuse et mariés civilement. Les rabbins francophones de ce mouvement sont opposés à de telles cérémonies.

Qu'en est-il pour nous?

Pour le savoir vous pourrez lire la déclaration sur le mariage pour personnes de même sexe que vous trouverez après cet article.

(Lire également le compte rendu des Lundis du GIL sur l'évolution de la notion de couple. p. 37)

Rabbin François Garaï

> Union entre personnes de même sexe

Le texte suivant est le fruit d'une longue discussion entre les rabbins de la Fédération du judaïsme libéral qui regroupe 8 communautés libérales en Belgique, Luxembourg, France et le GIL. Il a été présenté lors des rencontres du Judaïsme libéral francophone à Toulouse le 9 juin 2013, et a été discuté au GIL lors de la conférence du rabbin F. Garaï du 11 novembre 2013.

Prenant en compte la résolution adoptée en mai 2013 par la World Union for Progressive Judaism demandant *«à toutes les institutions au sein de notre mouvement de promouvoir, où cela est possible, l'égalité dans le mariage, et de s'associer à ceux qui soutiennent une législation garantissant des droits égaux pour les couples homosexuels et LGBT en termes de mariage civil et religieux et de garantir des droits maritaux égaux à ceux accordés aux couples hétérosexuels»* et prenant en compte les lois, promulguées dans différents pays, introduisant le mariage pour tous:

1. Nous réaffirmons

– que tous les êtres humains sont d'égale dignité car créés «à l'image de Dieu» (Genèse 1:27)
– que notre Tradition aborde la sexualité,
  – comme une bénédiction de Dieu, source d'épanouissement partagé et de croissance spirituelle,
  – comme une sanctification dans le cadre d'un engagement durable au sein d'un couple où sont présents l'écoute, l'amour, la confiance et le respect de l'autre,
– que notre Tradition exige des rapports consentis sans violence ni exploitation,
– que les considérations et les condamnations du passé concernant l'homosexualité ne s'appliquent plus aujourd'hui,
– et que les modèles familiaux sont multiples.

2. Nous déclarons donc

– qu'un couple de deux personnes de même sexe peut fonder un foyer juif stable au sein duquel la spiritualité juive peut être exprimée,
– qu'un tel couple peut transmettre notre Tradition à ses enfants et participer pleinement à la vie de la communauté juive,
– que les couples du même sexe et leurs enfants doivent être accueillis au même titre que les couples de sexes différents.

3. C'est pourquoi

Respectant la diversité d'opinions au sein du judaïsme libéral et l'indépendance des rabbins et de chaque communauté, nous suggérons que soit élaboré un rituel d'union: *Berit Ahavah / Alliance d'amour.* Il pourra servir de guide pour une cérémonie d'union pour couples juifs de même sexe au sein des communautés qui envisageront une telle cérémonie.

Une telle cérémonie ne pourra avoir lieu qu'après le mariage civil, ou son équivalent, entre deux Juifs ou Juives s'engageant à fonder un foyer juif et à élever leurs enfants dans le judaïsme. Si, dans le cadre civil, l'union de ces couples venait à être dissoute, il sera alors procédé à un acte religieux approprié.

> Mar Sigal et la Souris (*Pessahim* 9a)

Un manuscrit inédit de l'une des plus célèbres fables de La Fontaine ayant été retrouvé tout récemment, nous vous en proposons, en exclusivité, la lecture.

Mar Sigal ayant récuré tout Adar,
Se trouva fort fourbu,
Quand Erev Pessah fut venu:
Plus un seul petit morceau
De *hamets* ni de gâteau.

Il vit alors, accourue de chez sa voisine,
Une belette entrer dans sa cuisine
Tenant – horreur! – un morceau
De pain – *hamets!* – dans son museau.
Mar Sigal allait-il frigo, fourneaux,
Armoires, placards, vérifier à nouveau?

C'est alors que fit son entrée, une souris
Avec, dans le museau, du pain, pardi!
Et la question du ménage de se poser encor!
Heureusement, Souris ressort,
Son bout de pain serrant bien fort.

Mais est-ce bien là le même animal,
Ou bien un autre, de même poil?
Si c'est le même,
quid du quignon?

Si c'en est un autre, à la vérification
Mar Sigal devra s'atteler,
Et toute l'opération renouveler...

Mais voilà qui entre maintenant
Souris blanche, portant pain blanc.
A peine entrée, voilà que sort
Souris toute noire au dehors,
Qui dans son pain mord aussi fort.

C'est cette fois, chose entendue:
Pour qui ne souffre de berlue,
Souris blanche avec souris noire
Point n'est possible de confondre,
Et Mar Sigal va donc devoir
Tout récurer, à s'en morfondre.

Sur ces entrefaites, Dame Belette
Entre, portant non pas des miettes,
Mais mordant de ses longs crocs
Souris tenant dans son museau
Encore du pain... là c'en est trop!

Ami lecteur, vous qui vous dites
«Qu'on se décide, qu'on en finisse!
Que Mar Sigal se pose, ou trime!»
Ami lecteur, qui demandez:
«En aura-t-il de son ménage,
En aurons-nous de cette histoire, un jour fini?»
Il n'en aura, vous n'en aurez, jamais fini...

Sauf à nous en remettre à nos sages,
Sauf à relire cette page,
Où notre Maître, notre Rabbi,
Rabbi Yehoudah HaNassi,
Affirme «A présent, il suffit:
Foin de grattoir, de surmenage,
Cessons sur l'heure tout ce ménage!»

Heureux sommes-nous, par conséquent,
Que dans leur sagesse, nos *rabbanim*
Aient consigné dans *Pessahim*
Qu'il suffisait de s'acquitter
De ce ménage une fois pour toutes,
Pour que ces choses aient une fin.

Ils nous l'ont dit, en moins bavards,
Et en hébreu: *'ein sof davar.*
Donc, à *Pessah*, restons sereins,
Briquons maisons, ne nous brisons les reins.

Moralité: en *halakhah,* comme
En d'autres domaines en somme,
Qui trop embrasse mal étreint,
Et le mieux est l'ennemi du bien.

Gérard Manent

> Monuments Men: ce que le film ne dit pas

Le public américain s'est réjoui du dernier film de George Clooney, *Monuments Men,* comme d'une nouvelle révélation sur l'héroïsme lors de la Deuxième Guerre mondiale.

Rappelons les faits: En juin 1943, l'administration Roosevelt annonça la création d'une commission gouvernementale pour «la protection et le sauvetage de monuments artistiques et historiques en Europe.» Une unité spéciale de l'armée américaine fut donc chargée de protéger les monuments des dommages de la guerre.

Mais le livre populaire de Robert Edsel et le film hollywoodien de Clooney gomment bien des nuances, pour ne mettre en scène que la bravoure d'hommes (et d'une femme) prêts au sacrifice pour des chefs d'œuvre cachés dans des châteaux, églises et résidences.
Dans une tribune acide publiée par le quotidien en ligne *Tablet,* l'historien Rafael Medoff relativise les choses: si le gouvernement Roosevelt s'est dépêché de créer une commission pour sauver des tableaux, il a montré beaucoup moins d'empressement à se préoccuper du sort des Juifs sous la botte nazie ou des réfugiés qui désespéraient d'entrer aux États-Unis.
Et Medoff de rappeler comment le rabbin Meyer Berlin observa en 1943 que «si des chevaux étaient massacrés comme le sont les Juifs en Pologne, on entendrait un bruyant appel contre une attitude aussi cruelle envers les animaux. Mais quand il s'agit de Juifs, chacun se tait, y compris les intellectuels et les humanitaires professionnels de l'Amérique libre et éclairée». Deux ans plus tard, le Général Patton redirigeait des soldats américains pour sauver 150 chevaux de grand prix dressés pour danser et qui étaient coincés entre les forces alliées et celle de l'Axe à la frontière germano-tchèque.

Le film n'évoque pas non plus le fait que certains des soldats américains chargés de retrouver de l'art se sont servis au passage, comme l'écrivit le sergent Raymond Gantter: «Il reste peu de chose après notre passage – pas d'appareils photo, pas de pistolets, pas de montres, très peu de bijoux et vraiment peu de vierges. Nous laissons derrière nous une pile d'assiettes brisées, des pots de fruits vides et des maisons sales et pillées».
Mais le film lisse de Clooney n'est là que pour vanter l'héroïsme et le sens aigu de la justice des braves Monuments Men. Il n'est pas question de parler de sujets qui fâchent, qu'ils soient d'ordre historique, ou très actuels. Ainsi, si ce mauvais film (les critiques l'ont unanimement démoli) a pour seul mérite de sensibiliser le grand public au pillage des œuvres d'art par les nazis, il passe sous silence la complicité des gouvernements, maisons de ventes aux enchères, musées, galeries et même de collectionneurs pour éviter les recherches en provenance et l'identification des héritiers légitimes de ce butin. Aujourd'hui, on s'émeut de la bravoure de ces G.I., on s'étonne du trésor nazi découvert dans l'appartement munichois de Cornelius Gurlitt, on applaudit à chaque restitution de tableau à une famille juive. Mais ce n'est que la pointe de l'iceberg. Il faut inlassablement exiger de ces institutions publiques et privées qu'elles enquêtent rigoureusement sur leurs acquisitions et qu'elles cessent de jouer aux héros, ou aux vierges effarouchées, quand la persistance d'héritiers, de chercheurs indépendants et d'avocats permet de rendre une œuvre à son propriétaire légitime.

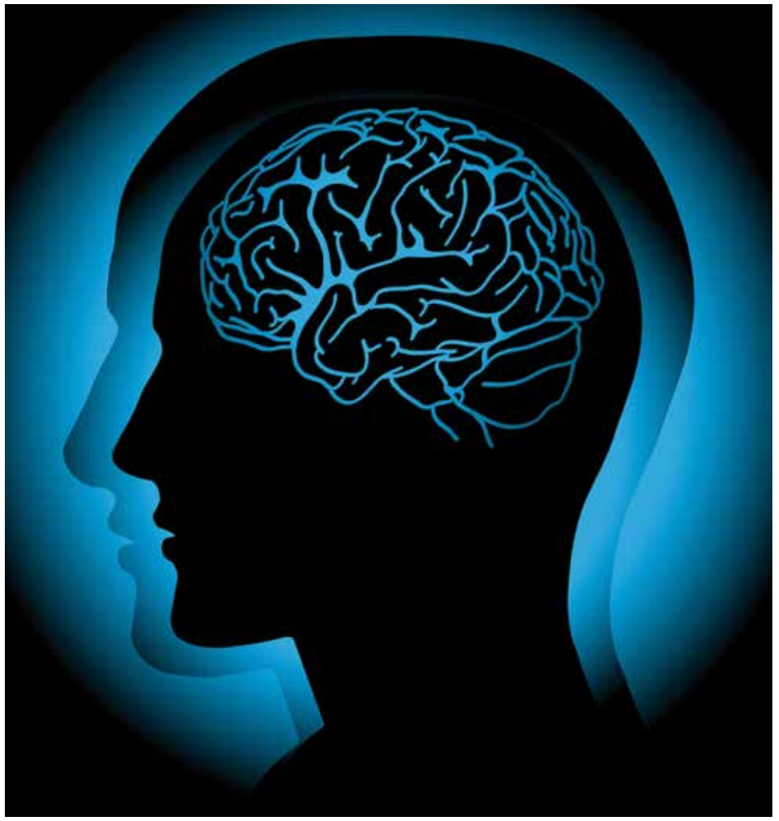
Brigitte Sion

> Neurosciences
Israël en pointe dans le «Human Brain Project»

L'État hébreu prend une part active à ce projet qui fédère plus de 80 institutions de recherche européennes et internationales. Et a notamment pour but de trouver des traitements contre les maladies du cerveau comme celles liées à l'âge, en reconstruisant sur ordinateur un cerveau humain.

Idan Segev

C'est un projet révolutionnaire. Le «Human Brain Project», qui a reçu début 2013 un financement de près de 1 milliard d'euros de la part de l'Union européenne, se donne dix ans pour percer les secrets du cerveau. Si l'inspirateur de ce programme, Henry Markram, le charismatique chercheur du cerveau de l'École polytechnique fédérale de Lausanne, opère en terre helvétique, il n'agit pas seul. Parmi les pays les plus impliqués dans l'élaboration de cette cartographie du cerveau, figure Israël qui mobilise une dizaine de scientifiques sur ce projet. Les trois chefs de file en sont Yadin Dudai de l'Institut Weizmann – où Henry Markram a été formé, lequel dirige le centre des sciences cognitives I-core; Mira Marcus-Kalish de l'Université de Tel-Aviv, spécialisée dans l'analyse de données appliquées à la médecine et à la biologie; et le professeur **Idan Segev,** 63 ans, l'initiateur du centre de recherche sur le cerveau Edmond et Lily Safra, de l'Université hébraïque de Jérusalem. Entretien.



Vous êtes associé au «Human brain project». Dans quelle mesure une simulation informatique du cerveau peut-elle permettre de comprendre le fonctionnement de l'activité neuronale?

«La majeure partie du programme consiste à élaborer de nouvelles technologies et méthodes pour «mettre le cerveau» en base de données, y compris des informations médicales le concernant. Pour ce qui est de la simulation, oui nous restons persuadés que répliquer les mécanismes qui activent des réseaux spécifiques de neurones (sains et malades), via la formulation mathématique au sein d'un ordinateur, nous permettra de comprendre le cerveau de manière beaucoup plus fondamentale que par le passé.

→ Suite page 10

IMAGINEZ UNE BANQUE

Imaginez une banque qui sert avant tout vos intérêts.
Imaginez une banque au bilan exempt de titres souverains risqués et d'actifs toxiques.
Imaginez une banque dont les propriétaires ont su tenir le cap malgré 40 crises financières.
Imaginez une banque qui anticipe l'avenir depuis sept générations.
Imaginez une banque qui gère et préserve votre fortune familiale.
Bienvenue chez Lombard Odier.

LOMBARD ODIER
LOMBARD ODIER DARIER HENTSCH

Banque Privée

www.lombardodier.com

Conseil en investissement • Gestion individuelle • Planification financière • Conseil juridique et fiscal
Prévoyance et libre passage • Conseil en hypothèques • Solutions patrimoniales • Conseil en Philanthropie

Banque Lombard Odier & Cie SA
Rue de la Corraterie 11, 1204 Genève
T 022 709 29 88 · geneve@lombardodier.com

Genève
Fribourg
Lausanne
Lugano
Vevey
Zurich

Quel est l'avantage concurrentiel des neurosciences en Israël, dont la contribution est très significative dans le programme initié par Henry Markram?

Le «Human Brain project» – qui est né sous le nom de «Blue Brain Project» – a démarré en Israël, par une collaboration entre Henry Markram et moi-même. De plus, le champ théorique est particulièrement développé en Israël et sera donc l'un des axes forts de nos contributions. Mon propre domaine d'expertise consiste à modéliser de manière réaliste les «cellules neuronales uniques» – les unités de base du cerveau – ainsi que les relations qu'elles entretiennent entre elles. Ce travail de modélisation qui s'appuie sur la version informatique des réseaux de la colonne corticale se trouve au cœur du «Human Brain Project». Donc si Israël se présente comme un petit pays, il se singularise par son approche dans la recherche autour du cerveau.

L'architecte du «Human brain project», Henry Markram, aime à citer le président de l'État hébreu Shimon Pérès, soulignant que «nous sommes des étrangers à nous-mêmes».

Le président Shimon Pérès a réalisé – tout comme Barack Obama qui a investi 3 milliards de dollars dans un projet autour du cerveau – que le futur de l'humanité sera étroitement lié à notre compréhension du cerveau: ses capacités, ses limites, les possibilités de l'optimiser et de le soigner. Il n'y a réellement pas d'autre approche possible à ce jour. On ne peut relier les mécanismes du cerveau à ses capacités cognitives sans passer par une modélisation du cerveau et le travail de simulation, en collaboration étroite avec l'ensemble des disciplines comme la psychologie cognitive, qui délimitent les capacités du cerveau d'un point de vue «extérieur».

Vous soutenez la thèse selon laquelle «un grand artiste comprend forcément quelque chose de la nature du cerveau». Et qu'il n'est pas possible d'appréhender le phénomène du cerveau sans avoir une compréhension de l'art. Les neuro-esthétiques, cette nouvelle branche des neurosciences, auront-elles une place dans les bases de données du «Human brain project»?

L'Art est en effet l'une des créations les plus élevées et uniques du cerveau humain. Dans le cadre du «Human brain project», nous avons des experts en neuro-esthétiques comme Olaf Blanke de l'École polytechnique de Lausanne. Ils apporteront leur champ de compétence à l'édifice».

Propos recueillis par Nathalie Harel, en Israël

> Finis les insecticides: vive les insectes capables de les remplacer!

Personne ne peut nier les efforts déployés aujourd'hui pour tuer tous les insecticides créés hier! Et pourtant, l'idée semblait excellente. Quoi de mieux qu'un produit efficace pour tuer la vermine ménagée par des hivers devenus trop cléments? On le vaporise et voilà, à nous les légumes magnifiques, les fruits impeccables! On le vaporise un point c'est tout! Et non! Ce n'est pas tout…

On sait à présent combien tous les pesticides, herbicides, fongicides, insecticides, tous ces composés plus ou moins acides sont les éléments hybrides qui participent du suicide de l'homme tué par un apprenti sorcier: lui-même… Mais comme il n'est pas complètement stupide, il change de rime et oriente ses recherches, c'est logique, vers le… biologique. «Le bio», (raccourci approuvé par le plus grand nombre), est né! Et ce bio se développe encore un peu plus qu'ailleurs en Israël, et plus particulièrement encore au kibboutz Sdé Eliyahou.

Située près de Beth Shéan, conçue en 1939 et créée dans la nuit comme aiment à le rappeler les successeurs des courageux pionniers disparus aujourd'hui, cette entité se félicite d'allier vie religieuse et biotechnologie. Et dans ce domaine scientifique, Sdé Eliyaou se sent apte à répondre aux demandes les plus pointues.

La Bio-Bee…

Sdé Eliyaou a été un des premiers à refuser tout pesticide et à proposer une alternative. Pour ce faire, la société a parié sur les qualités ou les défauts de toutes sortes d'insectes, profitant des spécificités des uns ou des autres dans le sens le meilleur pour l'homme. Et de «recruter» les prédateurs naturels des dévoreurs de fruits et légumes, des araignées, des pucerons. D'«embaucher» des mouches mâles stérilisées pour faire descendre les taux des larves destructrices de cultures. D'«enrôler» des abeilles qui ressemblent à s'y tromper à des bourdons pour la pollinisation dans les serres. D'«enrégimenter» des chouettes pour faire disparaître rats et mulots. De «mobiliser» des ânes pour tondre l'herbe des palmeraies. Et de montrer l'exemple aux populations arabes des alentours ravies de profiter de cette nouvelle technologie…

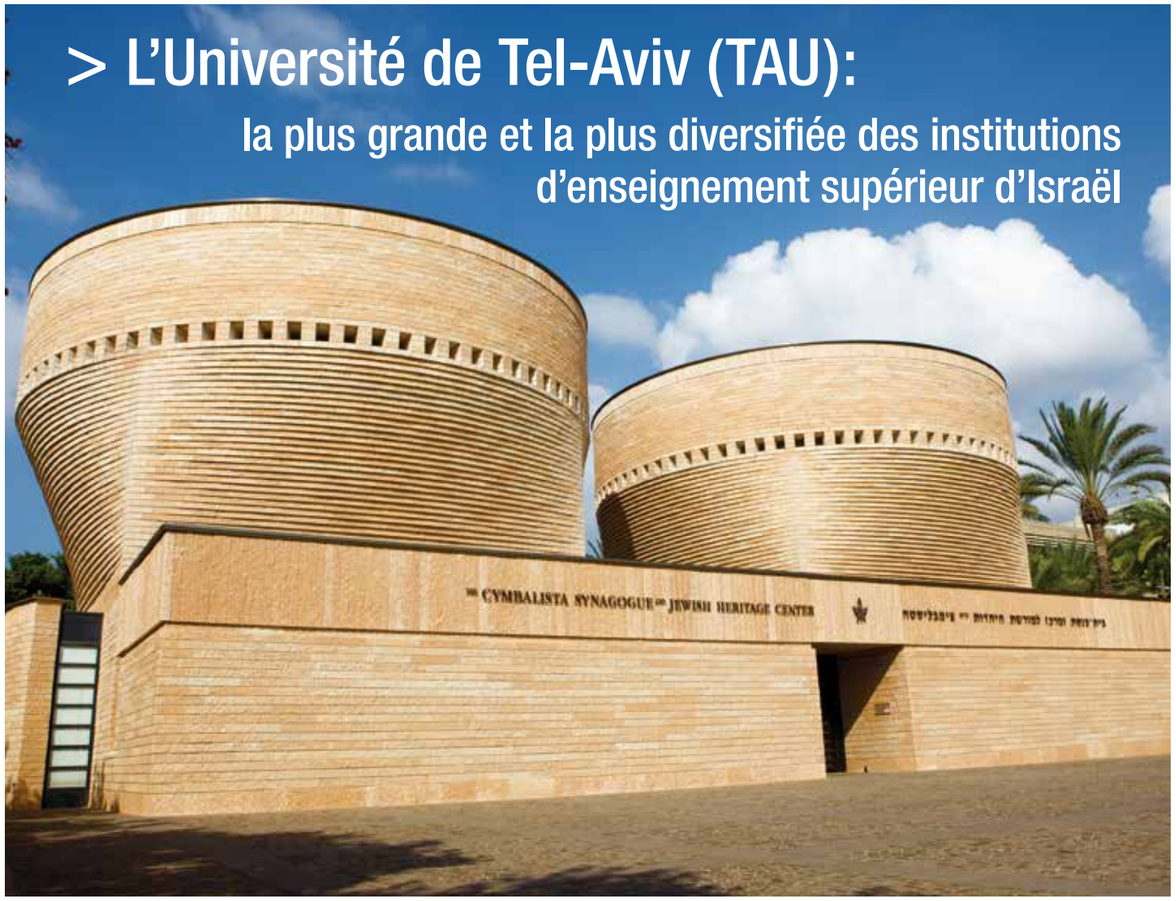
Un membre est chargé de la vente et du dispatching de millions de mouches, araignées, abeilles, pucerons, empaquetés comme il se doit pour supporter le voyage dans le monde entier. Avec des conditionnements différents pour les chouettes. Je dois avouer que je n'ai pas trouvé d'informations précises en ce qui concerne les ânes! Les responsables de «l'élevage» de ces «nouveaux travailleurs» sont attentifs à garder un rythme de reproduction naturel pour ne pas générer des ruptures, des déséquilibres d'espèces qui seraient fort préjudiciables.

Autrement dit, ils s'autorisent juste à amplifier le phénomène de propagation. Et c'est ainsi que chaque jour, chacun peut prier Dieu, la conscience en paix.

Bely

> L'Université de Tel-Aviv (TAU):

la plus grande et la plus diversifiée des institutions d'enseignement supérieur d'Israël



Offrant un vaste choix de programmes d'études, l'Université de Tel-Aviv comprend 9 facultés, 29 écoles, 98 départements et 133 centres et instituts de recherche. Les facultés de l'université sont:

> La faculté de sciences exactes
Raymond et Beverly Sackler
> La faculté d'ingénieurs
Iby et Aladar Fleischman
> La faculté des sciences de la vie
Georges S. Wise
> La faculté de médecine
Sackler
> La faculté des sciences sociales
Gershon Gordon
> La faculté de gestion Leon Recanati
> La faculté de lettres
Lester et Sally Entin
> La faculté de droit Buchmann
> La faculté des arts
Yolanda et David Katz.

Un peu d'histoire

Cette université, comparativement à celles de notre pays, est jeune. Elle a été fondée le 6 juin 1956 à partir de la fusion de l'École de droit et d'économie, de l'Institut des sciences naturelles et de l'Institut des études juives. Ces établissements étaient situés à Abu Kabir, dans le sud de Tel-Aviv.
Toutefois, la création d'une université dans la région de Tel-Aviv, en pleine croissance, s'avérait nécessaire dès les années 1930. L'idée en a été lancée par Meir Dizengoff, alors maire de Tel-Aviv.
C'est en 1955 que les fondations du bâtiment Trubowicz, devant accueillir l'École de Droit et d'Économie, sont posées à Ramat Aviv. Le bâtiment est érigé sur un terrain désigné par la municipalité de Tel-Aviv comme le site d'une future université. Il est ainsi le premier de ce qui deviendra plus tard le campus de l'Université de Tel-Aviv.

Les Bâtiments Arieh et Rivka Shenkar de chimie et de physique sont édifiés sur le campus de Ramat Aviv en 1962. Année qui voit aussi l'élaboration du premier plan directeur appelé à inclure tous les services académiques, administratifs et d'entretien nécessaires en un même lieu.

L'année 1963 est décisive, avec la fondation de la Faculté de formation continue d'études médicales. En 1972, cette faculté va devenir l'une des écoles de la Faculté Sackler de Médecine.
Le 4 Novembre 1964, le campus de Ramat Aviv est officiellement inauguré en présence du président Zalman Shazar, du Premier ministre Levi Eshkol, de ministres, de membres de la Knesset, de juges, de scientifiques et autres personnalités de premier plan. Cette année marque le début d'une nouvelle ère, dans laquelle l'Université de

→ Suite page 14

Hibel | Dahan
Law Offices & Notary

Plain.

Hand in hand with H&D

Main dans la main, avec H&D,
concrétisez vos projets en Israël

Droit immobilier | Droit des sociétés | Contentieux

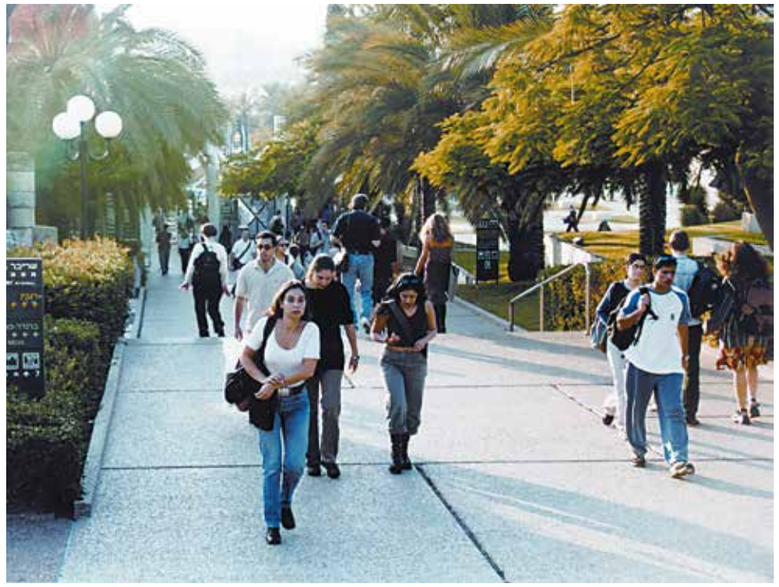
HIBEL DAHAN
Law Offices & Notary

Tel-Aviv
21, rue Ha'arbaa,
Platinum Tower, Tel-Aviv
Israel 6473921
Tél: 00 972 3 563 13 23
Fax: 00 972 3 563 13 43

Paris
56, Avenue Victor Hugo
75116 Paris, France
Tél: +33 (0)1 42 12 66 66
Fax: +33 (0)1 43 80 12 12

www.hwd.co.il

TEL AVIV UNIVERSITY



Tel-Aviv se fixe comme objectif premier l'octroi d'une éducation de haute qualité à des milliers d'étudiants (à cette époque l'Université comptait 3'174 étudiants). L'Université de Tel-Aviv devient un acteur majeur parmi les établissements d'enseignement supérieur d'Israël.

C'est en 1970 que le Département de physique est créé, ainsi que les Départements de chimie et de mathématiques, lesquels accueillent une jeune génération de scientifiques et mettent en place des domaines novateurs qui n'avaient pas encore été abordés dans les autres établissements d'enseignement supérieur d'Israël.
Au début des années 1970, deux nouvelles facultés sont fondées: la Faculté d'Ingénierie et la Faculté des Arts.
Avec son campus permanent et ses réalisations scientifiques, l'Université est une institution internationalement reconnue. Elle a combattu avec détermination pour atteindre ses objectifs et faire d'un rêve une réalité. Les années qui ont suivi ont été consacrées au maintien des normes que l'Université s'est fixées, en développant ses activités de recherche et en établissant des laboratoires et des installations de recherche, en développant ses initiatives communautaires et en renforçant ses liens avec la société israélienne et la Diaspora juive.
L'Université de Tel-Aviv est aujourd'hui la plus grande et la plus complète des institutions d'enseignement supérieur d'Israël, avec plus de 30'000 étudiants.

L'ascension de l'Université de Tel-Aviv au rang d'université internationale bénéficiant d'une réputation d'excellence, en seulement 50 ans, démontre la puissance de la vision de ses fondateurs et la démarche de ses enseignants, chercheurs, étudiants et de son personnel administratif.

But principal de TAU: former des chercheurs de niveau international

A l'Université de Tel-Aviv, la «pluridisciplinarité» n'est pas un simple mot à la mode, mais l'une des valeurs fondamentales qui caractérisent l'esprit de l'université. Son emplacement à Tel-aviv, centre vital de l'industrie, du commerce et de la culture israéliennes, associé à une gamme étendue de domaines de spécialisation, crée à l'Université de Tel-Aviv les conditions idéales de la recherche transdisciplinaire, touchant à tous les aspects de la vie.

La créativité universitaire y rencontre un espace infini de possibilités. Des chercheurs en archéologie biblique travaillent avec des experts en nanotechnologies; des neurologues avec des spécialistes de gestion, et des professeurs de philosophie asiatique avec des érudits en études juives. Environ 3'000 projets sont développés chaque année par l'ensemble des chercheurs de l'Université de Tel-Aviv, dans le cadre de neuf facultés: ingénierie, sciences exactes, sciences de la vie, médecine, lettres, droit, sciences sociales, art et gestion.

Les équipes de recherche de l'Université de Tel-Aviv publient des études rigoureuses, citées dans le monde entier, qui redéfinissent et font progresser les domaines de connaissance classiques comme le droit, l'économie et la gestion mais, également, stimulent les secteurs émergents tels que la biologie cellulaire des plantes, la biophysique, les nanotechnologies et les énergies renouvelables. Ses chercheurs font équipe avec les grands laboratoires pharmaceutiques, dans le but de développer de nouveaux médicaments et de nouvelles technologies médicales. L'Université de Tel-Aviv est aussi à la tête de la plus grande structure de recherche médicale d'Israël, avec 1'400 praticiens et 17 hôpitaux affiliés, desservant plus de deux millions de personnes.

L'Université de Tel-Aviv coopère également avec de nombreuses institutions de recherche réputées, allant du CNRS à la NASA et Harvard, du CERN à Sciences Po Paris et à la Sorbonne.

Il est à noter que depuis le 12 décembre 2013, Israël a été accepté en qualité de membre à part entière du CERN. L'Université de Tel-Aviv a été un des acteurs très actifs dans cet événement. De plus, le Professeur François Englert, professeur affilié à la Faculté des sciences exactes, a obtenu le Prix Nobel de physique avec Peter Higgs pour leur «découverte théorique d'un mécanisme qui contribue à la compréhension de l'origine de la masse des particules élémentaires, et qui a été confirmé récemment par la découverte de la particule fondamentale prédite, par les expériences ATLAS et CMS du Grand collisionneur de hadrons (LHC) au CERN».

> **« La créativité universitaire y rencontre un espace infini de possibilités. »**

En octobre 2013, des spécialistes de l'exploitation de données de l'Université de Tel-Aviv ont rejoint à l'École polytechnique fédérale de Lausanne (EFPL) les meilleurs scientifiques européens pour démarrer un projet ambitieux en neurosciences, **l'Human Brain Project** *(voir notre article p. 8)* Ce projet de recherche sur 10 ans vise à mieux comprendre le fonctionnement du cerveau humain.

L'art à l'Université de Tel-Aviv

L'art est très présent à l'Université. Aussi bien au sein même de la Faculté des arts, avec notamment la Buchmann-Metah School of Music, qui forme les futurs musiciens de l'Orchestre Philarmonique d'Israël et la division dédiée à la Télévision et au Cinéma, mais également sur tout le campus qui est une véritable exposition d'artistes israéliens.
Vous y trouverez une remarquable œuvre de Ron Arad intitulée «Kesher». Elle a été érigée pour honorer la communauté des Juifs d'Éthiopie, et commémorer les membres de cette communauté qui ont péri sur les routes les menant vers Israël. Elle exprime le vif désir de l'Université de Tel-Aviv d'offrir un lieu de mémoire à l'histoire douloureuse de cette aliya remarquable, et de marquer symboliquement l'importance de la place qu'occupent aujourd'hui les Juifs d'origine éthiopienne dans la société israélienne.
Un haut lieu de ce campus est sans aucun doute la Synagogue et centre de l'héritage juif, offerte par les Suisses Paulette et Norbert Cymbalista et réalisée par le célèbre architecte Mario Botta.

Eve Gobbi

> Street art!

« Kufsonim» d'Adi Sened (du mot kufsah, boîte)

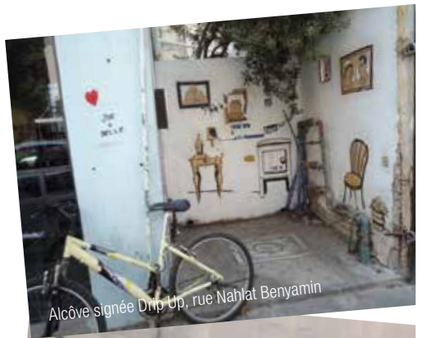
Petits, carrés, bleus, ils affichent un air de *chutzpah,* cette impertinence tout israélienne qui suscite la curiosité.
C'est certain, ces bonshommes rigolos vous interpellent. Le garçon n'a qu'un œil planté au milieu du front, la fille arbore deux couettes. Dessous, est-ce un poisson?
Petit à petit, un peu comme un safari urbain, vous vous mettez à rechercher d'autres petites créatures peintes sur les murs de la ville.

Tel-Aviv offre un terrain de chasse idéal – pour autant que l'on s'écarte des beaux quartiers – pour partir à la découverte de ces messages clandestins qui se plaisent à bousculer les codes sociaux.
Là au coin de la rue, Golda Meir est affublée d'un chapeau de clown. Quelques jours plus tard, l'impertinent portrait a disparu!
L'action de peindre est rapide, celle d'effacer ou d'intervenir sur l'œuvre d'autrui, aussi. L'acteur est rebelle et sait aller à l'essentiel.

Le quartier le plus propice à la découverte du *street art* de Tel-Aviv reste Florentin, au sud de la ville, délicieux labyrinthe de rues défoncées, domicile des marchands d'épices orientales et des vendeurs de gadgets made in China.
Mais attention, n'allez pas, malheureux, confondre *street art* et graffiti, chaque domaine obéit à des règles (si, si !) et s'inscrit sur des supports distincts, dont les volumes et la décrépitude sont soigneusement analysés.
Les artistes actifs dans le *street art* ont recours à des pochoirs, voire des papiers collés pour assurer la rapidité d'exécution de leurs œuvres, car il s'agit de ne pas se faire prendre dans ce jeu de cache-cache avec la police. L'adrénaline provoquée par l'acte illicite est un moteur essentiel à la création. Le *street art* est volontairement provocateur, immédiatement compréhensible, parfois poétique, mais avant tout dérangeant. Il doit interpeller, voyez ce pigeon voyageur signé Dede «made you look» auquel quelqu'un a ajouté un message d'amour en hébreu.

La terre vue par Klone et Dede

L'un des acteurs mondiaux les plus célèbres, le britannique Banksy, dont personne ne connaît l'identité réelle, a réalisé en 2005 une série de neuf œuvres militantes sur le mur de séparation entre Israéliens et Palestiniens. Cet activisme est partie intégrante de l'expression de rue et convient bien à l'esprit frondeur des Israéliens.
Les graffeurs, eux, utilisent volontiers des bombes de peinture et s'expriment sur des murs moins accessibles, ce qui leur laisse plus de temps pour tracer leur fresque. Quant au tag, il s'agit d'un pseudo stylisé, une manière de marquer son territoire avec sa signature. Voilà pour la forme.
Quant au fond, l'expression sur mur décrépit est avant tout un art éphémère qui se moque des collectionneurs, des galeries et du marché de l'art. Quoique! Peu embarrassé par la contradiction, le musée de Tel-Aviv n'a-t-il pas organisé, dans le très chic Pavillon Rubinstein, une exposition d'art de rue fin 2011? Alors que la municipalité continuait à poursuivre pour vandalisme les personnes qui ont la malchance de se faire prendre en pleine action.
Depuis, les acteurs se sont multipliés. Aux anciens, Klone, Latzi et son compère Dede – qui signe volontiers ses œuvres d'un sparadrap, reflet de ses bleus à l'âme – se sont ajoutés Ame72, Drip Up, Sened, Know Hope, Zero Cents et les rares filles, Foma et Maya Gelfman, dont on reconnaît facilement les cœurs rouges tricotés entourés d'un cadre de carton.



Alcôve signée Drip Up, rue Nahlat Benyamin

L'une des grandes fresques animalières de Dede à Florentin

Tous revendiquent la liberté d'expression offerte par un art rebelle, éphémère, qui se plaît à l'insoumission. Le message? Politique bien sûr, il se fait l'interprète de revendications sociales, de remises en question de Tsahal, de sexe, de contestation. Le message est aussi amoureux et poétique, parfois hermétique…
Le foisonnement est tel qu'il existe depuis peu des visites guidées, vous parlez d'une récupération!

Tsahal über alles

Pourquoi?

Halo Dorit

Les espaces propices à l'expression se raréfient avec la gentrification du sud de la ville et la restauration des maisons décrépites. Alors y a-t-il urgence? Faut-il photographier ces messages pour en garder une trace? Ce serait nier leur aspect éphémère et volontairement déstabilisant. Non, le *street art* se savoure en marchant, un peu comme un fallafel dégoulinant qui vous tient en alerte jusqu'à la dernière bouchée.

Exposition de *street art* et graffiti à la Gare Routière Centrale de Tel-Aviv, de juin 2013 à juin 2014

www.ame72.com
(petits bonhommes lego subversifs)

www.kloneyourself.com

www.streetwisehebrew.com
(pour apprendre l'argot hébraïque en scrutant les fresques)

www.tamuseum.org.il

www.israel21c.org

www.fatcap.org

Karin Rivollet

> A Jérusalem une start-up d'un type nouveau voit le jour: le Tzedek Bar, à la santé des projets sociaux!

Deux «enfants de notre communauté», Nicolas Katz et Fanny Sommer, ont trouvé une manière de concilier fête et Tzédakah. En effet, Nicolas Katz a lancé, dans le cadre de ses études, une start-up d'un nouveau genre: le Tzedek Bar.

© Ben Goldman

Ce bar itinérant à but non lucratif donne la possibilité aux jeunes adultes de profiter à la fois de leur temps libre tout en finançant un projet social qui leur tient à cœur. En effet, le Tzedek Bar reverse la totalité de ses profits à différents projets sociaux. Comment cela marche-t-il? Lorsqu'un client consomme une boisson, il peut choisir à quelle organisation son argent sera versé. À la fin de la journée, les bénéfices sont versés aux différents projets proportionnellement au choix des clients.

Nicolas Katz est né à Genève en 1986 et a intégré le Talmud Torah du GIL à l'âge de huit ans. Après sa Bar-mitzvah, il a souhaité participer activement à la vie de la communauté et a suivi le cursus de formation des enseignants du Talmud Torah. Il a été moniteur dans différents camps et activités du GIL auprès des enfants et adolescents et a été enseignant au Talmud Torah pendant 12 ans. Il a suivi des études en histoire et en anglais à l'Université de Genève et à l'Université McGill de Montréal. Ayant été touché par le concept de Tikkoun Olam au GIL et pendant ses différentes formations de leadership, il a décidé de consacrer sa vie à rendre le monde meilleur. Une fois sa Maturité obtenue, Nicolas a suivi un programme de volontariat d'une année en Israël, où il est tombé amoureux du pays et a voulu contribuer au rêve sioniste d'un État pour les Juifs qui serait un exemple parmi les nations. Pour ces raisons, après l'obtention de son Bachelor, il a fait son Aliya il y a un an et demi, en octobre 2012. Il a suivi et terminé des études de Master en Management d'organisations à but non lucratif et de leadership (Non-profit management and leadership) à l'Université Hébraïque de Jérusalem. Il suit maintenant une formation d'entreprenariat social dans le centre Present Tense pour ajouter des outils pratiques au savoir théorique qu'il a acquis à l'Université de Jérusalem. Sa sœur **Fanny,** qui avait fait son Aliya un peu avant lui, s'est jointe au projet du Tzedek Bar et ils travaillent tous deux à la réalisation de ce rêve.

L'idée…

L'idée d'un bar à but non lucratif vient du fait que les gens, et en particulier les jeunes étudiants, n'ont pas le temps ou l'argent de faire des dons à des ONG ou à des organisations de bienfaisance. Pourtant, ils trouvent toujours le temps et l'argent pour boire un café ou une bière entre amis. Le Tzedek Bar crée ainsi une nouvelle façon de collecter des fonds pour de bonnes causes en donnant l'opportunité aux gens qui n'en ont pas l'occasion de contribuer à la société lors de leurs activités habituelles.

Les projets financés sont sélectionnés selon différentes catégories: la culture et les arts, l'entente entre Juifs et Arabes, l'environnement, les enfants handicapés et les pauvres. Les fonds distribués servent à donner le premier coup de pouce aux projets les plus sérieux et prometteurs de changement.

La carte du Tzedek Bar offre une variété de cocktails, punchs, vins, bières, jus des fruits et sodas avec une importance donnée à la qualité et à la fraîcheur des produits. Par souci d'écologie et de développement durable, les boissons et aliments vendus par le bar viennent de producteurs et distributeurs locaux. Par exemple, les fruits viennent du marché local et la bière vient de Shapira, une brasserie de Jérusalem. Le bar favorise le compostage, le recyclage et l'emploi des matériaux réutilisables.

Pour l'instant, le Tzedek Bar se déplace d'événements en événements dans la ville de Jérusalem. La prochaine étape est de se procurer un van, de le transformer en bar et de rejoindre les différents événements organisés dans la ville de Jérusalem et au-delà.

Le Tzedek Bar cherche actuellement des fonds pour pouvoir faire fleurir ses idées et pour pouvoir continuer l'initiative de manière durable.

Pour plus d'information, voici le site web de l'organisation:
www.tzedekbar.org
et la page Facebook:
www.facebook.com/tzedekbar.

Nicolas et Fanny peuvent être contactés à l'adresse suivante:
tzedekbar@gmail.com

B. K. S.

UNE FAMILLE À VOTRE DISPOSITION POUR TOUS VOS ÉVÈNEMENTS
*SERVICE TRAITEUR *CHEF À DOMICILE *LIVRAISON DE REPAS*
NOUS SOMMES À VOTRE ÉCOUTE POUR TOUTE ORGANISATION ÉVÈNEMENTIELLE
WWW.COMAURESTO.CH T. 022 347 79 61

RESTAURANT LE SESFLO
«DES CUISINES DU SOLEIL»
16, ROUTE DE FLORISSANT – 1206 GENÈVE
T. 022 789 06 65

FAMILLEFRUTIGER.CH

RESTAURANT L'ESCAPADE
«COMME UNE AUTRE MAISON»
7, AVENUE KRIEG – 1208 GENÈVE
T. 022 347 83 19

> Ça bouge à la PJLS…

Un événement marquant s'est tenu au GIL, **le 1er décembre 2013,** avec une rencontre – «10 ans en mouvement» – qui a montré la place prise par le judaïsme libéral en Suisse, en présence, notamment, de Micheline Calmy-Rey, Martine Brunschwig-Graf, Sabine Simkhovitch-Dreyfus, François Nordmann, Leslie Bergman, Maître Alain Levy, le rabbin et professeur Walter Homolka, Hartmut Bomhof et Wolfgang Amadeus Brulhart, ambassadeur.

Alexander Dembitz, Jean-Marc Brunschwig

Nicole Poell

Avec eux, tous les membres de la direction de la Plate-forme: Nicole Poell, présidente, qui a fait une allocution sur l'historique de la Plate-forme et un inventaire du programme et des progrès durant les dix dernières années, discours qui a été suivi par une remarquable présentation de ce que représente le judaïsme libéral/réformiste/progressif en Europe par Monsieur Leslie Bergman, président de l'EUPJ. La rencontre a été lancée par l'ambassadeur Wolfgang Amadeus Brulhart qui a lu un excellent texte de la part de Monsieur Didier Burkhalter, Conseiller Fédéral.

La présentation de Monsieur Daniel Levy, Directeur pour le Moyen-Orient et l'Afrique du Nord auprès de *l'European Council on Foreign Relations,* était tout à fait remarquable. Il a fait un tour d'horizon de la situation actuelle au Moyen-Orient et ceci dans le contexte de l'Initiative de Genève, publiée il y a dix ans le 1er décembre 2003. Cette initiative de paix était placée sous le patronage de Madame Micheline Calmy-Rey, à l'époque Conseillère Fédérale et responsable des affaires étrangères.

Après les questions d'usage, la responsabilité du résumé et celle de la clôture sont revenues à Jean-Marc Brunschwig.

Ensuite, lors de sa réunion du 15 janvier 2014, le Comité directeur de la Plate-forme des Juifs Libéraux de Suisse (PJLS) a décidé, à l'unanimité, d'accepter l'adhésion de la communauté libérale bâloise, Migwan, en qualité de membre actif.

En rejoignant les deux communautés fondatrices JLG et GIL, Migwan porte à trois le nombre de communautés représentées au sein de l'association faîtière libérale en Suisse.

Le PJLS représente par ailleurs les intérêts de nombreux membres individuels, c'est-à-dire de personnes qui, en règle générale, ne font partie d'aucune communauté spécifique.

D. Z.

> La WIZO parraine les enfants

La soirée annuelle WIZO Genève s'est tenue pour la première fois à Crans-Montana, **le samedi 28 décembre 2013.** Cet événement a connu un réel succès avec deux cents convives présents pour soutenir l'action «Parrainer un enfant avec la Wizo». Son Excellence M. l'Ambassadeur d'Israël Eviatar Manor, accompagné de son épouse, Madame le Professeur Orly Manor, a fait l'honneur d'assister à cette soirée décontractée. Le repas a été animé par la violoniste Alexandra Cravero qui, par son exceptionnel talent et son humour, a réussi à «mettre le feu» lors de son interprétation musicale. Le tirage de la tombola, dotée de magnifiques lots, a eu lieu en fin de soirée avant que le public ne se déchaîne sur la piste de danse. Cette soirée a une fois de plus mis en relief la générosité des convives, des membres de l'organisation et de tous les généreux sponsors qui ne se sont pas arrêtés au pied des plus hauts sommets…

Alexandra Cravero

H.C.

Le comité du KKL avec David d'Or

> Un concert en Or pour le KKL

Le 16 janvier, au Théâtre du Léman, le KKL a saisi, inévitablement, l'occasion des fêtes de Tou Bishevat pour organiser un concert, avec l'extraordinaire prestation de David d'Or, artiste aux vocalises exceptionnelles. La voix magique du chanteur, de formation classique, a été l'invitée de nombreux orchestres philharmoniques et de prestations, notamment, devant des chefs d'État, d'Obama à Hollande… Mais c'est surtout pour la bonne cause qu'il s'est produit; une cause soutenue par l'équipe du KKL Suisse et sa présidente, Viviane Bernstein, qui n'a pas manqué de rappeler les 113 années d'actions vertes de l'association pour sauvegarder la planète, les investissements en cours, les luttes continues pour maintenir des projets écologiques, sociaux et humains, les réalisations aujourd'hui abouties ou les initiatives en instance de réalisation.

Parmi celles-ci, le **projet Meitar,** pour lequel la soirée était organisée: un centre destiné à aider les jeunes à risque d'Ashkelon, ville qui a subi, ces dernières années, de nombreux tirs de roquettes en provenance de la bande de Gaza. Pour réussir dans leurs diverses tâches pédagogiques, les éducateurs font en sorte que les jeunes se sentent chez eux dans ce centre où ils reçoivent un accueil et un accompagnement attentionné et chaleureux. Une manière de les aider à changer de vie et de leur donner les chances – après, parfois, des années d'existence marginale – d'y parvenir. Et de fait, le splendide jardin du centre Meitar d'Ashkelon, en cours de réalisation, pourra jouer un rôle important dans le succès des missions que se sont fixées les responsables de cette structure indispensable.

Au-delà, donc, des projets comme les centres ALUT, situés à Ra'anana, pour améliorer la qualité de vie des résidents grâce à des aménagements paysagers, au-delà des projets de réhabilitation de la forêt de Carmel ou de la vallée de Houla, au-delà du programme mis en place pour résoudre les problèmes de la contamination des eaux usées en haute Galilée occidentale à l'est du Kibboutz Gesher HaZiv ou, encore et comme autre exemple, du développement d'un «poumon vert» pour les habitants de la région Nahal Gerar, le KKL déploie ses efforts sur de nombreux fronts. La mise en place du jardin thérapeutique de Meitar, réalisation qui permettra à de nombreux jeunes de se reconstruire, se doit d'être soutenue et saluée. Bravo, le KKL!

D.-A. P.

> Concert de l'amitié avec le Jerusalem Oratorio Chamber Choir et autres amis

Le 27 janvier, Journée internationale de la mémoire des génocides et de la prévention des crimes contre l'humanité, nous avons eu à nouveau le plaisir d'accueillir ce merveilleux chœur accompagné cette fois de deux chœurs amis, le Tivon Chamber Choir d'Israël et le Zamirchor & Zamirsternchen de Bayreuth, au total plus de 80 choristes. Il est à noter que le Zamirchor & Zamirsternchen fut fondé en 2006 dans l'idée de réunir différents pays et de promouvoir un dialogue harmonieux entre les peuples allemand et israélien. De nombreux membres de ce chœur m'ont dit toute leur émotion d'être accueillis dans notre synagogue, particulièrement ce jour-là. Après la récitation d'une prière du souvenir par rabbi François et un long et émouvant moment de silence, le public, composé de membres et d'amis du GIL, a été invité à chanter un canon *a cappella* sous la direction de Tamar Cohen, une des organisatrices du concert. Et pour quelle raison? Le concert ne pouvait commencer car la moitié des choristes étaient bloqués sur l'autoroute! Après quelques moments d'incertitude, tout est rentré dans l'ordre avec leur arrivée et celle des chefs de chœurs! Nous n'avons pas vu l'heure passer et avons écouté avec émerveillement les trois chœurs, parfois ensemble, parfois en solo, nous interpréter des morceaux traditionnels, anciens et contemporains, composés, pour la plupart, par des compositeurs juifs. Et le moment le plus émouvant fut sans aucun doute celui des compositions de Viktor Ullman (1894-1944) à Terezin, chantées *a cappella* par le chœur des enfants Zamirsternchen. Le passé et l'avenir réunis.

Après la distribution d'une belle boîte de chocolat suisse à chaque choriste, en signe de remerciement, ils nous ont quittés pour un repos bien mérité avant leur concert du lendemain, cette fois-ci aux Nations Unies et aussi en l'honneur de la journée de la mémoire des génocides et de la prévention des crimes contre l'humanité. À dans deux ans, peut-être, nous ont-ils dit!

Roseanne Wildman

> Le Keren Hayessod donne le ton

Henri Ourfali, Michael Oren, SE Yigal Caspi, Joe Tugendhaft, Igael Suraqui, Claire Tugendhaft, Avy Lugassy

Tout était réglé comme du papier à musique **le 28 janvier lors du dîner annuel du Keren Hayessod.** Jeu de mot facile pour cette ouverture de campagne qui s'est conclue, presque magiquement, par l'exceptionnelle prestation du violoniste virtuose israélien Shlomo Mintz. Une soirée rythmée, principalement, par la mise en évidence du soutien que le KH souhaite apporter, par l'intermédiaire de son comité, à Ramat Hadassah, l'un des quatre villages éducatifs où de jeunes déshérités d'Israël prennent un nouveau départ. Au bénéfice d'un rattrapage scolaire, d'un enrichissement culturel et d'une chaleureuse attention personnelle, ces jeunes se voient offrir une nouvelle chance: celle de mener, enfin, une vie normale et de prendre pleinement leur place dans la société. Seul écueil, cependant: le bâtiment de dortoirs délabré, datant de 1950, a grandement besoin d'être rénové…

Ce projet de rénovation – soutenu, notamment, dans les divers discours qui ont ponctué cet appel de fonds – a permis aux différents orateurs de rappeler toute l'importance de combattre la vulnérabilité de ces jeunes en péril en leur fournissant une éducation de qualité en internat. Ainsi, tour à tour, Joe Tugendhaft, Président du Keren Hayessod Suisse romande, Madame Sharon Lagnado, Présidente de l'Action féminine et Eliezer Sandberg, Président mondial du Keren Hayessod, ont pu s'exprimer sur ce sujet de société qui ne peut, on s'en doute, susciter l'indifférence. Le soutien indispensable que les Juifs de Genève peuvent apporter à ce type de projets permettra, entre autres, d'assurer la pérennité et le développement de l'État d'Israël comme un État juif et démocratique.

Quant à S.E. Michael Oren, ambassadeur d'Israël aux États-Unis de 2009 à 2013 et invité d'honneur de la soirée, il a également su, dans un discours politique, certes, mais teinté d'humour et d'anecdotes personnelles, mettre l'accent sur les besoins de Ramat Hadassah, en rappelant l'importance que revêt le KH pour Israël. Et de conclure, avant de se prêter au jeu des questions-réponses: «Notre histoire continue (…). Le prochain chapitre est en train de s'écrire à Genève»…

Enfin, un clin d'œil au nouveau shaliah du KH pour la Suisse romande, Igael Suraqui, dont la spontanéité et la fraîcheur ne manqueront pas de pimenter de nouveaux projets et d'amener du sang neuf dans une équipe qui, comme à son habitude, ne ménage pas ses efforts pour apporter à Israël, encore et toujours, de nouvelles pierres aux édifices en cours.

Félicitations au comité du Keren Hayessod et à l'Action féminine pour leur engagement, indéfectible, qui permettra, avec l'aide de généreux donateurs, de faire avancer un projet qui le mérite.

D.-A. P.

Pour des informations sur les Actions du KH: kerenge@keren.ch / www.kh-uia-org.il

> MAZONE

L'Association MAZONE a organisé, **lundi 10 février 2014,** une grande soirée au théâtre Mogador pour les enfants défavorisés de la Communauté juive française! Pour tous ceux qui n'ont pas pu venir et pour ceux qui veulent revivre ces moments d'émotion, je vous invite à cliquer sur le lien; un grand moment (4 mn) d'émotion: http://vimeo.com/86412097.
Après avoir vu ce clip, vous aurez envie de participer à l'aventure merveilleuse qui consiste à faire naître un sourire sur le visage d'un enfant en détresse. Votre don illuminera votre visage mais surtout le sien.

© www.jacqueline-rey.com

VOUS AVEZ CI-DESSOUS LES COORDONNÉES DE L'ASSOCIATION POUR PASSER DE L'ÉMOTION À L'ACTION…

Siège
ZAC de la Ceriseraie
34 Ave Charles de Gaulle - 93240 STAINS - www.mazone.org

Association Asm
Credit Agricole Deuil La Barre

Code Banque	18206
Code Guichet	00019
Compte	35713917001 Rib 52
Iban	Fr76 1820 6000 1935 7139 1700 152
Bic	Agrifrpp882

> Hommage à Jean Halpérin

Salle comble à l'Athénée, dimanche 9 février, à l'initiative du Cercle Martin Buber, pour rendre hommage à Jean Halpérin, figure incontournable des cercles intellectuels juifs francophones, grand ouvrier de la diffusion de l'héritage philosophique hébraïque, membre fondateur des Amis de la Musique Juive (AMJ), enseignant universitaire, entre autres…
Homme illustre, inlassable animateur de conférences, Jean Halpérin a laissé derrière lui des souvenirs éloquents que cinq intervenants ont remis en lumière – ponctués par des intermèdes musicaux du Trio Eleonore, autres témoignages vibrants – en parcourant, à leur façon, des épisodes de vie de cet interlocuteur singulier qui incarnait, également, l'idéal de la Genève internationale et humaniste…

Mireille Gansel,

écrivain et traductrice – a évoqué les connaissances profondes de Jean Halpérin en matière de Droit du Travail, soulignant ses activités sociales et, surtout, sa connaissance des grands écrivains et son rapport à la lecture et aux mots, à travers quelques extraits d'auteurs qui lui étaient chers, d'Emmanuel Lévinas à Marc Bloch – mort sous les balles allemandes le 16 juin 1944 – ou Abraham Heschel, rabbin massorti, théologien et penseur juif du XXe siècle américain. L'opportunité aussi, dans ce récit, de découvrir que Jean Halpérin lisait avec un crayon, inscrivant des commentaires dans les marges de ses livres, compagnons de toute une existence.

Marc Faessler,

pasteur et théologien, a raconté comment l'œuvre de Levinas a inauguré sa rencontre avec Jean Halpérin, de laquelle a découlé leur initiative d'organiser des réunions publiques régulières sur le dialogue judéo-chrétien.

Jean-Christophe Aeschlimann,

éditorialiste et conseiller en communication, a narré sa collaboration étroite avec lui, dans le cadre de ses activités éditoriales, en décrivant la fécondité du dialogue qu'il a mené à ses côtés de 1989 à 2012. Il nous a appris que Jean Halpérin se qualifiait «d'homme caléïdoscopique», qu'il aimait citer les autres et que sa présence indéfectible au sein des Intellectuels juifs de langue française a marqué ses pairs et toute une génération. Et de glisser que Jean Halpérin n'aimait pas les étiquettes, que son humour n'était pas en reste mais qu'il privilégiait, avant tout, la liberté de pensée.

Quant à Denis Charbit,

maître de conférence en sciences politiques au département de sociologie, de science politique et de communication à l'Université ouverte d'Israël – il a, à son tour, remémoré ses rencontres, la relation «d'aîné à cadet» qu'il entretenait avec lui ainsi que ses nombreux entretiens téléphoniques pour discuter de leurs inquiétudes réciproques. Car pour lui, Jean Halpérin était d'abord une voix. Celle, aussi, qui s'était exprimée après 1945, alors que la déportation avait amputé la communauté juive de France de bon nombre de ses membres. Dans l'urgence que les Juifs avaient notamment à se restructurer, à se régénérer, demeurait la question de la dimension «intellectuelle» à sauvegarder et à promouvoir. C'est ainsi qu'hommes et femmes se sont mobilisés avec, parmi eux, Jean Halpérin, cheville ouvrière au cœur ardent, prompt à assister à tous les colloques pour que la renaissance intellectuelle et religieuse juive, au lendemain de la Shoah, prenne son essor. Un chef d'orchestre, un chef de cœur, qui ne brillait pas que par la noblesse de son être mais aussi par la richesse de sa conversation, par sa connaissance inégalée du judaïsme et de la culture profane. Incarnation de la «loi du savoir-vivre», tout ce qui était humain lui était connu, éclairant sa compréhension d'Israël et de la Diaspora. Profondément convaincu que chacun doit travailler à la réparation du monde, il se préoccupait aussi du sort de tous les déshérités, défendant les minorités souvent opprimées.

Enfin, Joël Dicker,

que l'on ne présente plus, a su transporter son auditoire dans des évocations plus intimistes. Et pour cause. Petit-neveu de Jean Halpérin, il s'est arrêté sur ce qui le charmait, dans son plus jeune âge: le côté mystérieux de son grand-oncle avec qui il partageait, aux côtés d'autres membres de la famille, des déjeuners hebdomadaires, instants fédérateurs qui lui tenaient à cœur. Entrer chez lui était un instant magique et les détails de la maison fleuraient bon la France, la Russie et le judaïsme. Un judaïsme rigoureux mais flexible, jusque dans le port de la kippah; un judaïsme libre et moderne que Jean Halpérin exerçait en connaissance de cause, évoluant avec le monde. Né dans une Russie qui n'existe plus, il fascinait l'adolescent – encore loin du Grand Prix de l'Académie française – par son intelligence et son humour. Façonné par ses questions, il s'est longtemps interrogé sur la profession de son grand-oncle, pour en arriver à la conclusion que ce dernier exerçait le métier d'Homme, de «Mensch». Créateur de liens, prônant la fraternisation, cet homme, ce visage emblématique de la famille Halpérin, savait manier avec habileté le questionnement, la rigueur et la flexibilité. Tout un programme que l'émotion du vécu a rendu, dans son évocation, encore plus intense.

Au final, un hommage émouvant et pluriel, aux échos multicolores, souvent convergents, qui ont mis en lumière toute l'étendue intellectuelle et humaine d'un homme que l'on aurait aimé pouvoir inviter à sa table…

D.-A. P.

> Visite à Palmahim, la base des avions sans pilote de Tsahal

Pour pénétrer dans l'enceinte de Palmahim, il faut non seulement montrer patte blanche, comme c'est l'usage au seuil de toutes les bases militaires de Tsahal, mais aussi se montrer attentif aux bruits de moteur... quasi silencieux. Et pour cause: la base de Palmahim (à une trentaine de kilomètres au Sud de Tel-Aviv) est l'une des deux seules de l'armée de l'air israélienne (avec Tel Nof) à concentrer une flotte d'avions sans pilote, dont le nom en anglais – drone – signifie justement «bourdonnement», le bruit caractéristique de ces engins. Le parcours commence sous la conduite d'Ayal, vice-commandant d'escadron de drones, qui guide les visiteurs sous couvert de l'anonymat. Il rappelle le rôle historique joué par le site de Palmahim dans l'émergence du concept de drones.

«L'idée d'un avion sans pilote a officiellement démarré en 1971, au lendemain de la guerre d'attrition menée contre l'Égypte, qui était alors équipée de missiles anti-aériens, rapporte Ayal. Israël a commencé par acheter des systèmes télécommandés aux Américains. Mais leurs performances n'étaient pas satisfaisantes. Ils ne faisaient que prendre des photos et l'on devait attendre deux à trois jours pour obtenir les renseignements». Tout change à l'issue de la guerre de Kippour, qui engendre d'importantes pertes pour Tsahal en général et l'armée de l'air en particulier...

«L'armée israélienne a alors compris qu'il lui fallait recevoir des images vidéo pour surveiller les déplacements des missiles anti-aériens et pour protéger ses troupes». L'état-major donne donc son feu vert à une petite équipe d'ingénieurs visionnaires de l'avionneur Israeli Aircraft Industries (IAI), pour développer le premier système d'avion sans pilote. Cette avant-première mondiale se concrétise en 1979 avec le lancement de «Scout», un programme national de drones transmettant des informations en temps réel, qui fera ses preuves – moins de trois ans plus tard – lors de la première guerre du Liban.

Depuis, les drones sont de tous les combats: du modèle Searcher (en 1992) au Hermès 450 (fabriqué par Elbit Systems) en passant par le célèbre Heron (IAI), les avions sans pilote vont jouer un rôle de plus en plus important dans les forces aériennes israéliennes. Et conférer à l'État hébreu, qui les utilise 24 heures sur 24 pour surveiller son territoire, une expérience opérationnelle inégalée. «Lorsque le Héron a été mis en service dans l'armée israélienne, nous avons accumulé plus d'heures de vol dans le domaine des drones que toutes les armées du monde réunies depuis la fin des années 1990!» témoigne encore Ayal, qui a lui-même totalisé des milliers d'heures de pilotage d'avions télécommandés au cours des huit dernières années.

> Un champion nommé IAI

La revue de l'École Polytechnique, baptisée «La Jaune et la Rouge», vient de consacrer un numéro spécial à présenter les prouesses d'Israël en matière d'innovation. Ce dossier fait la part belle au champion national dans la fabrication de drones, Israeli Aerospace Industries (IAI). L'avionneur s'est en effet illustré dans le développement et la fabrication de systèmes d'avions sans pilote (RPV). «IAI a beaucoup travaillé sur ces systèmes d'armes et s'est trouvé dans la situation d'expliquer et de convaincre qu'il ne s'agissait pas de jouets, mais de systèmes militaires sophistiqués. IAI a non seulement conçu, développé et fabriqué les systèmes RPV, mais aussi créé le marché des RPV», rappellent les auteurs. «Dans ce domaine, IAI n'a pas pénétré dans un marché déjà existant, mais a dû démontrer à l'armée – organisme très conservateur et dont on ne change pas facilement les méthodes de travail – que le RPV est un système d'arme efficace et puissant, qui transforme les règles de la guerre». Ainsi, les RPV ont été introduits dans le domaine militaire, d'abord à Tsahal puis dans d'autres armées, avec une utilisation et une efficacité remarquables. «Il existe aujourd'hui plus de sept systèmes différents, conçus et produits par IAI: des systèmes de combat passif, mais aussi des systèmes agressifs munis d'équipements qui sont parfois l'expression des technologies de pointe les plus avancées au monde», précise la revue. Sachant que IAI est considéré comme le numéro 1 mondial dans ce domaine.

N.H.

Cet avantage opérationnel n'est pas neutre sur le plan industriel et économique. Israël s'est ainsi imposé comme le premier exportateur mondial de ces appareils sans pilote, loin devant les États-Unis, selon une étude récente du cabinet Frost and Sullivan. De 2005 à 2007, les firmes israéliennes ont exporté pour quelque 4,6 milliards de dollars de drones et de services liés à ces engins, essentiellement à usage militaire. À titre de comparaison, sur la même période, les exportations de drones américains ont atteint 2,9 à 3 milliards de dollars. Une somme qui comprend des drones de surveillance à haute altitude Global Hawk destinés à l'Otan dont la facture de 1,2 milliards de dollars sera en grande partie payée par les États-Unis.

Il est vrai que l'essor commercial des drones traduit une autre réalité. Vu d'Israël, l'usage des avions sans pilote est censé permettre de changer l'art de la guerre. À l'heure où le débat sur les «robots tueurs» fait rage, notamment aux États-Unis, les gradés de Palmahim font valoir à l'inverse l'importance stratégique des engins sans pilote pour éviter les dommages collatéraux. «À maintes reprises, dans la bande de Gaza, les caméras des drones ont permis à l'armée de l'air de s'assurer qu'une mission n'occasionnerait pas de pertes civiles», conclut le vice-commandant de l'escadrille.

Pendant ce temps, au sein de Tsahal, le métier d'opérateur de drones commence à gagner ses lettres de noblesse. Telle est du moins la conviction du commandant Gil, premier instructeur de la branche drones de l'académie de Palmahim. Certes, officiellement, les recrues de la filière UAV («unmanned aerial vehicles») sont composées de jeunes gens qui n'ont pu intégrer les rangs de pilotes brevetés traditionnels. Les exigences d'un candidat au titre d'opérateur de drones n'en demeurent pas moins élevées. «Il faut à la fois être multitâches et être à la hauteur en matière de prise de décision», prévient le commandant Gil.

Le parcours d'un opérateur UAV, d'une durée de six ans et demi, est bâti en conséquence. Après un an de formation à Be'er Sheva, les apprentis sont initiés pendant six mois au «pilotage» d'un drone mais surtout à l'analyse des images recueillies, avant de rejoindre leur escadrille. «Les drones israéliens sont très autonomes. On les pilote avec un joystick et une souris, et même l'atterrissage assisté par un pilote extérieur (NDLR: à la station de base) est appelé à disparaître», précise l'instructeur. Cela dit, à l'heure où des organisations terroristes comme le Hezbollah sont créditées d'une flotte de drones, les opérateurs de Palmahim doivent désormais se préparer à tout type de scénario.

Nathalie Harel

> Les drones, arme de choix contre al Qaïda

Pour les États-Unis, les drones se sont imposés comme l'arme de prédilection dans leur combat contre al Qaïda. Ils sont utilisés en frappes ciblées au Pakistan ou au Yémen contre des membres présumés de l'organisation. Les drones sont également utilisés pour protéger les militaires américains en Irak et en Afghanistan, c'est-à-dire dans des pays dont l'espace aérien n'est pas protégé. En revanche, les experts s'accordent à dire qu'ils ne seraient pas privilégiés dans le cadre d'une éventuelle intervention américaine en Syrie. Les missiles Hellfire, qui équipent en général ces avions sans pilote, n'ont pas la puissance de feu des missiles de croisière qui seraient utilisés dans le cadre des frappes limitées envisagées en septembre dernier par Barack Obama.

N.H.

> Une nouvelle porte pour accéder à la clairière des Justes, lieu de mémoire à Thonon-les-Bains

Hommage à des femmes et des hommes qui, au péril de leur propre vie, ont aidé et sauvé des vies humaines durant la Deuxième Guerre mondiale, le Mémorial des Justes prend place au sein des 130 hectares du domaine de Ripaille, non loin du lac Léman.

Pourchassés parce que nés juifs, ils sont nombreux à devoir leur salut au courage de ces Justes anonymes reconnus depuis 1953 par l'État d'Israël et distingués par Yad Vashem. Terre de résistance et de solidarité, la Haute-Savoie est l'un des départements français comptant le plus grand nombre de «Justes parmi les nations»; elle demeure un symbole de l'humanisme d'une population non juive, solidaire et généreuse.

Les fils de Jean Kahn et Gérard Blum, Alain Sebban, Jean-Bernard Lemmel, le Maire et le Préfet.

C'est le 2 novembre 1997 que fut inauguré le mémorial, sous le haut patronage de Jacques Chirac, alors Président de la République et en présence de Catherine Trautmann, Ministre de la Culture et de la communication. Deux mille personnes s'étaient rassemblées dans un recueillement et une émotion palpables.

Au sein de cette clairière, le monument de cuivre et de laiton signé Nicolas Moscovitz, plus jeune sculpteur de France à réaliser un monument national, illustre admirablement l'adage talmudique: «Qui sauve une vie sauve l'humanité tout entière». Des enfants juifs des Talmudé Torah de la région,

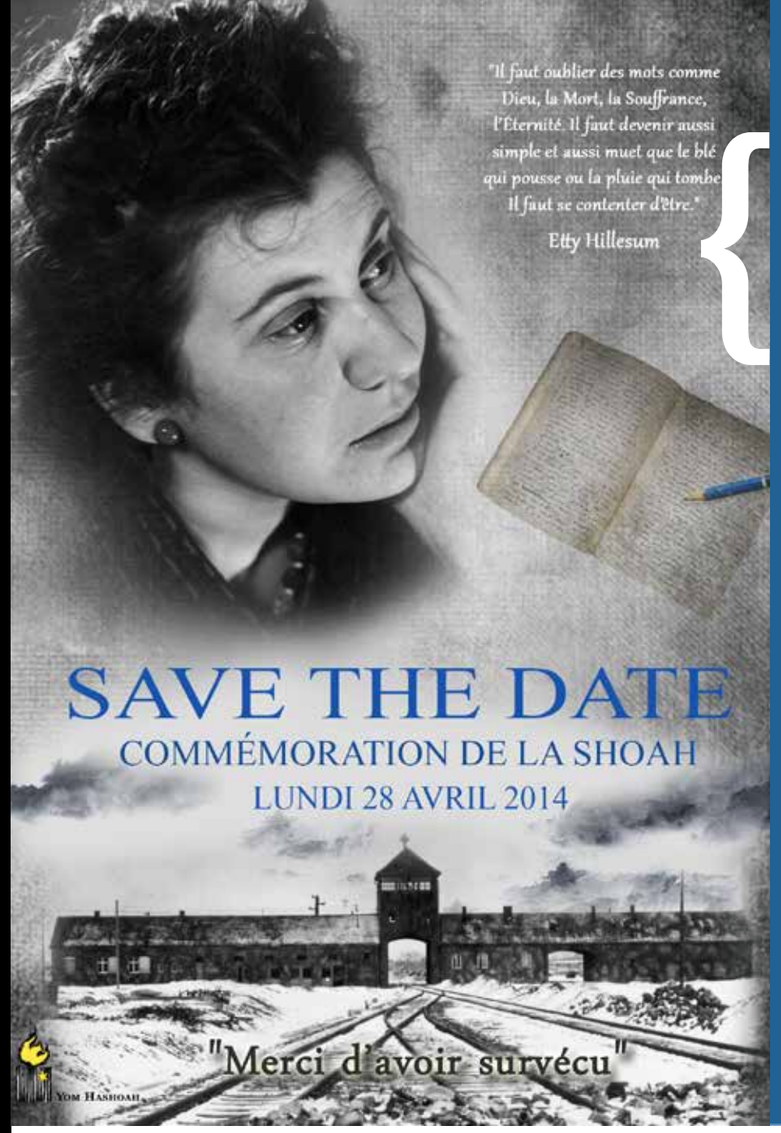
accompagnés de Justes, avaient, à cette occasion, planté des arbres: vingt espèces provenant des septante nations évoquées dans la Bible*.
Seize ans après la création du mémorial, une nouvelle ouverture a été créée et inaugurée en novembre 2013, afin d'en faciliter désormais l'accès depuis l'avenue de Saint-Disdille, notamment pour les scolaires qui visitent le lieu avec leurs professeurs.

Aux côtés du maire de Thonon Jean Denais, le Docteur Jean-Bernard Lemmel, président de l'Association Française pour l'hommage aux Justes et aux gardiens de la vie, Alain Sebban, vice-président du Consistoire central et président du Consistoire Régional Lyon et Rhône-Alpes, les veuves de Jean Kahn et Gérard Blum – dirigeants communautaires qui ont beaucoup œuvré notamment pour la création de ce lieu – ont dévoilé la plaque portant le nom de leurs défunts maris, en présence de Samuel Elia, petit-fils d'Edmond Safra.

Le site paisible et propice au recueillement est sans doute le plus bel hommage rendu à la mémoire de ces Justes que nul ne peut oublier.
Se souvenir aujourd'hui et pour demain…

Patricia Drai

** Raphaël (Z''L), jeune élève du Talmud Torah de la communauté Neve Shalom (Lyon) a vécu cette cérémonie avec une émotion intense. Le souvenir de cette journée du dimanche 2 novembre 1997 est demeuré d'autant plus ancré dans la mémoire de sa famille que Raphaël s'est éteint quelques mois plus tard, à l'âge de 15 ans.*



N'oubliez pas que cela fut, Non,
ne l'oubliez pas:
Gravez ces mots dans votre cœur.
Pensez-y chez vous, dans la rue,
En vous couchant, en vous levant;
Répétez-les à vos enfants.
Ou que votre maison s'écroule.

(Primo Levi)

«Un survivant de la Shoah disparaît toutes les 45 minutes» titrait il y a peu un journal juif en ligne. Toutes les 45 minutes un de ceux, une de celles, qui ont vécu l'indicible, rencontre la mort tant croisée autrefois.
Avait-il pu raconter? Avait-elle voulu témoigner? A-t-elle été entendue? A-t-il été cru?
Dans quelques années le temps aura accompli son travail et nous laissera orphelins.
Alors qui témoignera? Qui racontera?
Qui dira? Qui dira le temps où l'homme n'est plus un homme? La femme plus aimée? Et l'enfant assassiné?
Qui parlera du ciel muet, de la terre acérée, de la faim dévorante, du corps qui se délite et trahit, de la vermine qui s'en nourrit et de l'épluchure espérance de vie? Qui racontera l'autre devenu insensible bourreau? Et la volonté de survivre malgré tout?
Qui sera là le bras bleui pour nous enjoindre de ne pas oublier, ne pas les oublier, mais surtout ne pas oublier que l'homme peut devenir monstre et victime et qu'il nous appartient, comme il appartiendra à toutes les générations, de veiller à ce que la dignité de l'humanité persiste?
Nous qui ne serons plus que les témoins des témoins saurons-nous transmettre?

C'est ce thème de la transmission qui est la ligne directrice de la cérémonie de Yom HaShoah à laquelle nous vous invitons:

LUNDI 28 AVRIL 2014, 19H30

Salle des Fêtes de Carouge - 37, rue Ancienne - 1227 Carouge

L'espoir que tout cela soit connu un jour alimentait notre volonté de survivre

(Henri Borlant)

Ces quelques mots, reflets de tant d'autres espoirs, figurent sur la couverture du livre-témoignage de notre invité **M. Henri Borlant** déporté alors qu'il n'avait pas 16 ans: *«Merci d'avoir survécu»*
Le 28 avril, sur scène, **M. Henri Borlant dialoguera avec des élèves** de l'école Girsa-Alliance.
Transmission d'un adolescent-survivant aux adolescents d'aujourd'hui.

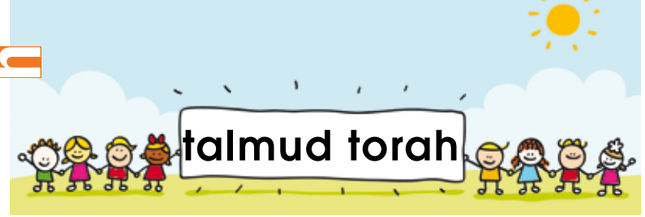
Puis, transmission d'une femme: deux comédiennes
Mme Marie-Christine Barrault et Mme Guila Clara Kessous
Elles seront les voix **d'Etty Hillesum,** par des lectures d'extraits du journal et de la correspondance de cette jeune Juive hollandaise enfermée dans le camp de Westerbork avant d'être déportée à Auschwitz.

Marie-Christine Barrault

Guila Clara Kessous

Venez nous rejoindre!

C. L. R.



> Les Bené-Mitzvah: entre le GIL et les arbres

Pour démarrer l'année, **les 4 et 5 octobre derniers,** les jeunes de la classe Bené-Mitzvah ont passé un Chabbat ensemble qui a commencé et s'est terminé au GIL; un Chabbat entrecoupé de nombreux bons moments passés à manger, jouer, rire, discuter et grimper!
En effet, vendredi après l'office, nous sommes partis en minibus pour Nyon, où nous avons été à la pizzeria et où nous avons passé la nuit dans un petit hôtel. Le lendemain, malgré le temps couvert, nous avons vaillamment parcouru les obstacles et autres tyroliennes entres les arbres du «parc aventure» du Signal de Bougy. De retour au GIL, nous avons discuté de la parachah de la semaine en attendant les parents pour la réunion d'information du début de cette année importante.

> Chabbaton des enfants à Charmey

En novembre, tout le Talmud Torah est parti à Charmey pour le traditionnel chabbaton d'hiver. Nous étions une cinquantaine de participants avec les enfants de 6 à 13 ans et les assistants et enseignants du Talmud Torah. Nous avons vécu deux jours bien remplis! La neige n'était finalement pas au rendez-vous mais il faisait bien un froid d'hiver.
Vendredi soir, après avoir accueilli le Chabbat avec un siddour préparé pour l'occasion et mangé des pizzas, nous avons fait des jeux.
Samedi, pour l'office, les enfants ont pu voir le petit Sefer Torah qui participait lui aussi au chabbaton! Nous avons fait la lecture ensemble de la parachah en français, une partie des enfants étaient les anges et les autres Jacob, devenu Israël, le tout suivi d'une discussion. Ce fut aussi le moment de faire plusieurs prières et entonner des chansons avec des mélodies nouvelles. L'après-midi, nous avons passé un très agréable moment aux bains thermaux. Puis rabbi François nous a rejoints pour la Havdalah (clôture de Chabbat) avant le loto et la boum!
Dimanche, une biche s'est invitée à notre office du matin! Après le petit-déjeuner, nous avons fait un dernier jeu tous ensemble: la sardine (sorte de cache-cache coopératif). Puis après une knesset (assemblée où chaque enfant peut s'exprimer sur le week-end), nous avons déjà repris le chemin du retour.
Le thème de notre week-end était, cette année, *«le ciel-HaChamaïm».* Nous avons réalisé une œuvre à la fois collective et individuelle: les Boguerim se sont occupés du ciel et les autres enfants ont peint un oiseau qu'ils pourront bientôt garder en souvenir. Venez admirer le résultat dans la hall du GIL!

> Hanoukah créatif, fun et communautaire

Comme chaque année, nous avons consacré deux mercredis à la fête de Hanoukah: un premier avant la fête pour des activités manuelles, et un deuxième pendant la fête pour des jeux dans le thème. Les enfants ont ainsi pu réaliser divers bricolages: décorations de bougies, de toupies, de boîtes d'allumettes et de coffres à trésors. Nous avons aussi fabriqué, ensemble, une grande hanoukiah décorative. Et nous avons préparé des biscuits en forme de lettres de l'Alef-Bet dont une partie a été apportée aux personnes âgées juives de l'Âge d'Or.
Lors des jeux, les enfants ont pu participer à différentes parties de toupies, chasse aux trésors, quiz, loto, bowling des idoles et parcours dans le noir pour ramener la lumière.
Samedi 30 novembre à l'occasion de la fête de Hanoukah de la communauté, nous avons écouté les contes avec Jenny et Catherine, respectivement à la voix et à l'interprétation en langue des signes. Nous les remercions pour leur présence en mots et en gestes! Après la Havdalah (office de clôture du Chabbat) et l'allumage des lumières de Hanoukah, nous avons pris le goûter et continué à jouer.
Ces rendez-vous ont bien sûr été l'occasion de nous régaler des soufganiot de Mme Lévy et de chanter en mimant les toupies!
Pour notre action de Tzédakah, nous avons aussi fait une très belle collecte de jeux et jouets en faveur du service social de la communauté. Merci aux familles pour leur participation!

> Mercredi de Tou Bichevat

A l'occasion de la Fête de Tou Bichevat, le nouvel an des arbres, les arbres et les fruits étaient à l'honneur. Ainsi, **mercredi 15 janvier,** les enfants du Talmud Torah ont pu se réjouir avec ces invités dans tous les sens...
En effet, nous avons commencé notre parcours dans la synagogue où nous avons entonné l'hymne de Tou Bichevat «Hachkédiah Porarat» et différentes chansons avec les mots «Ilan» et «Etz» puis nous avons discuté d'écologie et plus particulièrement, cette année, de la manière d'éviter le gaspillage de l'eau. Puis par classe, les enfants ont pu goûter à 15 fruits (pour la date de la fête: le 15 du mois de Chevat) répartis en 4 groupes (comme les 4 saisons) selon ce qui y est comestible ou non (peau et noyau).
Les enfants ont aussi réalisé des bonshommes en fruits secs très rigolos et ils ont participé, à l'aide de ronds trempés dans la peinture, à la création d'un grand arbre aux quatre saisons. Tous ont bien ri, les yeux bandés à essayer de reconnaître différents fruits grâce au toucher, à l'odorat et au goût.
Enfin, en clin d'œil à l'amandier qui est le premier arbre à fleurir en Israël: nous avons confectionné des biscuits aux amandes que nous avons vendus et dont l'argent récolté a été versé comme action de Tzédakah au KKL pour la plantation d'arbres en Israël. Nous avons même été victimes de notre succès et nous avons été très vite en rupture de stock mais l'année prochaine, promis, nous ferons fleurir cette idée et préparerons plus de biscuits!

Emilie Sommer

> Office des enseignants du Talmud Torah

Lors du Chabbat de Tou Bichevat, **vendredi 17 janvier,** comme le veut maintenant la tradition, toute l'équipe du Talmud Torah a dirigé l'office dans une ambiance très rythmée. À travers quelques nouvelles mélodies et accompagnés de piano et guitare, les jeunes ont conduit avec maîtrise une assemblée venue nombreuse malgré la saison de ski. Rabbi François a même pu rester assis, pour une fois, pendant le sermon que nous avions également préparé. Nous avons parlé de la parachah de la semaine dans laquelle Jéthro offre ses conseils à son beau-fils Moïse qui se sent dépassé par toutes les sollicitations du peuple et nous l'avons mise en lien avec un conte juif d'Europe de l'Est plein d'humour que nous avons lu pour le plus grand plaisir des jeunes et des moins jeunes.

Après s'être ressourcés avec cet office original, enseignants, assistants, parents, enfants et membres se sont dirigés vers le hall Samson pour le repas communautaire qui s'est poursuivi dans la joie et la chaleur apportées par le Chabbat.

Renseignements et inscriptions (jusqu'au 2 juin): Emilie Sommer +41 (0)22 732 81 58 talmudtorah@gil.ch

Acuitis
Maison d'Optique et d'Audition
Fr. 60.–
MONTURE + 2 VERRES À VOTRE VUE *
*vue de près ou de loin
Maison Acuitis Genève
Place Longemalle 18 / 1204 Genève
Tél. 022 818 00 60
Maison Acuitis Nyon
Rue de la Morâche 5 / 1260 Nyon
Tél. 022 363 66 10
www.acuitis.com

> Rendez-vous Laser Game

Après une petite restructuration, les ABGs (les Adolescents du Beith-GIL) ont repris leurs activités en janvier. Désormais, c'est à partir de la classe Bené-Mitzvah et jusqu'à l'année de leurs 15 ans que les jeunes sont conviés à une activité mensuelle dans le but de garder le lien avec la communauté. Pour la reprise, nous avons commencé par la traditionnelle sortie au «laser game» dont les locaux sont voisins de ceux de la communauté. Une dizaine de jeunes ont ainsi pu se défouler en deux équipes, au cours de deux parties, avant de débriefer en mangeant des pizzas au GIL. Malgré les petits accidents de certains, nous avons passé une bonne soirée!

Voyage à travers Israël

Pour les 14-17 ans
Du 16 au 31 juillet 2014

Coût du voyage: 1900 CHF (pour les membres du GIL) comprenant

– Les vols Genève – Tel-Aviv
– La pension complète (auberges de jeunesse, kibboutz, hôtels)
– Les visites et les activités
– Les déplacements en car privé
– Les accompagnants et un guide francophone

Au programme

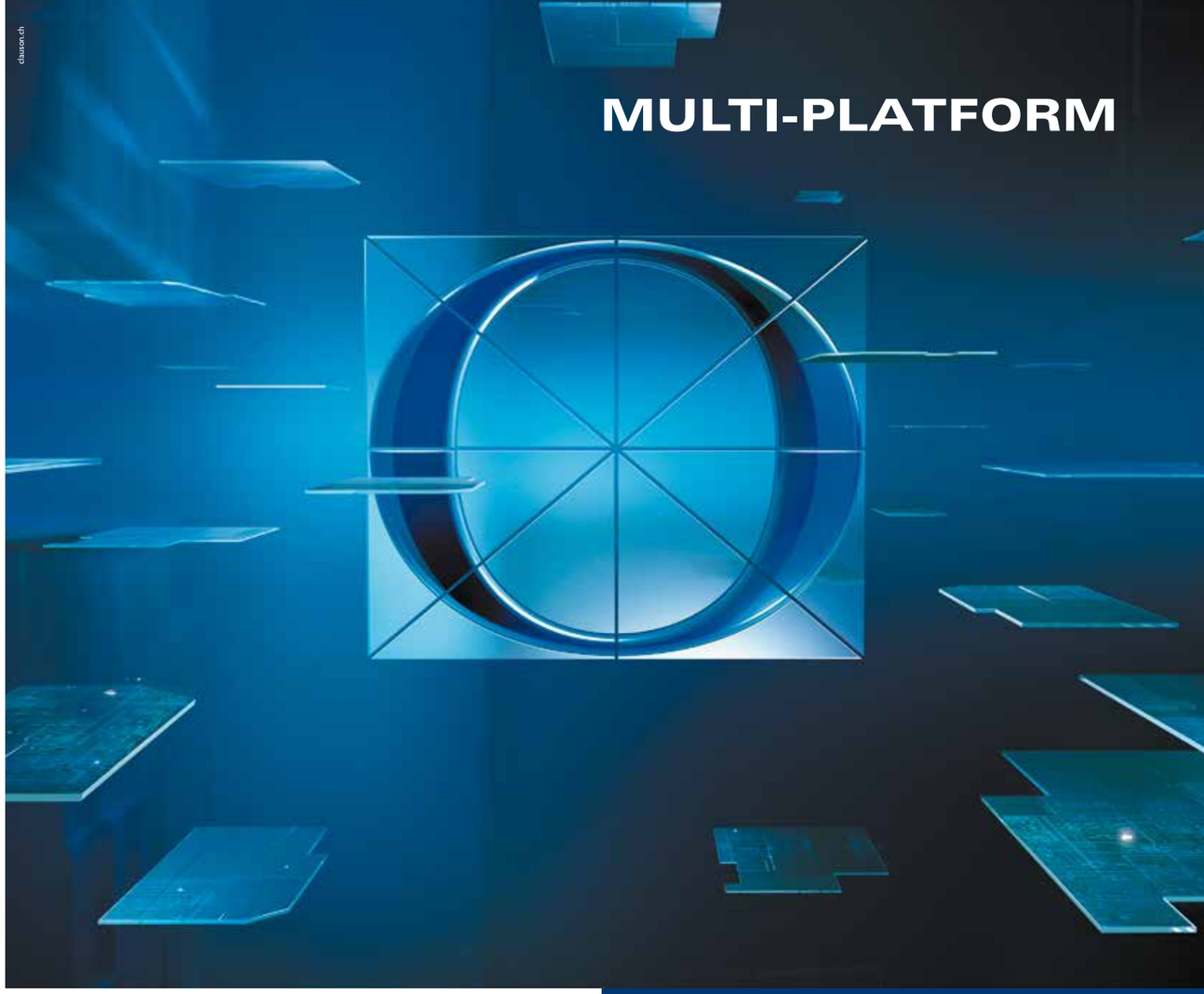
Jérusalem, Tel-Aviv, Eilat, la Galilée, le Néguev, Yad Vachem, Musée de la Diaspora,
Expérience de la vie de Bédouins, Mer Morte, sources d'Ein Guedi
Rafting dans le Jourdain, randonnées, Massada, Volontariat écologique au kibboutz Lotan, Chabbat marquants

Un voyage inoubliable entre jeunes à ne pas manquer!

Organisé avec des communautés libérales de Paris, Bruxelles et du Luxembourg

GIL mjlf IJC

Programme détaillé, renseignements et inscriptions (jusqu'au 28 avril)
Emilie Sommer +41 (0)22 732 81 58 / abgs@gil.ch



OLYMPIC®
BANKING SYSTEM

OLYMPIC BANKING SYSTEM OFFERS FULLY INTEGRATED FRONT TO BACK-OFFICE SOLUTIONS FOR:

Private Banking
Wealth Management
Retail Banking
Asset Management
Commercial Banking
Fund Management & Administration
E-banking
E-brokerage

Independent, Powerful, Flexible.

www.eri.ch www.olympic.ch

The leading banking software by eRI®

Geneva London Lugano Luxembourg Paris Singapore Zurich

> La vie de la communauté

> Bené et Benot-Mitzvah

Nora Hazan > 12 octobre 2013
Natan et Ethan Niddam > 24 octobre 2013
Emmanuel Chouchena> 2 novembre 2013
Alice Dzodziev > 9 novembre 2013
Andrea Rodrik > 16 novembre 2013
Shiraz Rimer > 23 novembre 2013
Alexandre Hayderi > 25 janvier 2014
Aurélie Weber > 1er février 2014
Elizabeth Weber > 1er février 2014

Ethan et Natan Niddam

Emmanuel Chouchena

Alice Dzodziev

Shiraz Rimer

> Prochaines Bené et Benot-Mitzvah

Benjamin Funk > 5 avril 2014
Clara Viquerat > 10 mai 2014
Benjamin Teodoro Dias > 17 mai 2014
Hannah Coyle > 21 juin 2014

Alexandre Hayderi

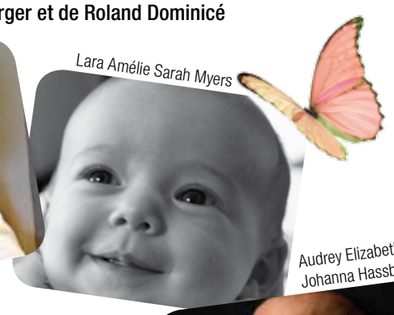
Aurélie Weber

Elizabeth Weber

> Naissances

Un grand Mazal Tov pour les naissances de
Clara Emilie Elisabeth Verdeil Guggenheim > 20 octobre 2013,
petite-fille d'Elisheva et de Daniel Guggenheim
Lara Amélie Sarah Myers > 11 novembre 2013,
fille de Lisa Myers et de Robert Last Myers
Audrey Elizabeth Johanna Hassberger > 1er janvier 2014,
fille d'Anne Hassberger et de Roland Dominicé

Clara Emilie Elisabeth Verdeil Guggenheim


Lara Amélie Sarah Myers

Audrey Elizabeth Johanna Hassberger

> Décès

Hanna Goldschmidt > 23 décembre 2013
Zena Sands > 2 janvier 2014
Raymond Weil > 26 janvier 2014
Dina Levias > 5 février 2014

C'est un don que de savoir transmettre les valeurs qui nous sont chères aux êtres qui le sont tout autant.

C'est un don que de se donner les moyens de contribuer au développement du GIL et d'accompagner le maintien de ses valeurs.

C'est un don que d'avoir le talent de perpétuer la mémoire de sa famille en associant son nom au GIL et à celles de ses actions.

Faire un legs est un don: celui de savoir faire un geste magnifique de solidarité et d'amour.

GIL

Le GIL est exonéré de tous droits de succession. Pour un simple conseil ou pour en savoir plus, en toute confidentialité, merci de bien vouloir contacter: Michel Benveniste - 079 792 36 67 - par mail mb@gil.ch

Activités au GIL

TALMUD TORAH

Office pour les familles et fête de clôture: samedi 15 juin
Voyage à Venise des Bené-Mitzvah: du dimanche 22 au mardi 24 juin
Pour toute information relative au Talmud Torah et aux ABGs, contacter Madame Emilie Sommer-Meyer, directrice, au 022 732 81 58 ou talmudtorah@gil.ch

COURS*

5774 d'introduction au judaïsme, hébreu, danses israéliennes, aquarelles, krav-maga, Chi-Gong, appui informatique, etc.
**Sauf pendant les vacances scolaires et le fêtes.*

Pour toute information concernant les différents cours, contacter le secrétariat du GIL
à info@gil.ch ou au 022 732 32 45. Site Internet: www.gil.ch
Programme sous réserve de modification.

CHORALE

Le mercredi à 20h00
(hors vacances scolaires)

BRIDGE AU GIL

Pour cette quatrième année de fonctionnement, le «Bridge-GIL» vous invite à (re)venir pratiquer ce sport intellectuel tous les vendredis après-midi. (*)

Tous les premiers vendredis du mois
Buffet «canadien casher-GIL» vers 12h, suivi d'un grand tournoi à 13h45/14h00
Coût: CHF 7.- (dont CHF 3.- pour les œuvres sociales du GIL).
Les autres vendredis
Parties libres ou mini-tournois à 14h00
Coût: CHF 5.-(dont CHF 3.-pour les œuvres sociales du GIL).

Pour tout renseignement complémentaire, veuillez vous adresser à l'un des deux responsables du club:
François Bertrand 022 757 59 03 ou bertrandfra@yahoo.fr
Solly Dwek 022 346 69 70 / 076 327 69 70 ou sollydwek@gmail.com
(*) Sauf pendant les vacances scolaires et les Fêtes.

VIDEO-GIL ET BIBLIO-GIL

Prêts de DVD et d'ouvrages de littérature contemporaine israélienne en français pour les membres du GIL.
Horaires d'ouverture
Le mercredi de 14h30 à 15h30
Fermeture pendant les vacances scolaires genevoises.
Catalogue et conditions sur le site www.gil.ch, rubrique «le GIL et vous».

Informations et inscriptions aux différentes activités auprès du secrétariat:
022 732 32 45 ou info@gil.ch.
Consulter également le site, www.gil.ch.
Programme sous réserve de modification

Agenda

CHABBATS ET OFFICES

Chabbat Aharé Mot	11-12 avril à18h30 et 10h00
Pessah	**14-15 avril à18h30 et 8h00**
Chabbat Hol Hamoed	18-19 avril à 18h30 et 10h00
Pessah – 7ème et dernier jour (Yizkor)	**20-21 avril à 18h30 et 10h00**

Chabbat Kedochim	25 avril à 18h30
Yom HaShoah – Prière au mur de la Shoah	**28 avril à 12h15**
Chabbat Emor	2-3 mai à 18h30 et 10h00
Chabbat Behar	9-10 mai à 18h30 et 10h00
Chabbat Behoukotai	16-17 mai à 18h30 et 10h00
Chabbat Bemidbar	23-24 mai à 18h30 et 10h00
Chabbat Nasso	30-31 mai à 18h30 et 10h00
Chavouot	**4-5 juin à 18h30 et 8h00**
Chabbat Beha'alotekha	6-7 juin à 18h30 et 10h00
Chabbat Chelah	13-14 juin à 18h30 et 10h00
Chabbat Korah	20-21 juin à 18h30 et 10h00
Chabbat Houkat	27-28 juin à 18h30 et 10h00

FÊTES ET COMMÉMORATIONS

PESSAH	du mardi 15 avril au lundi 21 avril
SEDER DE PESSAH	le lundi 14 avril à 19h15
YOM HA'ATZMAOUT	mardi 6 mai
CHAVOUOT	mercredi 4 et jeudi 5 juin

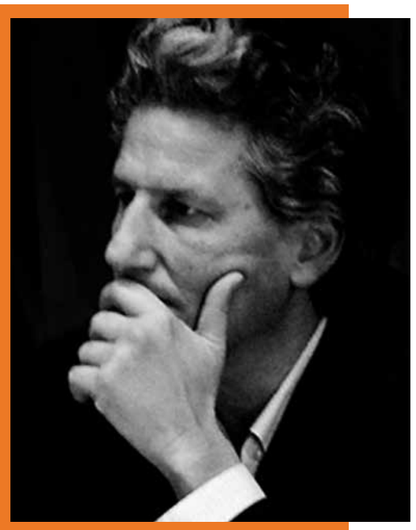
Dîner communautaire mercredi soir après l'office (mets lactés uniquement).

> Conférence de Gérard Manent au GIL: «Divorcer des hommes, divorcer de Dieu?»

Parler du divorce juif, c'est d'abord s'affronter au problème des femmes privées de get (acte de divorce), que la loi empêche de contracter un nouveau mariage si elles le désirent. Or, poser cette question en termes juridiques, c'est aller de surprise en surprise: non, la Halakhah n'est pas vétuste, ni dépassée; oui, les solutions halakhiques existent pour libérer ces femmes: oui, il faut incriminer les tribunaux rabbiniques qui n'osent trancher en faveur de ces femmes. Et quand bien même il aurait fallu faire évoluer la Halakhah sur ce point, cela aurait été possible, puisqu'après tout, le divorce concerne aussi notre liberté, puisque nous ne sommes pas enchaînés à la loi, mais responsables devant une loi censée nous libérer.

G. M.

> L'histoire juive est-elle soluble dans l'histoire?



Dans le cadre des **«Lundis du Gil», le 28 octobre 2013,** s'est tenue une conférence animée par **Jacques Ehrenfreund,** professeur à l'Université de Lausanne.

Dans sa conférence sur l'histoire juive dont l'intitulé a été reproduit ci-dessus, Jacques Ehrenfreund a rappelé que l'histoire d'une nation nécessite les composantes suivantes: une terre, une langue et une culture. À l'époque biblique, ces éléments étaient réunis. L'espace national était défini, la langue était commune et l'identification religieuse allait vers une unité.

Comme les populations s'identifiaient à leur culture religieuse et livraient bataille en emportant leurs divinités avec eux, les Hébreux faisaient de même. Ils partaient en guerre en amenant sur le champ de bataille l'Arche d'Alliance. C'est ainsi que l'on trouve dans la Torah *Lorsque l'Arche partait, Moïse disait: «Lève-Toi Éternel, que Tes ennemis se dispersent et que Tes adversaires fuient de devant Ta face»* (Nombres 10:35). Et dans le premier livre de Samuel, au chapitre 4, se trouve le récit de la bataille contre les Philistins, pour laquelle les Hébreux apportèrent l'Arche d'Alliance afin de s'assurer de leur victoire. Lors de la défaite, les Philistins apportèrent l'Arche au sein de leur temple, pratique courante pour le vainqueur qui lui permettait d'intégrer les divinités des peuples vaincus dans son panthéon.

Mais très vite, ceci posa un problème car le Dieu d'Israël n'étant pas représenté, il était donc impossible de l'associer au panthéon national. L'histoire d'Israël devint donc insoluble dans l'histoire.

La situation se compliqua encore avec la Diaspora puisqu'il n'y eut plus de langue commune, hormis l'hébreu pratiqué par les rabbins mais ignoré de la majorité comme langue véhiculaire dans la vie courante.

La culture juive s'enrichit de divers apports, mais apports différents selon les contrées où les Juifs vivaient.

Encore aujourd'hui, l'existence de la Diaspora ne permet pas de considérer l'histoire juive de la même façon que peuvent être approchées les histoires des autres nations.

Qu'en sera-t-il demain? Le professeur Jacques Ehrenfreund nous a laissés avec cette question.

R. F. G.

> La notion de mariage a évolué

Le 2 décembre 2013, toujours dans le cadre des «Lundis du GIL», c'est une autre conférence, animée par rabbi François, qui a mis en relief, cette fois, l'évolution du mariage.

Le mariage a été et reste l'union entre deux êtres qui scellent une alliance entre eux. Jusqu'à ces dernières décennies, il fondait un couple organisé sur le principe de la complémentarité hiérarchique (I Théry). Sur le plan du droit, l'homme était le maître, la femme dépendait de son mari. C'est ainsi qu'une femme ne pouvait pas ouvrir un compte bancaire sans l'autorisation de son mari, et n'avait pas le droit de vote.

Le mariage reste aujourd'hui le moyen d'établir une présomption de paternité puisque le mari est considéré automatiquement comme le père des enfants nés au sein du couple.

Tout a commencé à changer dans les années 70, lorsque le principe d'égalité homme – femme a été introduit dans la loi de nos États. Il annulait le principe de la complémentarité hiérarchique qui fondait la famille. Cela a ouvert un autre champ, une autre vision de la famille. Au sein du couple, la femme n'est plus subordonnée à son mari, elle est légalement égale à lui. Dans ces mêmes années, la loi a institué l'égalité entre les enfants légitimes et les enfants naturels.

Ainsi le mariage n'a plus revêtu la même implication juridique et sociale.

Une évolution identique s'est opérée dans les tendances modernistes du judaïsme contemporain, la femme ayant acquis les mêmes droits et les mêmes devoirs que les hommes. Dans nos communautés, la cellule familiale est donc composée de deux personnes égales sur le plan légal. C'est pourquoi la femme signe la Ketoubah au même titre que l'homme, comme elle peut engager une procédure de divorce religieux au même titre que l'homme…

Cette évolution entraîne une transformation de la vision du couple et ouvre des champs nouveaux. D'où, entre autres, les questions relatives concernant les couples de même sexe.

> Activités à venir…

Cours de cuisine

31 mars 2014
«Autour de Pessah» avec Karin Rivollet

12 mai 2014
«À la découverte des traditions juives du Yemen» avec Ayala Wigger

CinéGIL
2 juin 2014
Choix du film à confirmer

Conférence
19 mai 2014
«Ces Romands qui font l'Histoire» sous l'angle du judaïsme, par Philippe Souaille

Philippe Souaille, journaliste, blogueur, cinéaste, producteur et en l'occurrence historien viendra parler de son livre «Ces Romands qui ont fait l'histoire». Ouvrage qui couvre, en toute modestie et avec passablement d'humour, la période s'étendant de l'âge des cavernes à nos jours….

L'organisation d'autres activités est en cours; leurs dates vous seront annoncées sur le site du GIL et dans la «Lettre du GIL» que vous recevez chaque jeudi par mail.

lire
Le nouveau cinéma israélien
D'Ariel Schweitzer

Depuis une dizaine d'années, le cinéma israélien s'est imposé sur le devant de la scène internationale. De jeunes cinéastes, issus d'une vingtaine d'écoles de cinéma de part et d'autre du pays, réalisent des films frais, souvent novateurs sur le plan stylistique, n'hésitant pas à s'attaquer à des thèmes politiques jusqu'alors considérés comme tabous. Ils offrent un véritable miroir critique de la société israélienne qui va au-delà des clichés fréquemment associés à cette région et remplissent ainsi un contrat à la fois esthétique et citoyen. Cet ouvrage propose d'une part une analyse des aspects économiques, thématiques et esthétiques du cinéma israélien contemporain, et d'autre part une série d'entretiens avec les personnalités les plus marquantes de cette cinématographie : Keren Yedaya, Eran Kolirin, Ronit Elkabetz, Dover Kosashvili, David Volach, Raphaël Nadjari, Meni Yaesh, Yaron Shani, Ari Folman, Samuel Maoz et Nadav Lapid.

lire
L'Énéide, de Virgile
Introduction, traduction nouvelle et notes de Paul Veyne

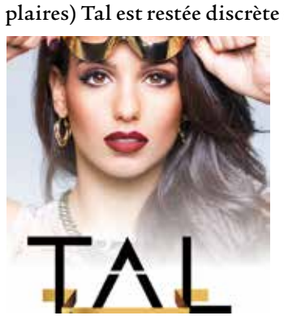
L'épopée latine par excellence, *l'Énéide* de Virgile est un long poème de 11'000 vers. De même que *l'Iliade et l'Odyssée* – dont *l'Énéide* s'inspire largement –, l'ouvrage a suscité l'admiration de générations de lettrés de l'Antiquité à nos jours et fut une source d'inspiration récurrente pour les artistes et les poètes. Ce récit des épreuves du Troyen Énée, ancêtre mythique du peuple romain, fils d'Anchise et de la déesse Vénus, depuis la prise de Troie jusqu'à son installation dans le Latium, se divise en douze chants. Ce texte canonique est traduit, et annoté, par le grand historien de Rome Paul Veyne. À quatre-vingt-deux ans, ce savant inclassable et mondialement connu n'a pas hésité à relever le défi de proposer une nouvelle traduction de ce monument de la culture latine. Un événement.

cd
Bob Dylan
30th Anniversary Concert Celebration

En octobre 1992, Bob Dylan donnait un concert au Madison Square Garden afin de célébrer le 30ème anniversaire de ses premiers enregistrements avec le label Columbia. On y retrouve des icônes de la musique, rendant hommage au grand «Zim». Ce concert fut diffusé en direct partout dans le monde et rendu disponible en VHS et sur 2CD dès 1993. Les quatre heures du show rassemblent une prestigieuse palette d'artistes tels Johnny Cash, June Carter Cash, Lou Reed, The Clancy Brothers, Richie Havens, Johnny Winter, Roger McGuinn, Tom Petty & the Heartbreakers, Stevie Wonder, Willie Nelson, Kris Kristofferson, Neil Young, Eric Clapton, Ron Wood, Chrissie Hynde, The O'Jays, Eddie Vedder, Sinéad O'Connor, Tracy Chapman, George Harrison (qui réalise ici son premier concert américain après 18 ans d'absence) et bien d'autres encore. Chaque artiste apporte un soutien musical tout au long du spectacle constituant ainsi une véritable dream team à laquelle se greffent trois membres des Booker T. & The M.G.'s, avec G.E. Smith et Jim Keltner à la guitare et Anton Fig à la batterie.

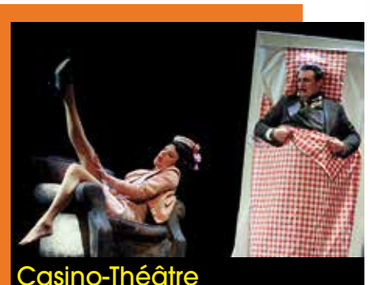
spectacle
Tal à l'Arena de Genève

Tal, chanteuse et danseuse franco-israélienne bien connue du public, revient à l'Arena de Genève. Depuis la sortie de son 1er album («Le droit de rêver», vendu à 400'000 exemplaires) Tal est restée discrète sur la scène live, choisissant des moments forts pour construire son expérience scénique. *À l'infini Tour* permettra enfin à cette artiste complète d'exprimer tout son talent à travers un spectacle à son image: authentique et musical.



Arena de Genève
23 mai 2014

théâtre
Les 39 marches


Casino-Théâtre

Un hommage au cinéma d'Hitchcock: suspens, personnages mystérieux, crimes et gags en rafale. Un régal! Suite au succès de la pièce en 2012, la Compagnie Confiture a décidé d'en faire profiter la Suisse romande grâce à une tournée, et la propose pour une semaine au Casino-Théâtre. Pièce délirante de John Buchan et Alfred Hitchcock. Adaptée par Patrick Barlow sur concept original de Simon Corble et Nobby Dimon.

Du 29 avril au 4 mai 2014

meyrincentre

au cœur de vos envies !

www.meyrincentre.ch

40 commerces à votre service.

accès direct par les lignes TPG - en tram n°14 et n°16 - en bus n° 57
P 550 places gratuites - meyrincentre - avenue de feuillasse 24 - 1217 Meyrin

www.facebook.com/meyrincentre

> Karine Tuil, la consécration

Dans *l'Invention de nos vies,* son neuvième ouvrage, le plus accompli, Karine Tuil nous livre un roman sur l'imposture, les faux-semblants, les identités trompeuses, l'argent, la réussite, l'amitié.
C'est l'histoire d'un trio amoureux, au destin croisé. Samir, le Musulman et Samuel, le Juif, sont amoureux de la somptueuse Nina. Vingt ans plus tard, tout a changé. Samir, qui est devenu un brillant avocat d'affaires à New York, doit son succès à une usurpation d´identité. Il a emprunté l'histoire familiale de son ami de jeunesse, Samuel…
Rencontre avec Karine Tuil, une jeune femme à l'allure volontaire, un esprit toujours en éveil, un regard qui dévoile une part de douceur et de fragilité.

Dans *L'invention de nos vies,* votre dernier roman, vous traitez de l'imposture, du mensonge, de la falsification, des sujets universels. Pensez-vous que ce sont des contre-valeurs totalement banalisées dans notre société?

Oui, je crois que Samir est assez emblématique de notre société, c'est un Rastignac des temps modernes, un ambitieux mais c'est aussi un pur produit de la «méritocratie» à la française. Il est travailleur, volontaire, il a envie de trouver sa place sociale et est prêt à tout pour ça. Mais il va être acculé au mensonge d'identité parce qu'il pense être victime d'une discrimination raciale. Étudiant brillant, il est persuadé que les lettres de refus d'embauche des prestigieux cabinets d'avocats sont dues uniquement à son patronyme d'origine arabe. Samir Tahar, devenu Sam, rencontre Pierre Lévy, son futur employeur qui, d'emblée, le prend pour un Juif. En effet, le nom de Tahar est porté aussi bien par des Juifs d'Afrique du nord que par des Musulmans. Samir ne dénonce pas ce quiproquo et commence à New-York une brillante carrière sous l'impulsion de Pierre Lévy et de celle qui deviendra sa femme, Ruth Berg, la fille d'un puissant entrepreneur juif américain, l'une des plus grosses fortunes américaines.

Si votre livre devenait un film, qui pourrait incarner Nina?

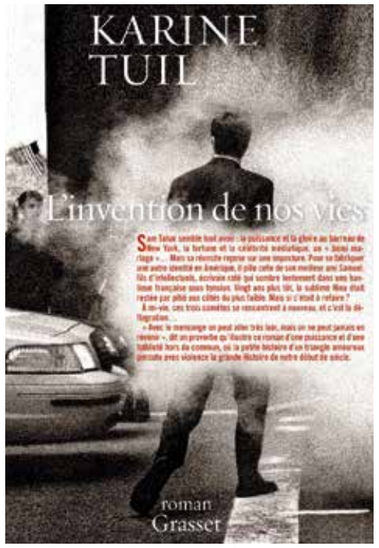
Beaucoup de personnes s'y intéressent. Je vois bien Monica Belluci dans le rôle de Nina. Il faut une femme extrêmement charnelle et sensuelle avec une charge érotique puissante.

Dans votre roman, les femmes sont soumises et manipulées et au fur à mesure on les voit s'émanciper.

La question des rapports de pouvoir, que ce soit dans la sphère professionnelle ou intime, m'intéresse depuis longtemps. J'ai d'ailleurs écrit un livre à ce sujet: *La Domination.* Il me semble que beaucoup de choses se jouent dans les rapports de pouvoir, de désir. Les femmes deviennent des enjeux, des objets, des faire-valoir pour des hommes plus puissants qu'elles. Au fil du livre, elles s'émancipent, se libèrent du regard des hommes.

Samuel a aussi un rapport ambigu avec son identité juive… Il va même jusqu'à changer de prénom?

Samuel Baron, qui rêve de devenir écrivain, reconverti en éducateur social auprès de jeunes en difficulté est le fils d'intellectuels juifs orthodoxes avec lesquels il rompt tout lien quand il apprend, à l'âge de 18 ans, qu'il n'est pas leur fils biologique, mais celui d'une Chrétienne. Il s'éloigne du judaïsme. Il vit dans une banlieue sous tension, où la montée de l'antisémitisme est très forte. Il est menacé, il a peur, et se voit contraint de cacher sa judaïté; il prend le prénom de son père, Jacques. Dans mon livre, tout le monde ment sur son identité pour survivre.



L'Invention de nos vies, 493 pages (Grasset)

Peut-on se réinventer une vie ou est-ce une illusion?

Ce qui m'intéresse, c'est le désir qu'on peut avoir d'échapper au déterminisme, de se créer une identité propre. Dans une société ultra compétitive, où la réussite est une norme sociale à laquelle il faut se soumettre, peut-être encourage-t-on les gens à falsifier leur existence, à mentir pour paraître sous un jour plus favorable, plus enviable. «Avec le mensonge on peut aller très loin, mais on ne peut jamais en revenir» dit un proverbe yiddish, qui m'a guidée tout au long de l'écriture de ce roman. On voit les personnages, tour à tour s'inventer des vies… Mais tôt ou tard ils sont rattrapés par leurs origines, leur passé. Pour Samir, qui a tout eu, être débarrassé de son masque social devient libératoire… Il s'affranchit enfin des non-dits et des secrets.

Vous abordez dans ce livre des thèmes récurrents: le mensonge et l'identité…

Être écrivain c'est se nourrir beaucoup des autres, avoir le désir d'incarner plusieurs vies, en changer par procuration, c'est être un peu acteur, ça donne une liberté, une audace, une énergie très particulières. J'aime soulever des questions de société comme l'antisémitisme, la discrimination, la quête identitaire et les intégrer dans une grande histoire romanesque. À travers ce livre, je souhaitais évoquer les compromissions et les trahisons que chacun est prêt à faire pour trouver sa place sociale, notamment le mensonge. Quant à l'identité, c'est un thème qui m'obsède depuis mon premier roman. J'aime beaucoup cette phrase du poète russe Joseph Brodsky qui illustre bien mon livre: «Mon premier mensonge avait un rapport avec mon identité.»

C'est aussi un livre sur l'amitié?

Oui, amitié déçue ou amitié forte, proche de la fraternité. Dans ce livre, l'amitié entre Samir Tahar et son mentor Pierre Lévy est indéfectible. J'ai voulu parler de réconciliation. C'était important d'évoquer l'amitié judéo-musulmane, les préoccupations communes, les crispations identitaires.

Ce livre est aussi une variation sur la réussite?

C'est un roman qui parle de l'obsession de la réussite dans nos sociétés occidentales. Qui est le raté? Qui a réussi? Celui dont la réussite repose sur un mensonge identitaire? Samuel qui a, en apparence, échoué mais qui tire un certain orgueil de son refus des compromissions? Mes personnages vont être placés successivement dans des situations d'échec et de réussite.

Comment vous est venue l'idée de ce roman?

J'avais été très marquée par la vague de suicides à France Telecom, signe d'une société malade de son obsession de la performance. Je voulais décrire le climat de violence et de brutalité qui sévissait dans notre société contemporaine, l'esprit concurrentiel, l'obsession de la réussite, de la compétitivité.

Avez-vous toujours eu ce goût pour l'écriture?

Très tôt, ma mère qui était par ailleurs assez réservée et pudibonde, qui m'interdisait par exemple de voir une scène un peu osée à la télévision, m'a donné à lire des textes forts – pas toujours adaptés à mon âge d'ailleurs: Camus, Vian, Kafka, dans une liberté totale, m'incitant à échanger avec elle après lecture, sans tabou. J'ai toujours aimé écrire, j'ai fait des études de droit pour rassurer mes parents, mais j'ai écrit mon premier roman à l'âge de dix-neuf ans sans être publiée. D'ailleurs, mon roman est aussi une réflexion sur l'écriture, sur la place de l'écrivain dans notre société.

Propos recueillis par Sylvie Bensaid

> Bio Express

Karine Tuil est l'auteure de neuf romans, parmi lesquels:
Tout sur mon frère, (2003),
Quand j'étais drôle (2005),
Douce France (2007),
la Domination (2008) et
Six Mois, six jours (2010)

Karine Tuil est née à Paris; ses parents sont juifs d'origine tunisienne; elle a fait des études de droit à l'université d'Assas.

> IDAN RAICHEL, «MA MUSIQUE EST LA BANDE-SON DE L'ISRAËL D'AUJOURD'HUI»

Clavieriste, arrangeur et compositeur d'albums «best-seller», Idan Raichel est surtout l'architecte d'un projet musical atypique qui fête ses dix ans d'existence. Depuis sa création, *The Idan Raichel Project* a en effet accueilli une centaine de musiciens originaires de tous les continents, maniant l'amharique, le swahili, l'arabe ou l'espagnol, de sorte qu'il est considéré comme le pionnier d'une bande-son multi-ethnique et pluriculturelle à l'image de sa terre natale.
De quoi révolutionner la musique israélienne, longtemps confinée à la pop hébraïque. À la veille d'une nouvelle tournée mondiale marquée par «deux piano concerts» les 3 et 4 mars sur la scène parisienne de La Cigale, Idan Raichel fait le point sur une décennie de musique «portes ouvertes».
Rencontre exclusive avec l'artiste âgé de 36 ans et depuis peu jeune papa, dans son café favori au nord de Tel-Aviv.

Ces derniers mois, vous avez modifié votre look, puisque vous voilà débarrassé de vos longues *dreadlocks.* Un geste symbolique?

Cela faisait quinze ans que je portais ces *dreadlocks,* parfois relevées sous un turban noir. Une coiffure qui n'avait pas d'agenda social. Toujours est-il que j'ai décidé d'en changer à l'occasion de mon dernier album, «Quarter to six». Ce disque explore la thématique des «carrefours» dans la vie, ces moments clés que l'on traverse quel que soit notre âge. Il s'agissait donc d'un bon moment pour effectuer ce changement physique.

Quelle est l'origine du titre de ce quatrième album, «Quarter to six»?

La plupart du temps, tout au long de l'année, cette heure renvoie au passage du jour à la nuit. C'est un moment de transition qui peut être synonyme de mélancolie ou de joie, puisque c'est aussi le début de la vie nocturne. Dans le livret qui accompagne le disque, j'ai choisi de placer en exergue une citation de Yossi Banaï, le comédien israélien mythique et désormais disparu, qui décrit un échange avec sa mère accoudée à sa fenêtre. Il lui demande: «tu ne te sens pas bien?» Elle dit: non, non, tout va bien. Alors pourquoi as-tu l'air si... du genre...? Alors elle (me) dit: regarde, ce que je peux dire, c'est que je me sens comme six heures moins le quart-six heures, le ciel va bientôt s'assombrir».

Cela fait tout juste dix ans que vous avez fait vos débuts avec «Bo-i», la chanson qui est restée de nombreuses semaines en tête du hit-parade israélien.

Oui, mais à vrai dire, je n'ai pas songé à marquer cette date anniversaire. À mes yeux, notre parcours se présente comme un continuum; chaque album est indépendant, mène sa propre vie, n'a pas de lien avec le précédent.

Avec son côté protéiforme, The Idan Raichel Project n'a sans doute pas d'équivalent sur la scène musicale actuelle. Quel regard portez-vous sur cette aventure?

Je vois le Projet comme une belle ombrelle artistique permettant d'abriter tout ce que l'on fait, comme autant de voyages. Qu'il s'agisse d'arranger des chansons en portugais, des morceaux en amharique ou de faire entendre des compositions instrumentales. Nous ne sommes pas un groupe, puisque le Projet a enregistré avec près d'une centaine de musiciens. C'est comme une maison ouverte, où l'on entre et d'où l'on sort. Il n'a pas de modèle préétabli. Le concept de groupe «ouvert» n'existe pas, je crois. Mais certains artistes exceptionnels m'ont servi de modèles: à l'instar de Paul Simon ou de Sting qui ont emprunté des chemins de traverse, n'ont cessé de se réinventer, le premier en passant de Simon & Garfunkel à Graceland, le second de Police, au jazz, etc.

Vous avez tout de même des compagnons de route qui sont à vos côtés depuis le début...

Oui, il y a bien sûr le percussionniste Gilad Shmueli, mon bras droit et coproducteur. Sans oublier Cabra Casay, une chanteuse d'origine éthiopienne née dans un camp de réfugiés du Soudan, et qui, à l'exception du premier album, a toujours fait partie du Projet. Cela dit, chacun des artistes du collectif mène sa propre carrière. Et je ne me considère pas comme un révélateur de talents. Je suis juste leur chanceux «propriétaire». Ils sont tous tellement talentueux qu'ils auraient percé dans tous les cas. Le plus important dans ce mode de travail collaboratif est qu'il permet à chacun de découvrir des parties de soi qui n'auraient pas affleuré autrement.

Au début de votre périple, certaines maisons de disques israéliennes ont jugé votre travail trop «ethnique». Cela vous fait sourire?

Je ne veux pas leur jeter la pierre... Ils ne pouvaient pas prévoir que les radios nationales allaient changer leur fusil d'épaule et prendre l'habitude de diffuser autre chose que de la musique israélienne en VO. Le succès massif que nous avons rencontré, j'en ai été le premier étonné. Mais la maison Helicon y a cru et je suis heureux que le Projet ait lancé le mouvement autour de la *world* à une époque où il n'était pas acquis de faire un tube israélien dans une ou plusieurs langues étrangères. Cela dit, le phénomène n'était pas totalement inédit. Un groupe comme «Natural Choice», ou encore la chanteuse Ofra Haza, avaient déjà opté pour la *world.*

Manor Photography

Simplement, cette tendance restait ultra minoritaire.

Votre musique a accéléré le mouvement?

Le Projet a effectivement ouvert la voie à la musique israélienne multiethnique. Sans pour autant faire de moi un activiste social! Ce collectif n'a rien d'un projet anthropologique visant à explorer les cultures présentes en Israël… Quand un artiste irakien ou éthiopien nous rejoint, je ne le vois pas par le prisme de sa nationalité, mais comme un ami. Ce Projet n'a pas vu le jour pour «intégrer» des minorités. Même si je ne nie pas que notre aventure ait eu – par ricochet – des incidences sur la société.

Comment expliquez-vous que l'intégration des Juifs éthiopiens se fasse de manière aussi laborieuse dans l'État hébreu?

Le plus important pour la jeunesse israélienne issue des minorités est d'assister à la création de «rôles modèles». Avoir en tête le cas d'un brillant avocat bédouin, d'un grand comédien druze, d'un joueur de foot arabo-musulman, etc.; voilà ce qui fait changer les choses. Mais créer de l'estime de soi par la valeur de l'exemple, cela prend au moins une génération ou deux. Et cela n'est certainement pas lié au vote d'une loi en faveur de la discrimination positive à la Knesset.

En 2005, vous avez fait appel à Shoshana Damari, la reine de la chanson israélienne, pour votre album Mimaamakim. Une volonté de perpétuer une tradition?

C'était un grand honneur de partager notre studio avec Shoshana Damari. L'idée n'était pas de l'enregistrer comme un symbole mais comme une voix unique. Cela étant, oui il m'était important d'apprendre en travaillant à ses côtés. C'est essentiel d'apprendre des autres dans notre pays. La France a déclaré trois jours de deuil national lors de la disparition d'Edith Piaf. On en a fait une icône nationale. Nous venons de perdre Arik Einstein, et il me paraît fondamental que notre pays accorde une reconnaissance officielle à ses artistes, quel que soit le goût dominant de la jeunesse d'aujourd'hui.

Vous avez eu droit à de nombreux honneurs ces trois dernières années, vous avez composé à la demande du président de l'État Shimon Pérès, joué à deux reprises pour Barack Obama. N'avez-vous pas peur de devenir un chanteur de cérémonie?

Je me considère avant tout comme un artiste. Et lorsque je voyage en dehors de mon pays de naissance, je serai toujours un artiste israélien. Le plus grand honneur pour moi est que l'on perçoive mon Projet comme la bande-son de l'Israël de la dernière décennie et de l'Israël d'aujourd'hui. Quand on écoute Piaf, on entend Paris, la Tour Eiffel, même si l'on ne parle pas français. Mercedes Sosa est identifiée à l'Argentine et Myriam Makeba au son de l'Afrique du Sud. Voilà ce que j'ambitionne pour le Projet. Ma carrière n'aurait guère de sens si cette musique n'était pas perçue comme le son d'Israël.

«En tant qu'artiste israélien, je n'ai pas de racines», avez-vous déclaré. Qu'entendez-vous par cela?

Évidemment tout est relatif. Mais en comparaison des artistes qui m'accompagnent, lesquels viennent des quatre coins du monde, je pense que ma situation n'a rien à voir! Il faut que je remonte à quatre générations pour trouver des racines familiales en Europe de l'Est.

Comment avez-vous réagi, durant l'hiver 2012, lorsque l'organisation pro-palestinienne BDS a appelé à bloquer l'accès de votre concert au New Morning avec le Malien Vieux Farka Touré?

Je suis un peu habitué à être pris pour cible en tant qu'Israélien. Et je respecte les gens qui expriment leurs opinions. Cela étant, je ne crois pas que le boycott artistique ait une quelconque utilité. Les artistes doivent être entendus partout dans le monde.

Vous avez partagé la scène avec Patrick Bruel l'été dernier à Paris. La rencontre va-t-elle donner lieu à des projets communs comme ce fut le cas après le duo live organisé entre Bruel et Shlomo Artzi?

L'échange avec Patrick s'est fait sur un mode très amical. Mais effectivement, nous avons écrit une chanson ensemble qui sortira un jour ou l'autre dans l'un de ses albums. Ce fut donc une vraie collaboration!

Propos recueillis par Nathalie Hamou

> J'ai lu pour vous

par Bernard Pinget

Amos Oz et Fania Oz-Salzberger: Juifs par les mots

Gallimard 2014

Il semble que la question «qu'est-ce qu'être juif?» soit de plus en plus présente dans les esprits depuis quelques mois. On pouvait compter sur Amos Oz pour y avoir réfléchi avant tout le monde, et il y avait gros à parier que sa réponse ressemblât à celle qu'il propose, en collaboration avec sa fille, dans ce livre fraîchement traduit en français.

Fania Oz-Salzberger est titulaire d'une chaire d'histoire à l'Université de Haïfa. Brillante intellectuelle, elle pâtit pourtant de l'ombre que lui fait le nom de son père dans l'ouvrage qu'ils cosignent: la voix qui retentit aux oreilles du lecteur est bien celle du romancier mondialement reconnu, même si le souci de respecter la double paternité du texte ne peut être mis en doute.

Le livre s'ouvre sur un chapitre intitulé «Continuité», construit comme une argumentation fort convaincante. À l'issue de cette partie, le lecteur aura compris que, tout laïcs, et même athées que soient les auteurs, ils n'en revendiquent pas moins leur judaïsme, et qu'ils font reposer ce dernier sur le fonds des textes.

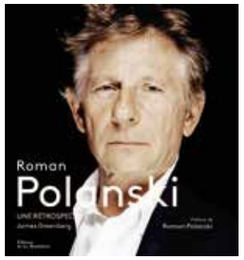
Suit une deuxième partie proprement féministe, un peu plus éloignée du propos déclaré par le titre du livre, et une troisième traitant de ce que les auteurs nomment «l'intemporalité juive». Là, on renoue plus explicitement avec le propos, en s'arrêtant sur le fait que les textes juifs, au fil des siècles, restent ouverts au commentaire et à l'interaction, exactement comme si Dieu, les prophètes, les talmudistes et les rabbins actuels avaient le loisir de se retrouver autour d'une même table. Enfin, le quatrième chapitre, «Chaque personne a un nom», vient clore l'ouvrage sur un message d'espoir en l'avenir: la renaissance de l'hébreu, phénomène unique au monde, y est saluée comme une chance de rester, plus que jamais, en contact avec les textes vivants qui forment l'héritage juif.

Un livre stimulant, écrit avec une ouverture d'esprit manifeste, loin des enfermements.

À lire – pourquoi pas? – avec une Bible à portée de main…

Bernard Pinget

lire
Roman Polanski: Une rétrospective
De James Greenberg



En quarante ans de carrière, Roman Polanski a créé quelques-uns des films les plus attachants, les plus intenses et les plus mémorables de notre époque. Parmi ceux qui ont le plus marqué sa carrière, on citera notamment «Répulsion», «Rosemary's baby», «Chinatown», «Tess», «Le Pianiste» et «Carnage», qui gardent avec le temps toute leur résonance. James Greenberg retrace la carrière du cinéaste, depuis «Le Couteau dans l'eau» (1962), qui lui valut sa première nomination aux Oscars, jusqu'à son dernier film, «La Vénus à la fourrure», adapté de l'œuvre de Sacher-Masoch. Abondamment illustré, avec plus de deux cents photos de films et de tournages, ce livre nous raconte l'histoire passionnante d'un réalisateur hors normes.

lire
Tes absents tu nommeras...
De Sylviane Sarah Oling

«Telle une étoile issue du big bang, Elise est née de l'explosion d'autres vies. Famille en miettes, personnalité fragmentée, Elise veut comprendre le sens du destin hors du commun qui semble s'acharner sur elle. Mais, avant tout, il faut survivre et avancer, quitte à endosser provisoirement une personnalité armure nommée Léah. Elise traverse les épreuves et collecte en chacune, au détour d'une rencontre, au détour d'un lieu, un fragment de vérité.» Le dernier ouvrage de Sylviane Sarah Oling est paru aux éditions L'Harmattan.

lire
Les âmes juives
De Pierre Bourgeade

Peut-on tirer un trait sur le passé, échapper à la mémoire des siens? Ce roman déroule l'histoire d'une famille juive de 1942 à nos jours. Une fiction courte, presque une parabole, pour embrasser trois générations, entre le Vél'd'Hiv et Israël aujourd'hui. L'écriture au scalpel semble effacer l'émotion pour s'en tenir aux faits, mais elle dégage une extraordinaire puissance et une souffrance infinie.

spectacle
Florence Foresti

«Dès que je m'absente 5 minutes, c'est le b.... dans ce pays. Je me vois donc dans l'obligation de remonter sur scène au plus vite afin de remettre un peu d'ordre (...). D'ici là, tâchez de tenir bon.»
Si elle le dit! Dans tous les cas, c'est un plaisir d'aller applaudir l'humoriste française Florence Foresti dont l'humour, caustique, attachant, incontournable, remet du baume au cœur...

Arena de Genève - 5 au 7 mai 2015

exposition
Corps et esprits
Regards croisés sur la Méditerranée antique

31 janvier 2014 - 27 avril 2014

© Fondation Gandur pour l'Art - A. Longchamp

Cette exposition explore deux rencontres: la première – antique – est celle des civilisations qui bordaient les rivages méditerranéens (Proche-Orient, Égypte, Grèce et Rome); la seconde se cristallise autour des regards que le XIXe siècle et le XXIe portent sur ces civilisations, de la lente progression de la recherche à la présentation des collections dans le cadre d'un musée.
Une première partie, intitulée «corps et visages», confronte les représentations de la figure humaine à travers les différents arts anciens. «Esprits et spiritualité» lui fait suite, mettant en exergue les travaux des archéologues qui ont peu à peu restitué l'âme, l'art et le raffinement de ces sociétés éloignées dans le temps.
Les archives de l'égyptologue genevois Édouard Naville, récemment offertes au MAH, sont mises en lumière par quelques-unes de ses découvertes majeures. Une sélection d'œuvres archéologiques appartenant à la Fondation Gandur pour l'Art est également dévoilée.
Musée d'Art et d'Histoire de Genève

lire
Goldman en lumières
D'Emmanuel Bonini

Après le fulgurant succès de «Il suffira d'un signe», Jean-Jacques Goldman a longtemps reculé le moment de partir à la rencontre de son public. La scène, pour y avoir goûté très jeune au sein de diverses formations rock, restait pour lui un terrain d'épouvante, sa préférence allant à la solitude de son studio personnel installé au sous-sol du pavillon familial. La tendance peu à peu allait s'inverser, JJG prenant de plus en plus de plaisir à jouer devant des milliers de gens, entouré de musiciens amis et complices. Tandis que l'Homme en or brille de toute son absence, on peut affirmer aujourd'hui que les plus grandes émotions artistiques lui ont été offertes par la scène. Du premier Olympia en 1984, jusqu'au dernier au revoir en 2002, les tournées-fleuves, les concerts-surprises, les triomphes internationaux et les rendez-vous inoubliables, ce livre retrace, de manière originale et inédite, les trente glorieuses de JJG grâce à des clichés exceptionnels et à des pièces de collection uniques jamais montrées auparavant. L'hommage illustré à un professionnel hors pair. Celui que tous les fans attendaient!

dvd
Thor - Le monde des ténèbres

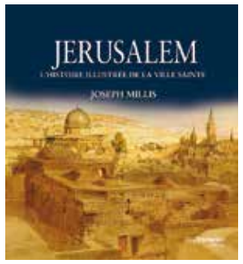
Thor, héritier du trône du Royaume d'Asgard, se bat pour restaurer l'ordre sur Asgard, mais une ancienne race, sous la conduite du terrible Malekith, revient pour répandre les ténèbres. Confronté à un ennemi que même Odin et Asgard ne peuvent contrer, Thor doit s'engager dans son voyage le plus dangereux et le plus personnel, un voyage qui va le ramener vers Jane Foster (Natalie Portman) et l'obliger à tout sacrifier pour sauver l'espèce humaine. Pour les amateurs d'humour et d'action...

CONCOURS

Gagnez un DVD de «Thor - le monde des ténèbres» en répondant à la question suivante:
Qui tient le rôle de Jane Foster dans ce film?
Envoyez vos réponses à CILG-GIL / Concours HAYOM
43, route de Chêne – 1208 Genève

lire
Casher Nostra
De Karim Madani

Comment échapper à son destin? Vieille question. Des années après sa grise adolescence, Maxime habite toujours le quartier d'Hannouka, seul avec Hannah, sa vieille mère, son alzhei-mère, qui danse en écoutant Sun Ra. Il est coursier, et justement, il en a vraiment plein les bottes d'être coursier, car il pleut tous les jours sur Arkestra, la ville qui ne dort jamais, ghettoïsée et violente, où tentent de vivre les personnages de Karim Madani. Fils d'un petit truand fiché à la Casher Nostra, la mafia du quartier juif, Maxime ne sait pas dire non quand il le faut. D'autant que les services sociaux lui mettent la pression pour qu'il abandonne sa mère, devenue folle, dans un mouroir municipal. Et que sa copine Sarah ne voit pas où est le problème. Le voilà donc entraîné dans un deal d'herbe particulièrement foireux. De quoi se mettre à dos tous les caïds des Tours Organiques, dont Max pique la clientèle, et l'ensemble des services de police d'Arkestra, qui n'en est pas avare. Évidemment, ça va mal tourner. Mais ce n'est pas le problème. Le problème, c'est la question. Comment échapper à son destin?



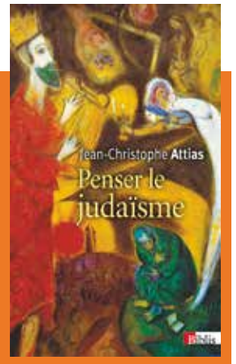
lire
Jérusalem: l'histoire illustrée de la ville sainte
De Joseph Millis

Jérusalem est l'une des villes les plus anciennes et les plus fascinantes du monde. *Jérusalem – L'histoire illustrée de la ville sainte* relate les origines de cette mystérieuse cité et révèle de quelle manière elle est devenue le lieu saint de trois grandes religions: le judaïsme, le christianisme et l'islam. Au fil des pages, le mur Occidental, l'église du Saint-Sépulcre ou encore la mosquée al-Aqsa soulignent la diversité et la complexité de Jérusalem, tout en attestant de sa puissance historique et culturelle unique. Vous trouverez dans *Jérusalem – L'histoire illustrée de la ville sainte,* en plus des magnifiques illustrations, 15 fac-similés dont un extrait des manuscrits de la mer Morte, la lettre du sultan Soliman le Magnifique concernant la construction d'une mosquée à Jérusalem, le brouillon de la Déclaration Balfour de 1917, affirmant le soutien britannique à la fondation d'un foyer national pour le peuple juif ainsi que la Déclaration d'Indépendance de 1948 annonçant la création officielle de l'État d'Israël..

lire

Penser le judaïsme

De Jean-Christophe Attias



Penser le judaïsme, aboutissement d'années de recherche et de réflexion, révèle une culture juive vivante et en constante interaction avec le monde. On y croise d'étonnantes figures, mythiques ou mythifiées: Moïse, coiffé de ses cornes, Jésus, l'enfant sans père, Mahomet, l'imitateur, Isaac Abravanel, le héros juif par excellence... On y parle textes, bien sûr, mais aussi rêves, identité et politique. On y parle âme, révélation, loi et spiritualité, mais aussi corps, transgression et mystère du couple humain.

Penser le judaïsme surprendra par sa liberté de ton. Cultivant vis-à-vis de son objet d'étude à la fois empathie et distance critique, Jean-Christophe Attias livre là une œuvre à la fois érudite et personnelle. Loin des tentations du repli communautaire, pas davantage enclin à sacrifier à la frilosité du savant, Jean-Christophe Attias n'explore pas seulement le passé du judaïsme. Il interroge aussi son présent et s'inquiète de son avenir. Il le pense à la fois en chercheur, en Juif et en citoyen. Quitte à toucher des questions explosives, impasses du dialogue interreligieux ou ambiguïtés des rapports entre judaïsme et sionisme. Un plaidoyer pour une approche audacieuse et exigeante du judaïsme, affrontant sans complexes les grands défis de l'heure.

Directeur d'études à la section des sciences religieuses de l'École pratique des hautes études, où il est titulaire de la chaire de pensée juive médiévale, auteur de nombreux ouvrages, Jean-Christophe Attias est l'un des meilleurs spécialistes contemporains du judaïsme.

cinéma

Noé (Noah)

Réalisé par Darren Aronosky, Avec Nick Nolte, Russell Crowe et Jennifer Connelly

Adaptation de l'histoire de l'Arche de Noé. Dans un monde rongé par le pêché des hommes, Noé se voit confier une mission divine: construire une arche pour sauver l'humanité du déluge. L'un des films les plus attendus de 2014, car le dernier Darren Aronofsky, cumule en effet un casting de rêve et une histoire universelle. «Noé» est en effet une adaptation de l'épopée biblique de l'Arche de Noé, au budget pharaonique (125 millions de dollars) et, pour ne rien gâcher, une liste d'acteurs impressionnante: Russell Crowe, dans le rôle-titre, est entouré d'Anthony Hopkins, d'Emma Watson ou encore de Jennifer Connelly.

Sur les écrans le 9 avril

lire

Le serment

De Naomi Ragen

Israël, mai 2002, en pleine intifada, le docteur Jon Margulies et sa fille de cinq ans, Ilana, sont enlevés par une faction du Hamas, alors qu'ils rentrent chez eux à Maalé Sara. Les terroristes menacent de les exécuter dans les quarante-huit heures. Pour les secourir, l'armée israélienne pénétrera-t-elle dans les territoires placés sous contrôle de l'Autorité palestinienne depuis les Accords d'Oslo? Dans l'angoisse, Léa Helfgott, arrière-grand-mère d'Ilana, décide de faire appel à l'«Alliance», groupe de quatre survivantes de la Shoah qui ont prêté à Auschwitz un serment qui les lie de manière indéfectible. Les amies s'uniront une dernière fois pour tenter de sauver Ilana et son père Jon.

théâtre

Swan lake - le lac des cygnes

Dada Masilo offre une version dépoussiérée du mythique Black Swan...

Classique s'il en est, avec ses tutus et sa musique de Tchaïkovski, «Le Lac des cygnes» a souvent été revisité, mais rarement avec une telle énergie. C'est que la chorégraphe et danseuse sud-africaine Dada Masilo, du haut de ses 28 ans, en fait une lecture très personnelle. Dans son Swan Lake, elle ose un prince Siegfried gay, manière d'aborder l'homophobie dans un pays ravagé par le sida, mais aussi parce qu'elle trouvait l'intrigue de base «franchement ennuyeuse». Ses douze danseurs et danseuses avancent pieds nus; les rythmes zoulous, le body clapping et les compositions minimalistes d'Arvo Pärt viennent soutenir la musique originale.

De cette histoire à l'eau de rose d'un prince pris entre deux femmes, Dada Masilo dépoussière le mythe pour en faire un manifeste humaniste. Elle réussit par ailleurs à le magnifier, lorsqu'elle-même, danseuse solaire plutôt qu'étoile filante, se livre à un étourdissant solo d'une quasi-éternité.

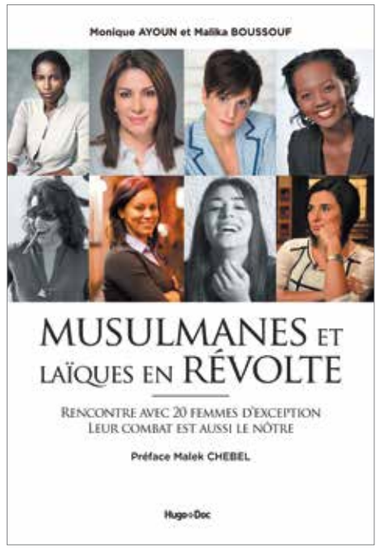
Une heure durant, la chorégraphe nous offre un Swan Lake où l'on rit, où l'on swingue, où l'on arrive à être ému jusqu'aux larmes, notamment lors du final, funèbrement inoubliable.

Théâtre Forum Meyrin

> Musulmanes et laïques en révolte, la force de dire «NON»

Comment avoir le courage de résister là où la montée islamiste menace en premier lieu la liberté des femmes? Les journalistes Monique Ayoun et Malika Boussouf sont parties à la rencontre de vingt femmes musulmanes et laïques qui se battent dans leur propre pays ou en Occident où elles vivent désormais, pour l'égalité, la laïcité et la démocratie.

Elles sont tunisiennes, égyptiennes, marocaines, algériennes... Journalistes, cinéastes ou écrivains, elles mènent pour certaines un combat de longue date, parfois au péril de leur vie. Avec les révolutions du Printemps Arabe qui ont soulevé espoirs et frustrations, elles continuent à lutter pour que d'autres suivent leur route, même si chacune vit une histoire différente selon son pays d'origine. Certaines sont connues comme l'ancienne Secrétaire d'État Rama Yade et Aminata Dramane Traoré, ancien Ministre de la Culture au Mali. D'autres sont récemment sorties de l'ombre, comme la dessinatrice Nadia Khiari dont le chat «Willis from Tunis» est né sur Facebook durant la révolution en Tunisie! Internet est également au cœur du parcours de Shahinaz Abdel Salam, blogueuse qui a contribué à la chute de Moubarak. Elle se servit même de Twitter pour prévenir de son arrestation alors que la police l'enfermait dans une prison souterraine! Il y a celles qui ont renoncé à la lumière, au prix d'un isolement douloureux. Reem Maged, vedette de la télévision en Égypte, a claqué la porte des studios en juillet 2013, quand sa chaîne a affirmé son soutien au régime militaire. Autre parcours dans les médias, celui de la Syrienne Wafa Sultan, qui en 2006 est projetée sur le devant de la scène internationale pour avoir osé critiquer ouvertement l'islam sur la chaîne Al-Jazeera! Qu'elles aient la trentaine ou plus comme Shahenda Maklad, emprisonnée à maintes reprises pour ses activités politiques, elles ont toutes en commun cette «peur de rien». L'Algérienne Malika Boussouf, co-auteur du livre, fut victime d'une fatwa en 1993 mais choisit de rester dans son pays. Parmi ces femmes, il y a aussi Nonie Darwish, née au Caire, élevée à Gaza sous domination égyptienne, qui livre un témoignage sidérant et plein d'espoir. Son père, lieutenant-général qui organisait des unités de fedayin en Israël, est tué en 1956, en représailles, par des Israéliens. Endoctrinée dans sa jeunesse, Nonie pense qu'elle devra tuer des Juifs pour venger sa famille. Puis vient l'heure où la journaliste quitte la culture jihadiste, s'exile aux États-Unis et se convertit au christianisme. Elle raconte le jour où son frère, victime d'un AVC, est confié par des médecins égyptiens aux équipes de l'Hôpital Hadassah qui l'aident à retrouver ses facultés, un pas essentiel dans sa nouvelle perception des Juifs. Choquée par ses amis égyptiens qui voient dans le 11-Septembre un complot sioniste, elle change définitivement de regard et fonde une association qui réunit des Arabes et des Musulmans qui soutiennent l'État d'Israël. Pour donner la parole à ces militantes, le tandem a choisi de conduire le récit à la première personne, un «Je» qui rend chaque témoignage proche. Ces femmes apparaissent comme une amie qui s'est prêtée au jeu des confidences, le temps d'une soirée. Le souffle des révolutions? Il est là sur un chemin qui s'annonce long. Aayan Hirsi Ali, devenue star du Parlement aux Pays-Bas après avoir fui la Somalie, dit de celles qui restent prisonnières de leur vie: «Moi, ce que je veux, c'est réveiller les gens et les maintenir éveillés».



Musulmanes et laïques en révolte, rencontre avec 20 femmes d'exception, **Monique Ayoun et Malika Boussouf, ed. Hugo&Doc**

Paula Haddad

théâtre

Les fleurs du mal

Théâtre Le Poche, du 5 au 25 mai 2014

Un spectacle poétique et musical pour redécouvrir la splendeur d'une des œuvres les plus géniales de la langue française. Un choix de textes où explose la modernité du poète dont l'audace lui avait valu la censure de son vivant : un regard sans concession sur la noirceur de l'âme humaine mais aussi, un amour de la vie et une sensualité enivrante. Brigitte Fontaine s'est imposée au fil des répétitions, comme une petite sœur de Charles Baudelaire, avec quelques textes, *Entre guillemets, Toi jamais toujours, Ah que la vie est belle, Prohibition, Profond, Demie clocharde,* dont le génie poétique rivalise littéralement avec celui de l'auteur des Fleurs du mal.

> dvd

Grimm - Saison 2

Nick Burkhardt, enquêteur de police et descendant des Grimm, doit faire face à de nouvelles épreuves: une mystérieuse femme en noir prétend être sa mère; Juliette, sa fiancée, est toujours dans le coma et une série de meurtres semble constituer un complot visant le jeune policier. Malgré cela, aidé par Eddy, il continue à lutter contre les monstres, vampires et autres créatures malfaisantes cachées sous l'apparence d'individus ordinaires...

Il était une fois

l'integrale de la saison 2

Cette série télévisée fantastique américaine, basée sur des contes de fées, se construit entre malédiction et magie, de Storybrooke au Pays des Contes. Suite à l'intervention de Mr. Gold, le sort de Regina s'est brisé, et c'est toute la magie de la forêt enchantée qui envahit Storybrooke. Mais au lieu de renvoyer les personnages des contes de fées chez eux, ces derniers sont condamnés à rester dans la ville. Ils doivent maintenant se débattre avec un flot de souvenirs et prendre conscience de leur nouvelle réalité. Certains seront prêts à tout pour trouver un moyen de retourner dans leur monde...

La reine des neiges

Comédie musicale mêlant action, aventure et émotion, librement adapté du conte d'Andersen, ce film raconte l'histoire d'Elsa, plongée dans le royaume d'Arendelle dans un éternel hiver. Pour tenter de lever la malédiction, Anna, sa sœur, une jeune fille aussi audacieuse qu'optimiste, se lance dans un incroyable voyage en compagnie de Kristoff, un montagnard expérimenté, et de son renne Sven. En chemin, ils vont rencontrer de mystérieux trolls et un drôle de bonhomme de neige, braver les conditions extrêmes des sommets escarpés et glacés et affronter la magie qui les guette à chaque pas... Anna et Kristoff vont devoir rivaliser de courage et d'inventivité pour survivre et sauver le royaume du chaos...

Grand piano

Un pianiste de renom abandonne sa carrière en raison de son trac paralysant. Il revient sur scène cinq ans plus tard, mais quand il s'apprête à jouer, il découvre sur sa partition une menace de mort. Il va devoir jouer le meilleur concert de sa vie pour sauver sa femme...

Évasion

Ray Breslin est un ingénieur spécialisé dans la conception de prisons ultrasécurisées. Il teste lui-même l'efficacité de ses bâtiments en se faisant enfermer puis en s'évadant. Contacté par une société privée souhaitant tester un concept révolutionnaire de prison hi-tech, il se retrouve piégé dans un complexe ultra-moderne, harcelé par un directeur impitoyable et son gardien corrompu. Et c'est sans compter la conspiration visant à le faire disparaître...

Il était temps

Tim apprend par son père que tous les hommes de la famille ont, depuis toujours, la faculté de voyager dans le temps. Il ne peut pas changer le cours de l'histoire mais il peut changer son présent et son passé. Il decide ainsi de consacrer ce don à la construction de son bonheur amoureux et familial. Mais les choses ne s'avèrent pas aussi simples qu'il pensait...

Diana

En septembre 1995, la princesse de Galles et le docteur Hasnat Khan sont présentés l'un à l'autre. Officiellement séparée du prince Charles, Diana a connu plusieurs aventures amoureuses décevantes. Alors qu'elle s'interroge sur le sens à donner à sa vie, elle s'éprend du chirurgien pakistanais. Son divorce définitivement prononcé, Diana veut croire à un avenir possible avec cet homme. En septembre 1997, un homme effondré derrière ses lunettes noires assiste aux obsèques de Diana. Peu de gens reconnaissent Hasnat Khan. Alors que les tabloïds affirment que Diana s'apprêtait à épouser Dodi Al-Fayed, rares sont ceux qui savent que, peu avant son accident, elle essayait encore de joindre Hasnat pour le convaincre de revenir à elle...

Planes

Place aux virevoltantes péripéties aériennes de Dusty, un intrépide petit avion de ferme au grand cœur qui rêve de participer à la course aérienne autour du monde la plus trépidante de l'histoire. Il y a juste quelques problèmes de taille: Dusty n'est pas vraiment conçu pour la compétition et, pour couronner le tout, il souffre de vertige. Malgré sa peur, et encouragé par son mentor Skipper, Dusty se qualifie de justesse pour la grande compétition. De quoi inquiéter le détenteur du titre de la course...Un nouveau film d'animation signé Disney!

S.K. / D.G.

PUBLI-REPORTAGE

> Musique juive

Fondée en 1996, l'Association des Amis de la Musique juive - AMJ - est une association culturelle indépendante et sans but lucratif dont le fonctionnement est assuré par des bénévoles. Elle regroupe des musiciens et des mélomanes de tous horizons, unis par le désir de faire mieux connaître le patrimoine musical et culturel juif, musique liturgique, savante, klezmer, judéo-espagnole, judéo-arabe, israélienne… L'AMJ souhaite favoriser les rencontres et créer des ponts entre les générations, entre divers modes d'expression et entre différentes cultures - juives et non-juives - afin de contribuer à la connaissance mutuelle, à la tolérance et la paix. Pour ce faire, elle organise régulièrement des concerts, offrant une plate-forme à des artistes renommés ou débutants, propose des conférences, des ateliers de musique et de danse, et produit parfois des disques compacts.

Dimanche 15 juin 2014 à 18h00

Concert du «Joël Rubin Klezmer Ensemble»

Joël Rubin est une figure dominante du mouvement international klezmer de ces 30 dernières années. Il a étudié la clarinette avec Kalmen Oppermann et il a reçu un diplôme de musico-ethnologie de l'université de la ville de Londres pour son travail de pionnier dans le domaine de la musique klezmer. En plus de ses spectacles avec des musiciens traditionnels, Joel Rubin a été un des membres fondateur du groupe «Brave Old World», le duo «Rubin & Horowitz» et a dirigé l'ensemble Joël Rubin depuis 1994. Il a aussi fait des tournées avec les «Klezmatics» et le «Klezmer Conservatory Band» et il s'est produit avec Daniel Kahn et «The Painted Bird».

Joel Rubin a enregistré sept albums de sa musique «Midnight Prayer» qui a été classé comme le plus grand enregistrement de 2007 par la «Jewish Week» et «Azoy zu Tsveyt» (Tzadik) avec le célèbre compositeur et improvisateur Uri Caine, et il a été choisi parmi les dix favoris dans la catégorie Improv et Avant-Garde de 2011. Rubin est apparu au Philarmonique de Berlin, au Concertgebow d'Amsterdam, au Gewandhaus de Leipzig, à la Cité de la Musique à Paris, à la Tonhalle de Zürich, au Carnegie Hall et au Lincoln Center.

Il est Professeur associé et directeur d'interprétation de la Musique de l'Université de Virginia où il dirige le UVA Klezmer ensemble.

Théâtre Cité Bleue, Genève

Et encore…

23 mars au Théâtre Cité Bleue, Genève

CORDOUE 21… sur les traces de Sefarad - Sandra Bessis et ses musiciens

21 et 22 juin Fête de la Musique

Sur la terrasse Agrippa d'Aubigné

Informations et réservations

www.amj.ch et ami@amj.ch et Tél. 076 226 96 92

Shpilkes, «La complainte du balluchon»

Mise en scène: Haim Isaacs

Shpilkes puise dans un répertoire original et méconnu des mélodies juives d'Europe de l'Est. De fil en aiguille, de reprises en retouches, Shpilkes rafistole l'étoffe d'une musique populaire, à danser, à rire, à boire et à pleurer, agençant les pièces, pas toutes rapportées, d'une culture qui ne finit pas de se réinventer. Porté par la voix expressive et authentique d'Eléonore Biezunski, le groupe invite sur les ailes du klezmer à un voyage dansant et poétique à travers l'Europe centrale et orientale...

Dimanche 1er juin 2014 à 18h00

Dans le spectacle musical «La complainte du balluchon» se croisent les mémoires d'un grand-père tailleur et voleur de pommes né en Lituanie, et l'imaginaire de sa petite-fille Eléonore, chanteuse et croqueuse de mots. La voix expressive et chaleureuse d'Eléonore Biezunski fait résonner en yiddish des chansons traditionnelles, modernes, ou contemporaines, et raconte l'ambiance bruyante et colorée de la place du marché de Telz, bourgade juive de Lituanie, les espiègleries des patineurs improvisés sur le lac gelé, la gaieté malgré la misère. Les mélodies répondent et s'entremêlent au son de la clarinette, des violons, de la mandoline, de l'accordéon et de la contrebasse. L'organisation de ce concert a été rendue possible grâce au fidèle soutien des membres de l'AMJ!

Théâtre Cité Bleue, Genève

> Diane Arbus, un regard irremplaçable

Le vingtième siècle aura marqué l'âge d'or de la photographie, et c'est à travers elle que le futur pourra le plus sûrement se faire une idée de cette époque de bouleversements et de perte de repères. Parmi les grands noms qui auront contribué à cet héritage artistique, celui de Diane Arbus tient une place bien particulière. Produits essentiellement entre 1956 et sa disparition en 1971, les instantanés qu'elle nous a laissés sont ancrés dans leur époque et dans l'éternité.

En 1923, David Nemerov travaille comme directeur commercial pour l'entreprise de fourrures de son beau-père. Gertrude Russek, son épouse, a donné naissance trois ans plus tôt au petit Howard et Renée naîtra en 1928. Les affaires vont bien dans le New York de cet entre-deux-guerres, encore bien loin d'une crise qui ne se déclenchera que six ans plus tard. Diane vient au monde le 14 mars 1923 dans un environnement privilégié. D'ailleurs, même après le crash de 1929, la famille Nemerov n'aura pas à souffrir de l'effondrement de l'économie américaine: quand tout va mal pour le commun des mortels, l'industrie du luxe s'en sort toujours!

Une enfance dorée mais lucide

Parmi les plus anciens souvenirs notés par la petite Diane, figure une sensation de chaleur et d'inertie qui lui donnait l'impression de l'envahir à chaque instant. Matérialisation d'un milieu familial quelque peu étouffant? Il est vrai que les conventions sociales devaient faire sentir leur poids. Pourtant, l'environnement dans lequel la future photographe grandit est cultivé et aimant. David Nemerov est un amateur de peinture averti, connaisseur de l'œuvre des impressionnistes, peintre lui-même. À la fin de sa vie, il se consacrera même uniquement à son art. En attendant, quand il s'agit pour Diane de s'orienter vers des études, il voit en elle une future artiste et l'inscrit à 12 ans dans une filière axée sur la peinture. Maintenant, la grande crise est déclenchée, et l'adolescente voit s'ouvrir, au pied de l'immeuble cossu où vivent ses parents, un monde de précarité qui jamais ne sera le sien, mais dont elle ne s'éloignera jamais et qui sera, bien plus tard, le terreau de son inspiration.

La rencontre décisive d'Allan Arbus

C'est à l'âge de 13 ans que Diane rencontre celui qui l'accompagnera durant toute sa vie de photographe. Allan Arbus, tout juste âgé de 18 ans, travaille au département publicité de l'entreprise Russek. Ils se voient les samedi après-midi, visitent les expositions du Museum of Modern Arts, parlent sans fin de leur passion commune… Sans toutefois pouvoir lui donner un nom: l'évidence de la photo se construira peu à peu, au fur et à mesure que les années passeront et que leur relation deviendra amoureuse. La déception de Diane face à la peinture ne la quitte pas. Et pourtant, capturer l'univers visuel qui l'entoure est bien pour elle une obsession. La photographie peut-elle lui permettre de réaliser ce projet aux contours encore flous? La réponse se matérialisera symboliquement quand Allan offrira, en 1941, un appareil Graflex (format 3 1/4 x 2 1/4, soit 6x9 cm) à celle qui vient tout juste de devenir son épouse. Dès cette époque, Allan et Diane Arbus photographient, développent et agrandissent eux-mêmes leurs travaux, avec une attention méticuleuse pour le matériel et les produits utilisés. Diane entre de plain pied dans un univers où la technique est inséparable de la réussite d'un projet artistique. Elle n'en sortira jamais.

Le jeune couple s'associe donc sur le plan professionnel, formant un duo de photographes de mode où Allan œuvre à la prise de vue proprement dite pendant que Diane officie surtout comme styliste. Ils travaillent régulièrement pour *Glamour* ou pour *Vogue,* rencontrent le succès… Et s'éloignent de leurs aspirations artistiques.

En 1951, Diane et Allan décident de s'offrir un break: accompagnés de leur fille Doon âgée de 6 ans, ils embarquent à bord du paquebot *Île de France* pour un séjour d'un an en Europe. Ils emportent dans leurs bagages la Ford Sedan bleue qui les conduira de Paris à Tolède et de Barcelone à Florence, puis à Frascati où ils demeureront plusieurs mois.

Des pages de mode aux galeries d'art

Les photos d'Allan et Diane Arbus reposent toujours sur une idée, et celle-ci provient à peu près toujours de Diane. Allan étant un excellent photographe, l'association paraît idéale. Pourtant, Diane ressent le besoin de plus en plus impérieux de s'approprier tous les aspects de son travail. En 1956 – sa deuxième fille Amy a alors deux ans – elle prend son indépendance. Le couple ne se sépare pourtant pas (ils ne divorceront qu'en 1969, sans jamais rompre leur lien d'amitié), Diane continue d'utiliser la chambre noire d'Allan et de collaborer avec son assistant, mais elle met tout en œuvre pour maîtriser son art de A à Z. Elle prend des cours avec la photographe Lisette Model, qui restera une amie. Dès lors, la personnalité des œuvres de Diane Arbus devient, en quelques mois, celle que nous connaissons.

Même si elle n'a jamais totalement abandonné le format carré 6x6 cm et le Rolleiflex (il semble qu'elle n'ait jamais utilisé professionnellement le Graflex), elle travaille le plus souvent à cette époque en 24x36 mm avec un appareil Nikon, beaucoup plus léger et maniable. Diane Arbus cadre ses photos dès la prise de vue, son travail à l'agrandisseur se portant essentiellement sur la recherche de l'exposition idéale, plutôt que sur le recadrage. Le choix du format de la pellicule est donc capital pour elle et conditionne la composition de l'image, comme elle l'a souvent souligné dans sa correspondance. Mais le choix du format impose aussi des contraintes en termes d'agrandissement: un négatif 24x36 mm présentant le quart de la surface d'un négatif 6x6 cm, la taille maximale du tirage papier s'en trouve limitée dans les mêmes proportions. Pour un photographe utilisant une pellicule de faible sensibilité, il n'y a pas là de grand souci, mais Diane Arbus évolue souvent dans des environnements peu éclairés, et opte pour le Kodak Tri X, un film dont la sensibilité se situe aux alentours de 400 ASA (on ne disait pas encore ISO!). D'où la présence insistante de «grain» sur ses images des années cinquante. Un effet qu'elle ne recherchait pas forcément, qu'elle désirait même atténuer, mais qui signe en quelque sorte son travail.

En 1962, elle se tournera à nouveau vers le Rolleiflex, mais n'éliminera jamais définitivement un format au profit de l'autre. Ce n'est qu'en 1970 qu'elle pensera avoir trouvé la solution idéale: la firme Pentax vient de mettre sur le marché son reflex 6x7 cm à objectifs interchangeables, qui est une sorte de «Nikon géant». De quoi allier, d'une part le format rectangulaire, la visée dans le prolongement de l'œil, le choix des objectifs, et d'autre part les grands négatifs qui permettent d'agrandir à volonté et de mettre en évidence tous les détails voulus pour une photo «plus narrative et plus inscrite dans le temps» (ce sont les termes mêmes de Diane Arbus). Elle est séduite par ce nouveau matériel, commence par en emprunter un pour quelques semaines au photographe de mode Hiro, puis organise une série de cours afin de réunir la somme nécessaire et s'offre enfin son propre Pentax. Hélas, il n'existe que peu de photos prises par Diane Arbus avec cet appareil tant désiré. Le 26 juillet 1971, rattrapée par la dépression qui la minait depuis plusieurs années, la photographe se donne la mort dans son appartement new-yorkais.

© Diane Arbus

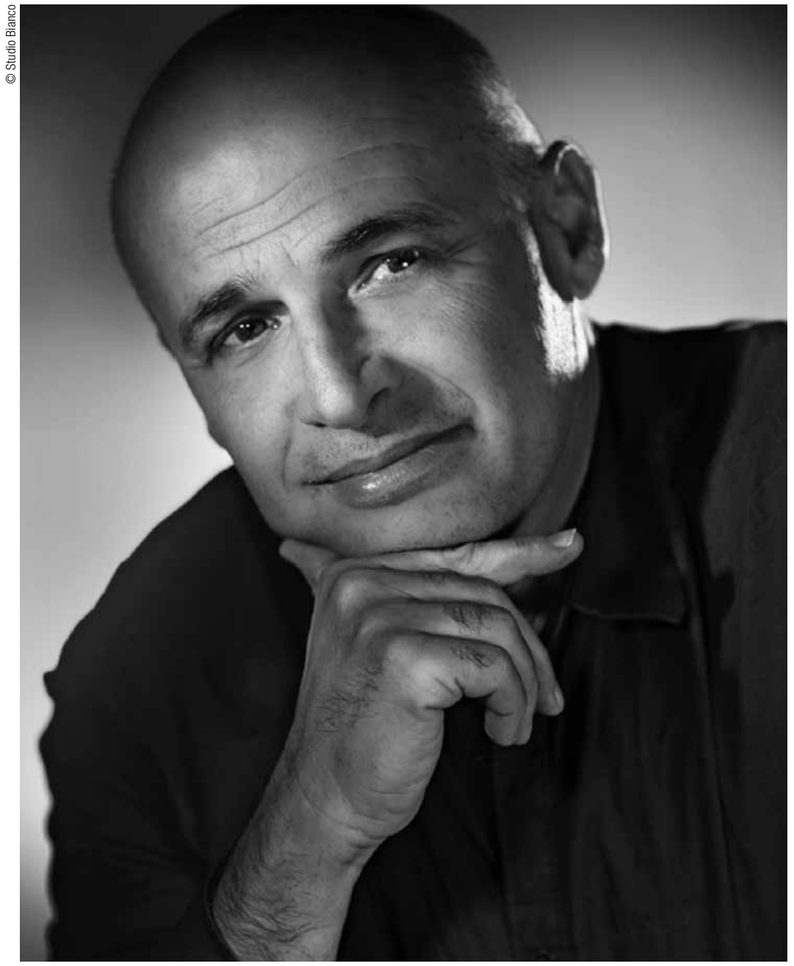
Le message de Diane Arbus

L'œuvre de Diane Arbus se compose en grande majorité de portraits. Ses modèles sont pour la plupart inconnus, et possèdent presque toujours une caractéristique qui les rend décalés par rapport à la société qui les entoure. Travestis, vieillards, nains, jumeaux et triplés, naturistes, handicapés mentaux… À première vue, une espèce de cour des miracles? Pourtant, il suffit de regarder n'importe laquelle de ces photos pour mesurer à quel point on est loin, ici, de la complaisance ou du voyeurisme. Ce que Diane Arbus donne à voir, du début à la fin, c'est l'humanité, cette mystérieuse humanité logée dans des regards qui auraient tout pour être désespérés et qui, malgré cela, portent en eux tout l'espoir du monde. Ce peuple américain rejeté à la marge des tolérances de son époque, c'est chacun-e de nous. Ces yeux qu'elle a su capter par sa propre sincérité, ce sont les nôtres. Ces photographies en noir et blanc longuement élaborées, ce sont très exactement des miroirs.

Honoré Dutrey

> Philippe Cohen

Lorsque l'on s'intéresse d'un peu plus près à Philippe Cohen, figure incontournable du paysage culturel de la Cité de Calvin, on constate que son arc est muni de multiples cordes. Notamment auteur, metteur en scène, comédien ou réalisateur de pièces de théâtre, ce père de famille né à Tunis – conscient que «la vie est dure» pour la jeunesse d'aujourd'hui – étale sa culture à Genève et au-delà. Fondateur, avec d'autres camarades, de la compagnie Confiture, président de la ligue d'improvisation suisse entre 1987 et 1991, défenseur, à ses heures, de la création et des auteurs de Suisse romande, son CV a de quoi faire pâlir…
Rencontre avec un humoriste que les Genevois pratiquent depuis de nombreuses années…



© Studio Bianco

On connaît évidemment Philippe Cohen. Mais comment êtes-vous arrivé à Genève, qui êtes-vous et, finalement, où allez-vous?

Je suis arrivé à Genève vers 1976. J'étais en tournée; alors comédien français ayant étudié à Paris, j'ai débuté à la salle Patiño comme comédien et musicien dans la troupe de Jean-Louis Hourdin. Une double casquette qui a bien inspiré des protagonistes de la culture genevoise, puisqu'ils m'ont demandé de revenir. J'ai ensuite travaillé avec le Théâtre mobile, Am Stram Gram, le Théâtre du Loup. Dans les années 80, je faisais donc des allers-retours entre Genève et Paris, puis je me suis marié. Depuis 1981, je réside à Genève, ville dans laquelle je me suis «posé» avec ma femme et mes deux enfants. À l'époque, mes attaches théâtrales m'ont conduit à me lancer en solo, dans des mimes acoustiques, activités qui m'ont apporté peu de notoriété publique mais, heureusement, l'estime de mes collègues!

Parti à 8 ans de Tunisie, j'ai suivi ma scolarité à Paris: le bac puis la préparatoire en lettres supérieures modernes. Mais les études sont passées au second plan, j'étais trop occupé à me consacrer à mes activités de clown de rue et de bateleur. Avec mes camarades étudiants, nous nous sommes lancés dans le théâtre off de l'époque, avec des collaborations, notamment, avec Michel Boujenah. À force de naviguer entre le mime, la musique et le théâtre, j'ai fini par coller tous les morceaux, poussé à vouloir raconter mes propres projets, comme l'adaptation d'«Alice» au Théâtre Saint-Gervais ou «le Cid improvisé». Ont suivi Molière, Shakespeare, revus, corrigés voire traduits pour le public d'aujourd'hui…

Depuis 35 ans à Genève, j'espère donc continuer mes activités théâtrales et, entre autres, mes formations ciblées pour des orateurs de la science ou de la comédie. Je n'ai pas vraiment de plan de carrière, puisque la compagnie Confiture avait été créée pour jouer une pièce dont personne ne voulait à l'époque, «elle a épousé un rappeur». Je continuerai dans le même registre, en rêvant que tout cela s'internationalise: coproductions, échanges et voyages. Je me rends compte que c'est une bonne chose de transmettre la culture aux autres, de trouver des compagnies ailleurs…

Auteur, comédien, humoriste, improvisateur, one-man-showiste, metteur en scène, producteur et même enseignant au Conservatoire de musique… Difficile de porter toutes ces casquettes?

En effet, multiples casquettes! Gérées parfois de manière consécutive… Mais impossible de faire sans deux ingrédients indispensables: l'organisation et l'efficacité. Actuellement sur «Molière», par exemple, je passe six heures par jour à répéter, mais je fais attention à ne pas me mettre dans des situations impossibles. J'anticipe les apprentissages de mes textes, nous suivons notre metteur en scène avec précision; nous misons sur l'efficacité, mais tout en nous amusant.

La Compagnie Confiture – dont vous êtes l'un des fondateurs – fêtera ses 20 ans en 2016, avec, à ce jour, presque une soixantaine de créations et parfois jusqu'à 70 à 130 représentations annuelles. Quel bilan tirez-vous de ces dernières années et que nous réserve l'avenir?

La Compagnie Confiture, c'est avant tout des moyens qui ne sont pas ceux des grands théâtres de Genève; mais nous avançons avec régularité, en nous propageant parfois au-delà des frontières genevoises…

Avec les années, nous sommes un peu devenus «anglo-saxons». Nous vivons comme à Londres et New York: nous lançons une production, nous la jouons et la suivante est déjà en route… Nous sommes devenus une équipe hyper productive. Un peu comme le Canada Dry: la compagnie Confiture a le goût et l'apparence d'une institution, mais c'est une compagnie off, (avec moins de budget…) Et l'envie de nous projeter, de construire la suite est toujours présente. Quel que soit le budget, nous montons le spectacle, contrairement à certains qui refusent, faute de moyens, de se lancer dans des projets. D'ailleurs, nous serions morts si nous faisions la même chose! Quand il n'y avait pas de subventions, nous montions déjà des spectacles; c'est ce qui fait la différence. Je trouve qu'un artiste, un vrai, va faire son boulot de toute façon. Parfois, faute de moyens, nous mettons la main à la pâte, ce que j'appelle de la «gestion-bricolage», où nous assurons les éclairages, la mise en scène ou d'autres tâches au besoin…

Vous êtes évidemment entourés de partenaires, de «sponsors», et surtout d'une équipe que l'on retrouve, en tout ou en partie, à vos côtés dans vos spectacles. La collaboration, l'amitié, les liens qui se sont tissés depuis toutes ces années revêtent-ils une importance particulière à vos yeux?

Il y a en effet un noyau soudé. C'est très important, car avec les années, une espèce d'efficacité du langage et du savoir-faire très productive s'est mise en place. Mais finalement, je suis comme les autres: tous les réalisateurs, par exemple, aiment bien avoir leur équipe auprès d'eux. François Marin, notre réalisateur actuellement, a d'ailleurs choisi ses acteurs, sa décoratrice, son éclairagiste… Nos soutiens sont aussi la Ville de Genève, des fondations comme la Loterie Romande, Wilsdorf, certaines forces du D.I.P, le service culturel Migros Genève: un réseau amical et salutaire…

En quelques mots, que va-t-on découvrir dans les deux prochains spectacles de la Compagnie Confiture, respectivement «les 39 marches», qui est une reprise, (du 29 avril au 4 mai 2014) et «Délits de danseurs dans débits de boissons» (du 6 au 18 mai 2014)?

Après «L'Étourdi», farce de Molière, nous reprendrons en effet «les 39 marches» pendant une semaine. Un bel hommage à Alfred Hitchcock, pièce écrite par des artistes anglais et créée en 2012. Une occasion de retrouver un spectacle léger et joyeux, clin d'œil au cinéma du grand réalisateur britannique.

Quant à la coproduction «Délits de danseurs…», nous sommes partis de l'idée d'un bistrot de quartier qui franchit un siècle, de 1925 à 2025. Nous allons raconter l'histoire de ce quartier à travers les changements de l'époque, d'abord en noir et blanc, en muet, avec claquettes et Charleston. Puis suivra 1945 et la période d'après-guerre. Quatre danseurs virtuoses (Martin's Tap Dance Company) et deux comédiens seront sur scène, avec les textes qui caractérisent chaque période. On franchira les époques, 1945-60-80, Rap, présent, et futur. L'histoire du bistrot permettra de tisser des liens imaginatifs sur le sujet. Beaucoup d'humour, puisque parmi les personnages on retrouve une tasse à café, une chope de bière et une coupe de champagne… Au programme, histoire de la musique, des styles, et un parcours prétexte à faire vivre une ambiance festive et surréaliste qui donnera la parole aux gens de passage…

Lorsqu'un porte un nom comme le vôtre, difficile de ne pas faire de liens avec la religion. Sans être intrusif, expliquez-nous comment vous vivez le judaïsme et, le cas échéant, comment vous le transmettez voire le défendez…

À vrai dire, je suis plutôt athée. J'ai eu peu d'éducation religieuse; par contre, j'ai une notion assez puissante de ce qu'on peut appeler «le peuple juif», ou les racines juives. Je suis un militant «pro-judéité» mais qui souffre de se manifester comme un athée avec son nom. Du point de vue de mes amis, frères et sœurs de la communauté, ils trouvent parfois choquant qu'un Cohen soit athée! Je parle beaucoup de ce sujet avec mes enfants; ils se sentent d'ailleurs du peuple juif, ne serait-ce que par la façon dont ils vivent… Quant à moi, je reste un militant, je combats l'intox anti-israélienne. Je me bats, surtout contre les idées toutes faites. Du coup, sur ma page Facebook, quand je signe une variation sur les problèmes, par exemple, des dictatures arabes ou sur Israël, j'ai très peu de commentaires… J'y vois la manifestation du fait que certains sont gênés d'en débattre à cause de certaines certitudes ou clichés qui ont la vie dure…

Avec les années, j'ai compris où me localiser, car il existe beaucoup de gens comme moi, qui font partie du peuple juif, qui défendent des valeurs, mais qui ne sont pas engagés du point de vue de la religion. C'est au final un choix personnel. Mes grands-parents, mes oncles, ont pourtant bien essayé de me ramener dans la «voie minimale syndicale», mais je n'ai jamais voulu…

Quelle est, alors, votre philosophie de vie?
Les gens dont je me sens le plus proche sont ceux qui disent que «Dieu est présent partout». Je n'ai pas de philosophie spirituelle, si ce n'est celle de l'engagement humain. Je m'entends très bien avec les gens, politiques ou apolitiques, tant qu'ils sont humainement justes. Je crois à l'humanité, à l'humanisme.

Abordons, pour terminer, un sujet d'actualité qui doit vous toucher en tant que comédien. Quelle est votre réaction sur l'affaire Dieudonné?
J'en ai fait un billet sur ma page Facebook. En gros, je me réfère aux faits. Je pense que Dieudonné est un affairiste qui a trouvé un fonds de commerce. Il a profité de sa notoriété pour créer la confusion auprès d'un public mal informé. Je l'ai rencontré deux ou trois fois il y a quelques années, nous étions dans un même groupe de travail. Ce qu'il fait, ce sont des amalgames; il joue à changer de posture, va en Iran pour dire des âneries à la télévision, ramasse en passant de l'argent auprès de la féroce dictature iranienne pour faire un film. Dieudonné peut faire de l'humour avec le socialisme, par exemple, mais il ne peut pas propager l'antisémitisme, cela invalide tout ce qu'il peut faire d'autre. L'humour, même avec de très gros guillemets, a ses limites...

Propos recueillis par D.-A. Pellizari

> Et en vrac…

Votre auteur préféré?
Shakespeare.

Votre humoriste préféré?
J'aime beaucoup les Marx Brothers.

Votre dernière lecture?
La biographie de Mark Twain.

Votre dernier coup de cœur?
X-Factor, «My funny Valentine» interprété par une jeune fille exceptionnelle: Alice Fredenham (voir le lien sur Youtube : https://www.youtube.com/watch?v=lChJ6e03k48)

Avec quelle personnalité, aujourd'hui disparue, auriez-vous souhaité partager un repas?
Jean-Paul Sartre

Pourquoi?
Parce que c'est l'un des premiers auteurs qui ma «scotché», dans ma jeunesse, avec «Les mots». Et puis un jour , je jouais de la musique dans les rues à Paris, il est passé (Boulevard Montparnasse) et il a mis 5 francs dans le chapeau; j'aurais voulu le remercier…

Votre dernière envie?
Monter au-dessus des nuages pour respirer deux jours, au soleil…

> L'initiative de Genève côté cour

Après l'échec de Camp David, de Taba et de quelques autres tentatives d'accord, l'Initiative de Genève, lancée en décembre 2003, devait offrir une alternative à la violence. Dix ans plus tard, même l'espoir s'est délité tant l'accueil fut glacial, des deux côtés de la frontière.

En Israël et dans la Diaspora, certains l'ont prétendue conçue et téléguidée par la propagande ennemie. Or, il n'en est rien: issue de la société civile, la démarche est née d'une convergence de hasards aussi providentiels qu'imprévisibles. Où des banquiers privés, imprégnés de l'esprit de Genève, ont joué un rôle essentiel.

C'était en l'an 2001, on fêtait le centenaire du premier prix Nobel de la paix, attribué au Genevois Henry Dunant, fondateur de la Croix rouge internationale. La Société Henry Dunant, avec l'appui financier et logistique de la Fondation pour Genève (présidée par le banquier genevois Ivan Pictet), et de deux professeurs de l'Université de Genève, avait organisé un ambitieux colloque international de deux jours sur le thème de «Qu'est-ce qu'une paix juste?» Les meilleurs spécialistes avaient été conviés, dont l'Américain Stanley Hoffmann, l'Anglais sir Adam Roberts, l'Israélien Yossi Beilin, négociateur des accords d'Oslo et ex-ministre de la Justice, et l'orientaliste palestinien Edward Saïd, professeur de littérature comparée à Harvard, idole des tiers-mondistes.

Le stylo de Saïd

Des milliers d'auditeurs suivirent les débats dans les aulas d'Uni Bastion, dont beaucoup d'étudiants, mais aussi des diplomates, des internationaux, des pro-palestiniens et des sionistes, tous chauffés à blanc. Au soir du second jour, à minuit moins une, alors qu'on avait beaucoup débattu de ce que pourrait être une paix juste entre Israéliens et Palestiniens, les professeurs Pierre Allan et Alexis Keller posèrent cette ultime question: «Et vous, messieurs Beilin et Saïd, dans ces circonstances, signeriez-vous un accord de paix donnant naissance à deux États?».

Sortant ostensiblement son stylo, l'Israélien fit un grand geste et déclara «je signe», déclenchant une ovation dans le public. «Et vous, M. Saïd?», insista Pierre Allan. Les gens retenaient leur souffle, le temps qu'Edward Saïd sorte lentement son stylo, le dévisse, puis le referme en disant: «Non, je ne signe pas. Je ne peux pas renoncer à la moitié de ma terre natale». Les huées du public furent à la mesure de sa déception. Il faut savoir que Saïd plaidait pour la cohabitation entre Juifs et Palestiniens dans un même État.

Micheline Calmy-Rey

Dès le lendemain, estimant qu'«on ne pouvait pas rester sur cet échec», quelques témoins décidèrent d'engager des pourparlers, forcément officieux, puisque personne n'avait mandat pour cela.

Ils durèrent plus de deux ans, dans des lieux tenus secrets comme le chalet de montagne du banquier Pierre Keller, père du professeur Alexis Keller. Des hauts gradés des deux parties redessinèrent la carte d'Israël et d'une future Palestine, proposant des solutions aux problèmes les plus chauds: le sort de Jérusalem et des colonies de peuplement, celui des réfugiés, les voies de circulation, le partage de l'eau, etc. Craignant pour leur vie, des Palestiniens n'osaient plus rentrer chez eux et furent hébergés à Genève par des fondations chrétiennes.

Parrains prestigieux

C'est vers la fin du processus que Micheline Calmy-Rey, alors ministre suisse des Affaires Étrangères, informée de ce qui se tramait, mit tout son poids pour faciliter la conclusion de ces accords. Le 1er décembre 2003, une grandiose cérémonie de signature fut organisée au Centre international de Conférences, devant la presse du monde entier et un parterre de prestigieux parrains dont Jimmy Carter, Felipe Gonzalez, Mario Soares, Bernard Kouchner, Simone Veil, Lech Walesa et Nelson Mandela.

«Cette initiative est sans valeur légale et dangereuse pour Israël», déclara Ariel Sharon. Alors que le Hamas, absent des pourparlers, criait à «la trahison», Yasser Arafat se contentait de dire qu'il ne la soutiendrait pas. «Pourtant, cet accord de paix n'a jamais été aussi pertinent qu'aujourd'hui», a déclaré Daniel Levy, l'un des négociateurs israéliens, invité le 1er décembre 2013 par le GIL à commémorer les dix ans de son lancement. Il ne suffit pas d'avoir des parrains prestigieux!

Françoise Buffat

> Nira Pancer: l'art au cœur d'une vie

Nira Pancer, qui êtes-vous?

Je suis née au kibboutz Gezer, au sud de Jérusalem. Mes parents, Ben et Nicole Pancer, sont montés en Israël à la fin des années 50. Au kibboutz, mon père était chef des étables et ma mère travaillait au jardin d'enfants. J'avais trois ans lorsque mes parents ont décidé de quitter Israël pour revenir s'installer en France. J'ai donc grandi à Strasbourg, où j'ai fait toute ma scolarité à l'école publique. Mauvaise élève, indisciplinée, j'ai détesté l'école. J'ai assidûment fréquenté le mouvement de Jeunesse sioniste socialiste Hachomer Hatzair. Toute mon adolescence a été baignée par le désir de «revenir» en Israël. Apres un Oulpan à Givataim, je me suis inscrite à la mechina (année préparatoire) de l'Université de Haïfa. J'ai fait la totalité de mon cursus universitaire à l'Université de Haïfa. Mes deux enfants Orian et Cléo sont nés et ont grandi à Haïfa.

Née en Israël où vous avez choisi de vivre, élevée en France, vous êtes le fruit d'une double culture. Comment la vivez-vous et quel est votre rapport au judaïsme?

Qu'est-ce qu'être juif? Une pratique religieuse, l'appartenance à un peuple, le partage d'une culture commune et/ou l'identification avec une mémoire collective? Oui, sans doute est-ce tout cela, mais ces notions demeurent trop abstraites pour exprimer ce qu'est pour moi être juive. N'étant pas croyante (du moins la plupart du temps) et relativement ignorante de l'histoire et de la culture juives, mon identité juive est pourtant très vive.

Ayant grandi dans la nostalgie de l'Israël de mes parents, et dans l'anticipation d'y vivre un jour, le sionisme est très tôt venu recouvrir les lacunes et les tergiversations liées à mon identité. D'une certaine manière, l'aliya me permettait de déposer cette identité juive, lourde à assumer dans un monde qui sans être systématiquement antisémite n'en était pas moins hostile à mon altérité. Dans un sens, le sionisme et la vie en Israël représentaient une échappatoire à cette différence, une manière de m'exempter de ma responsabilité de vivre en Juive dans la Diaspora.

Mais être juive n'est pas seulement une réaction négative à un danger véritable ou imaginé. Il faut ajouter une mémoire, et je ne parle pas d'une mémoire historique élaborée et rationalisée, mais d'une mémoire familiale où l'affect, la nostalgie et la nourriture jouent un rôle majeur dans la formation et le maintien de l'identité qui gît au plus profond de moi. L'identité juive est un attachement profond à la famille, à sa famille, à son père et à sa mère, au respect et à l'amour qu'on leur doit. En ce sens, toutes les identités prennent leur source dans la famille qui est le principal vecteur de la transmission.

Chercheuse, vous enseignez à l'université de Haïfa. Quelle est votre formation? Quel a été votre cursus ?

Historienne de formation, directrice du département d'histoire, je suis fière d'appartenir à l'Université de Haïfa; notre département est le premier en Israël à inaugurer un programme de maîtrise «Master Program in History and humanities for Business».

Je m'occupe plus particulièrement du Haut Moyen Âge. Je me suis intéressée au statut des femmes et à la problématique du genre dans la société mérovingienne (481-750), étude qui a fait l'objet d'un livre*

Je prépare aujourd'hui un livre consacré au régime émotionnel de l'aristocratie du Haut Moyen Âge. L'étude des émotions est devenue centrale dans la pratique historique de ces trente dernières années. Cet intérêt étonnera peut-être, car aujourd'hui encore, les émotions sont considérées comme des perturbations internes et incontrôlables, totalement opposées à la raison. La difficulté à donner un sens à l'émotionnel explique en partie pourquoi les historiens ont évité de leur donner une place dans l'analyse des processus historiques. Mais cette vision négative se voit progressivement battue en brèche par les récentes recherches en sciences affectives.

Quand et comment votre attrait pour la peinture s'est-il manifesté?

Rien dans mon orientation professionnelle, ni même dans l'intérêt que je portais aux arts plastiques, ne m'orientait vers la peinture. Pourtant un soir, il y a environ une dizaine d'années, au sortir du film intitulé «Pollock», un désir aussi insoupçonné que soudain de peindre m'a envahi. Quelque chose dans l'expressionnisme de Pollock et dans sa passion forcenée m'avait touché. Encouragée et guidée par des amis artistes, je me suis lancée dans cette aventure sans avoir jamais tenu un pinceau en main. D'abord timidement avec les doigts, puis avec une spatule, j'ai déposé de la peinture sur des toiles.

Très vite, les textures, les couleurs et les formes se sont imposées à moi. En fait, plus que je ne les maîtrisais, ce sont elles qui me guidaient. Ce n'est qu'au cours du temps et de l'expérience que j'ai appris à les apprivoiser. Je ne sais pas dessiner, je n'ai jamais appris et je ne veux pas apprendre.

Que représente désormais la peinture dans votre vie?

Pour moi, la peinture est une escapade, un espace d'oubli duquel la réflexion intellectuelle et la frustration sont écartées autant que faire se peut. Je travaille de manière spontanée sans projet préconçu. Ma peinture est une sorte d'errance à travers les couleurs et les formes qui s'entremêlent sans logique apparente jusqu'à ce que tout à coup, au détour d'un détail, les nombreuses couches superposées prennent sens.

P. Drai

Membre de l'association israélienne des peintres et sculpteurs, Nira PANCER a déjà exposé et participé à des expositions collectives.
Pour retrouver les tableaux de Nira, voici son profil Facebook:
www.facebook.com/nira.pancer

**«Sans peur et sans vergogne. De l'honneur et des femmes aux premiers temps mérovingiens», paru chez Albin Michel, Prix Eugène Colas décerné par l'Académie française.*

> Berlin

Chaque année, depuis maintenant 27 ans, les Journées culturelles juives sont un moment phare des événements culturels de la fin d'été berlinois. Au fil des ans, la manifestation est devenue de plus en plus internationale, tant du côté des artistes invités que des spectateurs qui se déplacent d'Allemagne, d'Europe, d'Israël comme des États-Unis pour assister à de très belles et surprenantes rencontres. Cette année, deux face à face ont capturé notre attention: celui de deux musiciens homonymes et celui de deux conteuses de cultures différentes et qui pourtant racontent les mêmes histoires. Les prochaines Journées culturelles juives de Berlin – avec de nombreuses manifestations en anglais – se dérouleront du 4 au 14 septembre 2014: www.juedische-kulturtage.org

Avital rencontre Avital!

L'un s'appelle **Avi Avital,** il est musicien classique, joue de la mandoline, l'autre se nomme **Omer Avital,** il est musicien de jazz et joue de la basse et du oud. Ils ne sont pas parents mais ont étudié à l'Académie de musique de Jérusalem. Dans la très belle synagogue Rykestrasse pleine à craquer, les deux artistes nous ont offert un voyage dans le temps et les cultures, accompagnés de deux formidables musiciens – Omer Klein au piano et Itamar Doari à la percussion orientale – allant du classique européen aux rythmes africains, du klezmer à la musique du Proche et Moyen-Orient, en passant par des compositions originales de Omer Avital ainsi que d'intenses et ébouriffantes sessions d'improvisation.
Une occasion de nous entretenir, pour *Hayom,* avec Avi, qui nous parle aussi d'Omer...

Omer Avital et Avi Avital

Êtes-vous parent avec Omer?

Pas du tout. Mais dès que nous nous sommes rencontrés, nous avons su que nous avions les mêmes origines marocaines. Le patronyme Avital est très répandu au Maroc sous sa déclinaison Abutbul. Nos deux familles ont émigré dans les années 60 et nous avons grandi dans le même univers musical, la musique d'Afrique du nord et séfarade religieuse d'un côté, la musique moderne israélienne et le jazz de l'autre.

Où vous êtes-vous rencontrés?

J'allais au département de musique classique et Omer à celui de musique arabe et de jazz. Nous nous sommes rencontrés entre les deux étages, à la cafétéria, il y a plus de 15 ans, moi avec la mandoline, lui avec le oud. Après l'obtention de nos diplômes, chacun a suivi son chemin de manière très classique pour nos spécialités, moi huit années en Italie puis à Berlin qui est la capitale de la musique classique, lui à New York qui est celle du jazz.

Comment vous êtes-vous retrouvés?

Nous ne nous sommes jamais perdus de vue. Quand je jouais à New York, il venait me voir au Carnegie Hall avec ses lunettes de soleil, ses jeans, et moi, quand il venait en Europe, j'allais le voir également.

Comment vous est venue l'idée de faire un concert ensemble?

Nous avons toujours voulu faire quelque chose ensemble, mais nous n'avons jamais trouvé le temps. Le déclencheur a été le festival de musique de Brême qui m'a demandé de jouer avec un invité. Depuis, l'idée n'a cessé de mûrir, et là on a décidé qu'il était temps de le faire ensemble. Nous nous sommes rencontrés pendant deux semaines, sans plan, juste en improvisant. Nous avons composé ce show pendant ces 15 jours en y mettant des influences de Jérusalem, du Maroc, de l'Andalousie, du klezmer, du jazz, du classique, etc.

Que vous a apporté la collaboration avec Omer?

Avant de travailler sur ce projet, je n'ai jamais vraiment exploré mes racines musicales marocaines. J'ai passé la plus grande partie de ma vie à jouer de la musique classique. Mais grâce à cette rencontre, j'ai retrouvé les accents musicaux dans lesquels j'ai baigné dans ma jeunesse, lorsque petit j'allais avec mon père à la synagogue et que j'écoutais les airs marocains religieux chantés par le cantor.

Est-ce difficile pour vous de vous adapter à la musique d'Omer? Pour lui, venant de la scène jazz par définition très portée sur l'improvisation, cela doit être plus facile?

Vous savez, la magie de la mandoline est qu'elle s'adapte à de nombreux genres musicaux. Pour preuve, l'on retrouve cet instrument dans de nombreuses cultures, italienne bien sûr, mais aussi à travers le oud dans les pays arabes, le bouzouki en Grèce ou Irlande, le banjo, etc.

Le conte à l'honneur

«Puisque la narration est un dialogue, les histoires partagées permettent une meilleure compréhension mutuelle; elles aident les gens à être plus en communauté; elles servent de fil qui connecte les cœurs les uns aux autres. (Et je crois que l'univers consiste en ces connections)».

Peninnah Schram (traduction, M. B.)

Maha Alusi

C'est la définition de l'art narratif que donne la célèbre conteuse et auteure New-Yorkaise, également professeure d'expression et d'art dramatique au Stern College – Yeshiva University à New York City. Elle a enchanté le public des Journées culturelles juives lors de deux soirées données à guichets fermés. À la synagogue Rykestrasse, elle s'est produite avec le chanteur et musicien virtuose **Gerard Edery** (né à Casablanca, qui a grandi à Paris et New York, chanteur d'opéra et guitariste) dans une conversation à bâtons rompus entre la tradition ashkénaze des contes populaires et la musique séfarade. L'autre soirée s'est déroulée au Musée juif de Berlin, toujours avec Gerard Edery, mais cette fois-ci dans un autre dialogue, celui avec la culture populaire arabe à travers l'artiste et conteuse irakienne Maha Alusi, accompagnée d'un musicien compatriote au oud.

New York rencontre Bagdad, les contes populaires transmis en yiddish se frottent à ceux de Joha (NasrEddin Hodja), le bouffon didactique. Choc des civilisations? Absolument pas! Non seulement le monde est petit, les rencontres sont inévitables, mais en réalité, les êtres humains et leurs histoires sont partout les mêmes. Il faut juste prendre le temps de s'écouter. Et celui de s'apprivoiser. Les deux conteuses, au début de la soirée, ont été dans la retenue, peut-être un peu tendues, s'observant dans un respect et une admiration mutuels lors des phases de jeu des histoires racontées en alternance. Puis la fusion s'est faite lorsque les deux conteuses ont commencé à raconter la même histoire issue de leur patrimoine respectif. Joha est universel, et son enseignement aussi.
«Il faudrait plus de mille et une nuits pour raconter les histoires des peuples arabes comme celles des Juifs.», lance Maha Alusi. «Oui, et l'on se rendrait compte que les histoires et la musique, qui elle aussi raconte des histoires, sont tellement semblables.», renchérit Peninnah Schram. «C'est normal en fait, car les Juifs ont été partout dans le monde et ont transporté leurs histoires avec eux.» Gerard Edery ajoute que «chaque culture emprunte à d'autres cultures.»
Non seulement les deux femmes partagent l'art de conter, mais elles tiennent ce don de la même source: leur famille. Elles ont été baignées par les histoires que leur racontaient continuellement leurs parents. «Raconter des histoires est la plus belle façon d'enseigner, de créer des liens entre les générations et les individus. Nous devons créer de l'interaction humaine, face à face, avec la voix. Lire c'est bien, mais c'est mieux sans la barrière du livre. Le fait d'écouter redevient important. C'est également la plus belle manière de passer une soirée. En racontant et écoutant des contes, l'on retrouve des choses profondément ancrées en soi et son cœur, on se redécouvre. C'est aussi important de passer le flambeau. Il existe des anthologies de contes, mais il n'y aura jamais rien de plus beau et sensé que de les raconter à ceux qui nous entourent, et de les réinterpréter», explique Peninnah Schram.
La morale qui tient le plus à cœur à **Maha Alusi** est celle tirée d'une histoire de Joha dans laquelle toutes ses actions étaient fausses pour ceux qu'il rencontrait, mais se sont avérées bonnes à la fin de l'histoire: «Si je suis mon cœur, alors cela devrait être juste.» «Le pouvoir des histoires est de transformer», enchaîne Peninnah Schram. Si on y ajoute la musique, cela décuple la conversation et la rencontre des cultures. Cette alchimie s'est avérée parfaite durant cette soirée pendant laquelle, si nous ne le savions pas encore, nous avons découvert que nous rions tous des mêmes choses, que nos travers sont tous les mêmes et que nous aspirons à la même plénitude de vie. C'est avec le sourire de cette réaffirmation que les spectateurs, juifs, arabes, européens sont repartis dans la douce nuit d'une fin d'été à Berlin.

Peninnah Schram et Gerard Edery

Malik Berkati, Berlin

> La CICAD pour la première fois au Salon du livre!

Pour sa première participation, la CICAD a pu compter sur le soutien de précieux partenaires suisses mais aussi de personnalités françaises comme Michel Boujenah, Elie Chouraqui ou Pascal Elbé. Le trio n'a pas hésité à promouvoir l'événement au travers d'une vidéo, visible sur le site de l'Association www.cicad.ch.

Lors de la 28e édition du Salon du livre et de la presse, du 30 avril au 4 mai 2014 à Palexpo, la CICAD prendra ses quartiers sur un stand divisé en trois espaces. Le premier accueillera des conférences autour de thématiques d'intérêt général, le second sera dédié à la jeunesse et à l'éducation – un travail cher à l'association – et le troisième offrira une librairie de référence aux visiteurs curieux d'en savoir plus. Chacun trouvera un écho à ses intérêts ou des réponses à ses questions abordées dans nos communautés, particulièrement sur les problématiques que traite la CICAD.

Au moment où paraît cet article, des spécialistes de renom dans des domaines aussi divers que la politique, l'histoire, la littérature, la recherche et les médias ont déjà répondu présent. La majorité d'entre eux sont extrêmement enthousiastes à l'idée de prendre la parole sur le stand de la CICAD. Ils pourront ainsi intervenir lors de conférences et de débats autour de questions passionnantes telles que l'antisémitisme, la liberté d'expression, la religion et la laïcité, la culture juive, le rôle de la Suisse pendant la Seconde Guerre mondiale, la place des communautés juives, notamment.

Transmettre, raconter, parler et éduquer pour comprendre et ne pas oublier, tant de verbes chers à la CICAD dont une des missions est l'éducation. Comment sera-t-elle abordée lors du Salon? Dans des ateliers comme celui intitulé «Dessiner pour vaincre les préjugés». Ou lors d'une réflexion crayons en mains sur les stéréotypes, proposée aux élèves de 13 à 17 ans. Cette activité sera animée par les dessinateurs de la bande dessinée *Préjugés. Histoire de l'antisémitisme à travers les âges,* une publication de la CICAD qui connaît toujours un vif succès. Une discussion avec les jeunes sera également ouverte pour déconstruire, avec eux, les propos discriminatoires.

Toujours à l'affût de méthodes innovantes et modernes pour instruire, l'Association met à disposition des tablettes sur lesquelles des vidéos du spectacle de Marie-Thérèse Porchet «Préjugés coupables» se laisseront découvrir avec humour. Moins drôle mais si fort émotionnellement et surtout ô combien important dans le travail de mémoire, les témoignages de rescapés des camps seront l'un des temps forts de la manifestation. Répondant aux demandes répétées des enseignants romands, les rescapés témoigneront devant les élèves et le public présents de ce que fut la politique nazie envers les Juifs.

Entre les conférences, les dessins, les tablettes numériques, les vidéos et les mémoires poignantes, on en oublierait presque l'humour juif. Que nenni! Tout comme la diversité de ses traditions, le rire est au cœur du judaïsme et il ne sera pas laissé pour compte. Pas plus que la culture et la cuisine. Séfarades ou ashkénazes? Pas de panique, il y en aura pour tous les goûts. Un atelier cuisine sera organisé le temps d'une matinée avec le chef étoilé Serge Labrosse, du restaurant le Flacon à Carouge.

Après la pratique culinaire, des ouvrages de référence apporteront de multiples connaissances sur l'ensemble des thèmes abordés de près ou de loin, le temps du salon. Accessible à tous, l'espace Librairie sera ponctué de séances de dédicaces afin de rencontrer les auteurs tout au long de ces cinq jours. Alors vite à vos agendas!

A. L.

La CICAD au Salon du Livre
Rue Flaubert, Stand F671
Du 30 avril au 4 mai 2014, de 9h30 à 19h00,
sauf le vendredi: nocturne jusqu'à 21h30.
Plus d'informations sur **www.cicad.ch**
rubrique **événements**
et sur la page officielle Facebook:
La CICAD au Salon du livre de Genève

> Combattre l'autisme: la force de l'Amour

À deux reprises, en 2004 et tout récemment, le Conseil de l'Europe a condamné la France pour «non-respect du droit à l'éducation des jeunes autistes». De fait, le pays des droits de l'homme accuse un retard de 40 ans dans ce domaine, malgré trois «Plans autisme» entre 2005 et 2013!
Mais une femme s'est levée: Olivia Cattan, journaliste de presse écrite et radio, écrivain. Maman de deux filles, elle donne naissance en 2005 à son troisième enfant, Ruben…

Olivia Cattan et son fils, Ruben

À quatre ans, le petit garçon ne parle pas, refuse de manger, de dormir et crie lorsqu'il entend certains bruits, mais semble «précoce» sur d'autres plans: autant de situations qui alarment ses parents.

Ils consultent et dès lors, le parcours semé d'embûches qu'ils découvrent est hélas celui de tant d'autres familles: retard au diagnostic, prise en charge tardive ou mal adaptée, une (trop?) grande place à la psychanalyse et enfin une scolarisation difficile. Mais Olivia est une militante, au sens noble du terme. Ses combats sont multiples et parmi tous ceux qu'elle a livrés au cours de ces dernières années, le droit des femmes et celui des autistes lui tiennent à cœur.

Présidente de «Paroles de femmes» (l'association a pour vocation de promouvoir l'égalité hommes-femmes dans la société en-dehors de toute considération d'ordre politique ou religieux), elle a créé une association de parents d'enfants autistes afin de répondre à l'immense détresse des familles qu'elle partage depuis quelques années.

Elle a cessé son activité professionnelle afin d'accompagner son enfant durant deux ans, et est ainsi devenue l'AVS (Auxiliaire de Vie Scolaire) de Ruben.

C'est en Israël que Ruben et sa famille ont séjourné: le professeur Réuven Feuerstein a sauvé Ruben du mutisme.

La méthode unique du psychologue, plébiscitée dans de nombreux pays, a déjà donné des résultats plus qu'encourageants auprès de milliers d'enfants. En leur offrant l'opportunité de développer leur potentiel d'apprentissage, d'apprendre à apprendre en somme, le professeur Feuerstein aide ces enfants à devenir des adultes autonomes.

Cette expérience qui lui a permis de voir évoluer son enfant, Olivia Cattan la raconte dans un ouvrage poignant[1] afin de venir en aide à toutes les familles concernées. Faut-il ici rappeler qu'un enfant autiste est tout à fait apte à suivre une scolarisation dès la maternelle? L'implication de ses parents s'avère toutefois essentielle, jointe à une intervention éducative adaptée, à mettre en place par des professionnels compétents.

La loi du 11 février 2005 visant à favoriser la scolarisation des enfants porteurs de handicap en milieu ordinaire permet – en principe – à tout enfant d'être inscrit dans l'école de son quartier. Hélas, la réalité est bien loin de ce vœu pieux puisque nombre d'enfants autistes – ceux qui ont la «chance» d'être scolarisés – ne peuvent que rarement bénéficier du soutien d'une AVS correctement formée. Par ailleurs, ils ne sont jamais certains de garder la même personne d'une année sur l'autre.

L'association demande donc le recrutement et la professionnalisation des AVS, la création de centres éducatifs serait une avancée considérable. La Ministre déléguée aux personnes handicapées et à la lutte contre l'exclusion, Marie-Arlette Carlotti, a été directement interpellée par Olivia. Pour l'instant, sans réponse…

Olivia Cattan, femme de caractère et de cœur, entend être la voix de ceux que l'on n'entend pas, de ceux que l'on n'écoute pas. Son combat pour Ruben est celui d'une maman en colère, mais elle le mène au nom de tous les parents d'enfants autistes.

P. Drai

[1] «D'un monde à l'autre» Editions Max Milo

«INCONNU À CETTE ADRESSE» EN ISRAËL

Thierry Lhermitte et Patrick Timsit sont Martin Schulse, un Allemand, et Max Eisenstein, un Juif américain. Un duo fraternel dont l'amitié tourne au drame, sur le fond tragique des errements politiques et moraux de la vieille Europe. Poignante, l'œuvre de Kressmann Taylor, adaptée au théâtre, a été récompensée aux Globes Cristal 2013. Elle raconte, au travers de la correspondance – 19 lettres échangées à partir de novembre 1932 – l'histoire de deux amis durant l'ascension du nazisme en Allemagne. Les deux acteurs se sont rendus cet hiver à Jérusalem et Tel-Aviv pour jouer devant un public franco-israélien «Inconnu à cette adresse». À guichet fermé. Entretiens avec Patrick Timsit et Thierry Lhermitte...

> Patrick Timsit

© Marcel-Hartmann

Après le succès de la pièce au festival d'Avignon, vous entamez une tournée mondiale. Vous êtes revenu en Israël en homme de théâtre, dans un tout autre registre que celui dans lequel on vous connaît. Cette rencontre a une dimension particulière?

Oui effectivement, jouer en Israël a une résonance particulière, c'est intéressant, je m'y suis déjà produit dans un autre registre, celui de l'humour. Je vais à la rencontre d'un public à l'esprit vif et aiguisé pour lui proposer un texte fort, bouleversant. C'est une pièce qui fait réfléchir et qui prend tout son sens là-bas.

Vous êtes Marc Eisenstein dans la pièce, vous avez un rôle à contre-emploi de ce que l'on connaît de vous. Votre judaïsme a-t-il facilité votre interprétation?

En interprétant Marc Eisenstein je suis bel et bien dans mon «emploi». Un comédien doit pouvoir s'adapter, changer de registre.

Quand on est un bon acteur on entre dans son rôle, l'interprétation se fait naturellement. Comme on est dans un travail de vérité, d'émotion pure, mon judaïsme m'a peut être donné une force particulière. Mais il peut arriver que le texte et son interprétation posent des problèmes, c'est ce qui s'est passé avec Tcheky Karyo, mon ancien partenaire, au demeurant un très bon acteur, qui est pourtant d'origine juive et dont le rôle n'était pas fait pour lui.

La pièce a été écrite en 1938 mais elle parle de 32 et 33: on voit monter l'esprit qui mène à la catastrophe?

Il n'est pas évident de faire vivre au théâtre un échange de lettres, c'est notre défi à tous les deux. Le texte est formidable, tellement dans la réalité, qu'on lui a été très fidèle. On ne naît pas nazi, on le devient, c'est un esprit, un endoctrinement qui se forge. On a tous en nous une zone d'ombre qui peut resurgir. Regardez ce qui s'est passé récemment en Grèce, tout d'un coup les néo-nazis ont commencé à tirer dans les rues. L'idéologie fasciste s'infiltre de cette manière...

Est-ce que de tels événements peuvent revenir?

Après l'interprétation de cette pièce, je peux vous dire que de telles horreurs peuvent se reproduire, car l'homme n'apprend rien de ses erreurs. Chacun a une part sombre en soi, et la crise sociale que nous traversons est dangereuse.

Vous êtes l'un des acteurs les plus en vue, avec une actualité chargée, sur tous les fronts: la réalisation, le théâtre, la comédie, l'humour, rien ne vous arrête. Avez-vous d'autres projets?

Oui, bien sûr, j'ai des projets, j'ai aussi la tournée de cette pièce, c'est vrai, j'ai beaucoup travaillé ces derniers mois, mes 7 vies, je suis en train de les vivre en même temps!

Propos recueillis par Sylvie Bensaid

→ Suite page 67

> Thierry Lhermitte: en Israël, l'évocation du nazisme submerge la pièce

À l'occasion de son premier voyage en Israël, le comédien français revient sur la portée universelle de l'œuvre de Kressmann Taylor, dont l'adaptation se donne à voir depuis deux ans à Paris au Théâtre Antoine, avec de nombreux duos d'acteurs. Entretien.

Jouer, en Israël, cette pièce qui a pour toile de fond la montée du nazisme, ce n'est pas anodin...

Naturellement, lorsqu'on dit ce texte devant un parterre de spectateurs à Jérusalem dans l'enceinte du théâtre Gerard Behar[1], il y a une charge d'émotion très forte. En Israël, plus qu'ailleurs, le nazisme évoque l'horreur, c'est bien normal. Et donc, l'évocation du sujet submerge la pièce. Pour autant, on ne peut pas dire que l'horreur nazie soit d'actualité dans ce pays. Le malheur a voulu que l'on joue «Inconnu à cette adresse» à Paris en mars 2012, la semaine durant laquelle Mohamed Merah a perpétué les odieuses tueries de Toulouse et de Montauban. À ce moment-là, une phrase que dit Max a pris une tonalité toute particulière: «Et je trouve presque incroyable qu'on puisse, aujourd'hui, au sein d'une nation civilisée, faire revivre à nos frères le martyre ancestral». Dans le contexte de cette attaque barbare, le texte a résonné très différemment.

Cette œuvre théâtrale soulève de nombreuses questions intemporelles...

Toute la finesse de la pièce s'articule autour d'une combinaison. Il y a d'un côté le drame du nazisme qui est à l'arrière-plan de cette œuvre, et de l'autre la petite tragédie humaine engendrée par cette idéologie abominable, que vivent les deux protagonistes. L'un sera l'incarnation de la lâcheté et l'autre de la vengeance. Est-ce que la lâcheté mérite la mort? La tragédie naît souvent d'une

→ Suite page 68

confrontation entre celui qui n'a pas complètement raison, et celui qui n'a pas complètement tort. Le fond de la pièce, c'est ce problème moral créé par l'irruption d'une idéologie, qui transforme un ami en lâche ou en assassin.

Comment expliquez-vous le succès mondial d'«Inconnu à cette adresse»?

C'est vrai que la feuille de route de ce spectacle est impressionnante. Après Londres ou Genève, nous devrions, à partir du mois d'avril, jouer devant les communautés d'expatriés de Miami, New York, Montréal, San Francisco et Los Angeles. Personnellement, c'est la première fois qu'une pièce dans laquelle je me produis sort de l'espace francophone. Il y a plusieurs raisons à cela. Cette pièce épistolaire est facile à transporter: sa portée est tellement universelle qu'elle se présente comme «sans frontières». Le sujet est connu et la dramaturgie est très forte. Tous les soirs, on se régale de chaque mot. Il faut surtout rappeler que le texte de l'américaine Kathrin Kressmann Taylor, à partir duquel la pièce a été adaptée, a été écrit en 1938: il avait déjà connu un énorme succès aux États-Unis avant que les nazis ne le mettent à l'index.

Pour revenir à votre voyage en Israël, qui était aussi votre premier séjour, pouvez-vous partager quelques impressions?

Je ne suis resté que quelques jours. Mais je peux au moins partager un coup de cœur gastronomique: le jus de grenade fraîchement pressé, fabuleux!

Avez-vous été submergé par la complexité du pays?

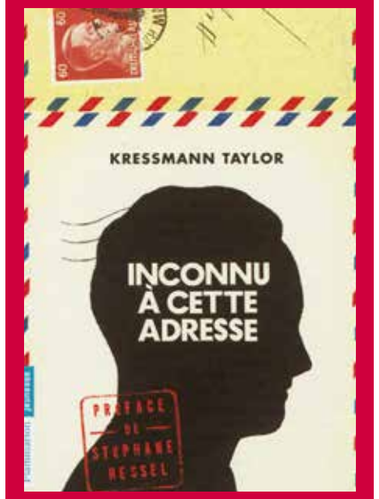
Israël est un phénomène vraiment complexe. Les religieux n'en voulaient pas car il fallait attendre l'arrivée du Messie. Ce jeune État, créé par des laïcs animés par une logique de survie, illustre la force du réalisme politique. C'est une démocratie vibrante. Je regrette juste de ne pas avoir eu le temps de connaître les gens de diverses opinions!»

Propos recueillis par Nathalie Hamou

[1]*Le théâtre Gerard Behar de Jérusalem se situe à l'emplacement de Beit ha Am (la maison du peuple), édifice public dans lequel s'est déroulé le procès du criminel nazi Adolf Eichmann, en 1961.*

Patrick Timsit, Bilal Chegra (le producteur de la pièce *Inconnu à cette adresse*), Thierry Lhermitte et Laurent Dorf (de la société Israstage, qui a produit en Israël) en visite devant le Mur des Lamentations en octobre dernier.

Inconnu à cette adresse
De Kressmann Taylor



Ils sont tous deux allemands. L'un est juif, l'autre non, et leur amitié semble indéfectible. Ils s'expatrient pour fonder ensemble une galerie d'art en Californie mais, en 1932, Martin rentre en Allemagne. Au fil de leurs échanges épistolaires, Max devient le témoin impuissant d'une contamination morale sournoise et terrifiante: Martin semble peu à peu gagné par l'idéologie du IIIe Reich. Le sentiment de trahison est immense; la tragédie ne fait que commencer...

MAXMARA.COM

Genève - Rue du Rhône 110
Franchisée Max Mara

MaxMara

ULTIME DISCRÉTION

PIAGET ALTIPLANO

La montre automatique la plus plate du monde
Boîtier en or blanc, 5,25 mm d'épaisseur
Le mouvement automatique le plus plat du monde
Calibre Manufacture Piaget, 2,35 mm d'épaisseur

PIAGET

piaget-altiplano.com

Boutiques PIAGET : Genève - rue du Rhône 40 • Lucerne - Grendelstrasse 19 • Zurich - Bahnhofstrasse 38